B-VI
38

LF.C.
B58Ru

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER 1780.

209704
3. 27
4.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte Catherine, *pour Paris.*

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER 1780.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

SUPPLÉMENT
AU GYGÈS FRANÇOIS.

En donnant, au Volume de Décembre dernier, *le Gygès François*, nous avons cherché

la préciſion ; & dans une ſi grande galerie, notre but n'étoit que de détacher les tableaux les plus frappans. Quelques perſonnes auroient voulu en voir un plus grand nombre : & pour leur plaire, nous revenons un inſtant ſur nos pas.

Mais avant d'offrir au Public cette ſuite de notre travail, nous allons lui apprendre une Anecdote que nous ignorions nous-mêmes, quand nous avons haſardé notre Extrait.

Pierre Firmian eſt un nom imaginaire. L'Auteur du Gygès eſt un Père Zacharie de Liſieux, Gentilhomme Normand, fils unique, Religieux Capucin, & fort digne aſſurément d'être plus connu. Nous pouvons dire, en paſſant, que l'Ordre des Capucins, que la légèreté de notre ſiècle ſe permet de conſidérer ſi peu, a produit beaucoup d'Hommes célèbres. Il falloit bien que cet Ordre parût reſpectable à nos Aïeux, puiſque non-ſeulement il a fourni des Cardinaux au Sacré Collége, mais que Joyeuſe, Pair & Maréchal de France, en a porté l'habit, ainſi qu'un Prince de la Maiſon de Lorraine, qui n'étoit pas mort lorſque notre prétendu Firmian écrivoit.

Ce dernier joignoit à la ſcience approfondi

des divines Ecritures, une passion décidée pour les Lettres humaines. Habile Théologien, Controversiste de bonne foi, grand Prédicateur & bon Religieux, il fut trop modeste, trop attaché à sa Règle pour vouloir étendre sa réputation. Elle ne sortit point de son Cloître ; & sans l'Ouvrage intitulé, *Bibliotheca Scriptorum Capucinorum*, nous ignorerions toutes ces particularités. Il est bien étonnant que nos Bibliographes ne nous ayent pas fait connoître l'Auteur du *Génie du Siècle*, dont il y a eu plusieurs Editions à Paris & à Lyon ; du *Gygès Gallus*, imprimé aussi différentes fois dans ces deux Villes ; des *Songes d'un Sage*, Production sublime, dont nous ne parlerons pas à présent, & de quelques autres Ouvrages que nous pourrons faire connoître par la suite.

Ce bon Religieux fut envoyé, par son Ordre, en Angleterre dans le tems du Protectorat de Cromwel, & de la mort horrible de Charles Premier, que le fanatisme fit périr de la main d'un Bourreau. Dans l'Oraison funèbre de la fille de Henri IV, veuve du Monarque décapité, M. Bossuet parle avec honneur du zèle des Capucins. Cet éloge s'adresse sur-tout au Père Zacharie : il

resta vingt ans dans la Grande-Bretagne, & y fit beaucoup de conversions.

De retour en France, il prêcha plusieurs fois à la Cour, & occupa les principales Chaires de Paris : mais ses Sermons n'ayant pas été imprimés, on ne le cite point parmi les grands Prédicateurs. Nous osons croire que l'Auteur du Gygès a pu être l'Emule de Bourdaloue.

Devenu infirme, il obtint de ses Supérieurs la permission d'aller mourir dans sa Patrie. Il finit sa carrière aux Capucins d'Evreux en 1661, âgé de soixante-dix-neuf ans, dont il avoit passé cinquante-cinq ans en Religion.

Nous avons dit que le Traducteur de Gygès étoit un autre Capucin, le Père Antoine de Paris.

Maintenant, voici quelques nouveaux portraits de Zacharie de Lisieux, que nous n'appellerons plus *Pierre Firmian*.

Dernières paroles d'un Magistrat mourant à son Fils.

L'HONNÊTE Charmion ne vit & n'entendit pas toujours des choses affligeantes pour l'humanité. S'étant introduit, à l'aide de son anneau, auprès du lit d'un Magistrat, prêt à payer le dernier tribut à la Nature, ces mots consolans frappèrent son oreille :

« La pure innocence & le pouvoir arbitraire n'habitent guères sous le même » toit. Tremblez, mon fils, d'accepter » ma Charge. Quand on se voit le Juge » des autres, on oublie aisément d'être » le sien. Les Magistrats errent dans autrui, & ne descendent plus en eux-» mêmes. Pour eux, l'exercice sacré de » la loi devient une habitude. Le dégoût » ferme les yeux sur la sainteté de la » chose ; & la pente à l'injustice est si rapide alors ! O douleur ! souvent en pé-» chant sur les fleurs de lis, du haut de » ces siéges honorables, où le poids de

» l'autorité consacre la force, tranquille-
» ment on prononce une injustice qui va
» porter au loin, au fond d'une Pro-
» vince, la mort ou le déshonneur dans
» une famille vertueuse. Ce n'est pas au
» Palais que cette injustice se fait sentir:
» comme le tonnerre n'est pas dangereux
» dans l'endroit où il se fait entendre,
» mais dans les régions contigues, où
» précipitant la foudre d'un mouvement
» oblique, il s'irrite en s'éloignant; tel,
» mon enfant, attaché par ton Office au
» sanctuaire de la loi, tu pourras être assez
» foible pour pécher avec assurance, & tu
» pécheras encore, parce que tu ne verras
» pas l'effet du coup.

» Cette crainte salutaire, que l'igno-
» rance n'a pas, & que la perversité dédai-
» gne d'avoir, écarta toujours les Sages
» des dignités publiques.

» Si jamais mon ignorance avoit fait le
» malheur d'un homme, (plus coupable à
» mes yeux qu'un voleur, puisque j'étois
» Juge enfin), j'aurois tout restitué, &
» donné soudain ma démission.

» Si tu veux juger, mon fils, suis ta
» conscience, & fais-toi une renommée
» incorruptible. *Nagueres, quelques ton-*

» *neaux de vin descendus dans la cave* » *d'un de mes Collègues, ont, pour ja-* » *mais, terni sa réputation. Sa justice,* » dit-on dans toute la Ville, *s'est enivrée :* » *désormais, qu'en peut-on espérer de* » *sobre ?*

» Je sais bien qu'un Juge inique, avec » de l'esprit, peut faire une éclatante for- » tune. Crois-moi, tous en sauront la » source. La Statue de Sérapis avoit la » main sur la bouche ; par cette attitude, » elle sembloit dire à ses adorateurs : *Si* » *vous savez que je ne suis qu'un homme,* » *gardez-vous de le révéler.* O mon fils ! la » plus brillante fortune, dont l'infamie » est l'origine, est obligée à bien plus de » précautions encore. Si tu veux être Juge, » fuis, plus que les portes de l'Enfer, cette » abominable bassesse. Mon enfant, la » splendeur de la justice est bien au-dessus » de l'éclat de l'or. Emanée de l'ame du » Magistrat, comme un rayon de la Divi- » nité, pour consoler les Peuples, elle re- » vient à lui, comme à sa source, pour le » charmer lui-même. Non, la vertu n'est » jamais perdue ; cet unique trésor de Bias » est le seul bien inamovible, le seul qui

« porte toujours & dans tous les instans sa » jouissance avec lui.

» Comment une main chargée d'or au- » roit-elle la force de lever la balance sa- » crée, de défendre l'innocent, de fou- » droyer le coupable !

» Suis, si tu le veux, cette sainte car- » rière : mais n'envisage pour salaire que » ces exclamations touchantes que tu ex- » citeras sur ton passage : *Voilà le protec- » teur incorruptible de la justice, & meil- » leur encore que son père.*

» Approche, ô mon fils, je te quitte. » J'ai recueilli toutes mes forces pour te » peindre encore une fois tous tes de- » voirs. Jamais la voix du Cygne n'est » plus harmonieuse que lorsqu'elle va s'é- » teindre. Je suis loin de cette harmonie. » Je n'ai que ma tendresse : que les der- » nières expressions en tombent avec fruit » dans ton ame sensible. Adieu ».

Après ces paroles touchantes, Gygès s'écria : *Graces au Ciel, il est encore des Tribunaux de cèdre, qui ne se corrompent point.*

Il faut croire que ce vertueux Magistrat n'est pas un personnage imaginaire, & que l'Auteur a vu son modèle.

Apparence trompeuſe.

Le ſoleil étoit au milieu de ſon cours, & les horloges donnant à l'envi leurs douze ſignaux ordinaires, annonçoient l'inſtant du dîner. Le Philoſophe inviſible, appercevant un carroſſe brillant d'or & du plus élégant vernis, l'accompagne & le ſuit dans un Palais orgueilleux. Il en voit deſcendre un homme, une femme, des enfans plus magnifiquement parés que les Peuples de la molle Ionie, ou que les Maures de Grenade dans leurs ſomptueux tournois. « Allons tâcher, dit-il, de juger » combien on aura dépeuplé de forêts, & » mis d'étangs & de rivieres à contribution » pour exciter l'appétit de ces eſtomacs » dédaigneux ».

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il ne vit ſervir que le plus chétif repas, dévoré à l'inſtant par cette famille ſomptueuſe, qui mouroit de faim ſous l'or & la ſoie! Les nobles enfans pleuroient de ſe voir condamnés à une abſtinence ſi dure à leur âge; &, pour les raſſaſier, on leur faiſoit reſpirer l'odeur des violettes & des roſes: inutile aliment pour le beſoin impérieux

de la Nature. Les enfans sortent, & les valets avec eux.

La Dame, se croyant seule avec son époux, pleuroit sur l'excès de leur indigence. Il lui répondoit : — C'est votre ouvrage & l'effet naturel de votre vanité. Vous préférez l'éclat à la première nécessité de la vie. Par vous, nous ressemblons à l'insecte précieux qui file vos fastueuses robes, & qui ne mange plus dès l'instant qu'il est caché sous sa soie. Vous l'avez voulu, Madame, & j'ai eu la cruelle complaisance de condescendre à vos caprices : épargnez-moi, du moins, vos plaintes—.

—Ingrat, s'écrioit l'épouse à son tour, notre malheur ne vient que de votre dissipation. Nouveau Diomède (1), tant d'inutiles chevaux, que vous n'avez que par orgueil, vous dévorent & nous raviissent notre subsistance. En imitant les Princes, en surpassant leurs excès honteux, vous voyez vos enfans sans pain & leur mère au désespoir —.

(1) Roi de Thrace, qui nourrissoit ses chevaux de chair humaine, & qui fut, à son tour, dévoré par eux.

Fuyons, dit le nouveau Gygès, cette maison brillante : ce n'est qu'un vil tableau décoré d'un beau cadre.

Leçons de conduite à un jeune homme qui veut se produire à la Cour.

Il entre dans le cabinet d'un vieux Courtisan, qui avoit blanchi dans l'intrigue, & qui en développoit les grands principes à son fils.

« Les Rois sont nos Dieux, lui disoit-il : » c'est peu de se prosterner devant eux ; il » leur faut encore de l'encens, un encens » délicat, qui fume à leurs pieds comme » à l'autel de la Divinité. Ils aiment à voir » leurs semblables humiliés, en fixant leurs » majestueux regards. Dans le culte qu'ils » exigent, imitons celui qu'on rend à l'E- » tre-Suprême : l'Etre Suprême ne se con- » tente point des pratiques extérieures & » du respect apparent que nous lui mon- » trons dans ses Temples ; il veut l'hom- » mage de nos cœurs. Quand nous haïrions » les Princes, persuadons-les de notre » amour : voilà le point capital & la source » première de toutes les graces.

» Suivez bien tous les détails que je vous » trace. Rendez vos yeux eſclaves des dé- » ſirs du Monarque. Etudiez ſes goûts, ſes » paſſions ; & que ce ſoient-là vos uniques » modèles.

» Mais en les imitant, ſoyez prudent » & circonſpect ; les Rois peuvent avoir » des imperfections qu'ils cachent & qu'ils » voudroient ne pas avoir. Tibère, par » exemple, étoit chauve ; Séjan, pour lui » plaire, raſſembla un jour tous les chau- » ves de l'Empire, & les lui préſenta tous » à la fois. Cette attention déplut ſurement » au Prince. Soyez plus ſage que Séjan, » mon fils ; & ne vous appercevez jamais du » défaut d'un Roi, à moins que ce ne ſoit » une vertu à ſes yeux. Sous Alexandre, » qui penchoit la tête d'une manière fort » déſagréable, & qui étoit pourtant très- » ſatisfait de cette diſgrace de la Na- » ture, vous auriez pu imiter tous les » Macédoniens, & comme eux, vous dé- » ranger le col : c'étoit le moyen de plaire.

» Quant aux imperfections morales, » fort aiſément les Princes les regardent » comme des qualités. Il faut bien vous » garder de les tirer d'erreur.

» Si celui devant qui votre ambition ſe

» disposé à ramper, a quelque pente à la » molleſſe, louez bien ſes repas; peignez- » lui avec paſſion les délices de l'amour; » vantez les attraits des Belles; dites qu'il » eſt formé pour plaire; embrâſez ſon » jeune cœur; flattez ſa vanité, ſur-tout; » & tâchez de mériter le glorieux titre de » miniſtre de ſes plaiſirs. N'allez pas avoir » la crainte puſillanime que ce miniſtère ne » ſoit trop bas. Tout eſt noble quand il s'a- » git d'avancer ſa fortune: cet intérêt puiſ- » ſant agrandit tout.

» Votre Prince eſt-il frivole? ſaiſiſſez » comme un rare don du Ciel ce grand » moyen de faveur; détournez-le d'abord » d'aſſiſter à ſes conſeils; inſpirez-lui du » dégoût pour l'application. Dites-lui que » tant de ſoin ſied mal à la grandeur ſu- » prême, & qu'il faut confier à d'autres » mains les rênes de l'Empire. Qui ſait, » mon fils, s'il ne les dépoſera point dans » les vôtres? En effet, faut-il tant de mé- » rite pour gouverner?

» Souvenez-vous de cet homme qui, » n'ayant d'autre talent que celui d'un » Oiſeleur habile, gagna la confiance de » ſon Maître à force de lui faire prendre

» des linottes, des merles & des grives ; &
» qui parvint, sans avoir été soldat, à la
» première dignité militaire.

» Commencez-vous à entrevoir la mar-
» che de cet art sublime que ma tendresse
» veut ajouter à votre patrimoine ? Mon
» fils, étudiez bien les mœurs de votre
» Prince ; ne choquez jamais ses inclina-
» tions. S'il aime l'argent, indiquez-lui
» les moyens d'en avoir, & n'ayez point
» la foiblesse de vous mettre en peine du
» Peuple. N'est-il pas né pour le travail ?
» Eh ! qu'importe d'ajouter un nouveau
» surcroît à ses charges ? Quand on est
» bien malheureux, que fait un malheur
» de plus ?

» Rempliſſez-vous encore d'un principe
» important. Si le Prince est inhumain,
» ne le détournez point du sang ; ranimez
» au contraire le sentiment de ses vieilles
» injures. Par ce moyen, vous l'aigrirez
» facilement contre un concurrent heu-
» reux, à qui vous prêterez un crime, &
» que vous supplanterez par-là. Offrir des
» alimens à la colère d'un Roi, est un
» moyen infaillible de lui plaire.

» En un mot, si vous voulez fixer en

» votre faveur l'inconſtance de la Cour,
» n'ayez point de caractère à vous ; pre-
» nez celui du Monarque ; changez quand
» il change ; & réglez toujours religieuſe-
» ment vos mœurs ſur les ſiennes ».

Le ſage Courtiſan n'avoit pas encore donné toutes ſes inſtructions, lorſqu'un accident inoui en rompit le cours. Charmion, qui prêtoit l'oreille, étoit, malgré la prérogative de ſon anneau, ſujet à toutes les infirmités humaines : à force de courir, il avoit pris un gros rhume. Juſques-là, il s'étoit rendu maître de ſa toux ; elle lui échappa enfin. A ce bruit, l'honnête Vieillard ſe croit perdu ; il eſt perſuadé qu'un rival de faveur l'a écouté. Il cherche en vain derrière les tapiſſeries, les portières ; il ne voit rien, ne trouve rien : il eſt au déſeſpoir.

Charmion trouva ſa douleur ſi plaiſante, qu'il éclata de rire. En riant, il touſſoit de nouveau ; il changeoit de place, & attiroit ſans ceſſe à lui l'eſclave de la faveur, qui tomba enfin de détreſſe ſur le parquet. Il quitte ce miſérable ſans daigner lui dire un mot.

Il délaiſſe un inſtant Paris, & ſe trouve

dans une solitude. Il y rencontre un Triumvirat de Sylvains, qui choquent sa vue & raniment sa bile. Nous croyons reconnoître *Arnauld*, *Nicole* & *Pascal* dans le portrait qu'on nous trace de ce Triumvirat; car ce terrible Auteur ne fait grace ni aux Ambitieux, ni aux Belles, ni aux Jansénistes. C'est donc à Port-Royal des Champs que Charmionse trouvoit alors.

L'Homme-Femme.

A son retour à Paris, pour y suivre le cours de ses observations, il entre dans un cabinet de toilette, où il croit distinguer une belle femme, qui, pour ajouter à ses charmes naturels, employoit la main habile d'un Valet de-Chambre, & voyoit, avec complaisance, les plus élégantes boucles s'élever pompeusement sur sa tête. Cette Beauté parle: c'étoit la voix d'un homme, & un homme en effet.

« O Gaulois, mes généreux ancêtres, » race de Héros, s'écrie Charmion, voilà » donc vos descendans! Ils rougissent de » se voir du sexe dont la force est la pa» rure. Mânes des vieux Sicambres, que » penserez-vous de ces efféminés »?

La jeune Vieille.

Les fleuves s'élancent de l'Océan sans lui dire un éternel adieu ; & tous, après avoir parcouru une course inégale, on les voit fièrement retourner à leur source. L'homme n'a pas la même destinée, & notre âge s'écoule sans connoître de cercle : nous fuyons en ligne droite, & le retour n'est pas accordé à notre nature. Foibles à notre naissance, & plus foibles à notre déclin, alors du moins nous devrions être sages. Hélas ! notre délire augmente à mesure que nous approchons du terme.

Charmion se trouve au lever d'une vieille femme de la Cour. Elle demande son miroir ; & la tristesse augmente sa laideur, quand elle voit sur son front l'empreinte du tems. Elle conservoit pourtant encore quelques frêles restes de ce qui rend si fière, & s'envole si vîte, comme ces débris de fleurs d'automne que le moindre souffle abat en les flétrissant. Pour ranimer ce peu que les ans lui laissent, elle appelle ses femmes. L'une apporte des boucles ravies

à une jeune Bergère ; la seconde dispose la céruse ; celle-ci prépare le rouge ; celle-là apporte les odeurs.

Quelle métamorphose ! sous ces mains bienfaisantes la Vieille disparoît. A chaque trait qu'elles donnent, elles semblent effacer dix ans du calendrier. Ce végétal précieux, dont la couleur est rival de la rose, rend leur premier éclat aux yeux éteints de la bisaïeule. La plus élégante chaussure & l'habit le plus recherché achèvent l'enchantement. Notre Belle alors (car elle l'étoit en effet) se complaît & s'admire dans sa glace ; &, comme plus rapprochée de son berceau, elle reprend toute sa gaîté, & sourit aussi voluptueusement que l'aînée des Graces.

Elle sortit à l'instant, & Gygès eut la curiosité de la suivre dans un Palais, où il vit cent voitures à la porte.

La Malade sans maladie.

Ce Palais étoit celui d'une femme. Elle étoit dans son lit. Notre Philosophe la crut d'abord malade ; mais quand il eut remarqué la vivacité de ses yeux, l'élégant édi-

fice de ſes cheveux, la parure qui l'embelliſſoit dans ce lieu de repos : *Apparemment*, dit-il, *cette Dame a mal aux pieds.*

Pauvre Gygès, que vous êtes ſimple ! c'eſt la vanité qui retient cette Dame au lit. Vous ignorez donc que dans cette grande Ville, les Dames de Qualité reçoivent, un jour de la ſemaine, les viſites des femmes ? Si l'on étoit levée, ne faudroit-il pas les reconduire ? L'étiquette le veut, & la politeſſe l'exige. Une maladie factice ſauve de cet embarras. On n'en eſt pas moins jolie ; & quand cela ſeroit, la maladie n'eſt-elle pas une excuſe ?

Nous faiſons grace de la converſation du cercle, & nous finiſſons. Après avoir relu le Gygès François, tels ſont les morceaux que nous avons cru pouvoir en tirer encore pour ſatisfaire la curioſité du Public, ſans abuſer de ſon indulgence.

Dans le Volume du mois de Décembre dernier, nous avons rapporté la mort de Charmion ; mais nous n'avons rien dit du monument qu'on lui érigea. Le voici.

Des François, généreux & sensibles, charmés d'avoir eu un si grand Compatriote, lui dressèrent une superbe statue de marbre blanc. La Fortune étoit représentée avec lui, tenant un livre dans une main, & montrant de l'autre le céleste anneau, qui avoit opéré tant de merveilles. Sur un autre marbre, on grava cette inscription en lettres d'or :

« Voyageur, arrête, & sois étonné. Tu » foules les cendres d'un homme qui n'é- » toit vu que quand il le vouloit. En cher- » chant la science dans un monument, il » n'y trouva que cet anneau. C'est des morts » qu'il apprit à connoître les vivans, qu'il » délaissa quand il les eut connus.

» Voyageur, poursuis ta route ; & si tu » as des peines, enveloppe-toi dans le man- » teau de la vertu : tu y trouveras un repos » préférable aux richesses, aux délices, & » à l'opinion des hommes ».

*(Par M. l'Abbé C**.)*

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

MÉMOIRES D'UN AMÉRICAIN.

Les Descriptions & les Notes Historiques que cet Ouvrage renferme, nous ont paru exiger qu'il fût rangé dans cette Classe.

Si ces Mémoires eussent été seulement l'Ouvrage d'une imagination romanesque, peut-être les aurions-nous laissé passer dans l'oubli, comme un songe. Le même motif qui nous a déterminés, il y a quelques années, à publier l'Histoire de

deux Amans, qui ont disparu de dessus la terre, après avoir été les jouets de l'infortune & des passions humaines, nous engage aujourd'hui à en perpétuer le souvenir. C'est une espèce de monument que nous érigeons à la vertu malheureuse & persécutée.

Cet Ouvrage, tracé sur un fond de vérité, réunit l'avantage d'intéresser ceux qui ne comptent pas pour rien les plaintes d'une ame agitée par l'amour, & celui d'instruire le Lecteur, en attachant ses regards sur des objets dignes d'une attention sérieuse.

On n'aura pas de peine à juger que les Mémoires dont nous donnons l'Extrait, ont été écrits & imprimés avant les désastres de la Pologne. En ajoutant qu'ils ont paru plus d'un an avant l'Histoire générale du Commerce dans les Indes, nous sommes très-éloignés de prétendre que la description que nous avons faite des mœurs sauvages des premiers Habitans de Saint-Domingue ait pu être de quelque utilité à l'Ecrivain Philosophe qui en a donné une à peu-près

à-peu-près ſemblable : mais nous voulons nous éviter un reproche qu'on pourroit peut-être nous faire un jour, celui de n'avoir été que ſon Copiſte, tandis que nous avions exprimé, avant lui, ce qu'il a depuis plus éloquemment rendu.

Si quelques perſonnes trouvoient que nous avons employé, dans le cours de la narration, un ſtyle trop exalté, &, par cette raiſon, éloigné du naturel, nous leur dirions que nous avons écrit ces Mémoires ſous les yeux & preſque ſous la dictée de celui qui malheureuſement en étoit le Héros ; que cet homme, qui avoit reçu le jour ſous un climat brûlant, nous accuſoit d'affoiblir l'énergie de ſes paſſions, d'exténuer ſa penſée, toutes les fois que nous n'employions pas un langage figuré, & qui pût s'adapter à la hauteur de ſon ame indignée. C'eſt en rendant fidellement la vérité, que nous avons paru quelquefois nous perdre dans le vague du menſonge.

Ces Mémoires (nous ne craignons pas de l'aſſurer) auroient excité une plus vive ſenſation, s'ils euſſent paru dans un tems moins déſaſtreux que celui où ils ont été publiés : mais ils virent le jour dans le moment de cette révolution intérieure, où la France fut effrayée & preſqu'ébranlée de la chûte inattendue de tous ſes Parlemens. Tous

les véritables Citoyens étoient alors trop occupés de la calamité générale, pour s'occuper des malheurs particuliers.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans un Ouvrage, dont l'Auteur n'a eu pour objet que de peindre la vérité, ces brillantes fictions, ces évènemens imprévus, ces caractères variés que l'Inventeur met en opposition pour les faire sortir dans un plus grand jour.

MÉMOIRES D'UN AMÉRICAIN.

Le Héros de ces Mémoires annonce » qu'il eſt né dans une de ces vaſtes con- » trées dont le farouche Européen fit diſ- » paroître & anéantir les nombreux Ha- » bitans ; que ſes parens ſacrifièrent le » plaiſir de voir leur enfant croître & » s'élever ſous leurs yeux, au triſte avan- » tage de lui donner une éducation plus » diſtinguée ; qu'ils le confièrent à un de » ſes oncles, qui s'embarquoit pour ve- » nir jouir en France de la fortune qui le » ſuivoit «.

Il paſſe rapidement ſur les premieres années de ſa jeuneſſe. Obligé de ſervir pendant quelque tems, ſous le titre de Volontaire, il en coûteroit, dit-il, trop à ſon cœur pour décrire les déſaſtres dont il fut le témoin. Découragé de tant de défaites, il quitte le ſervice & revient dans la Capitale. Il y étoit fixé depuis ſix mois, lorſqu'il apprit que ſon pere avoit été empoiſonné par ſes Nègres ; conſterné de cette

affreuse nouvelle, il croit le voir lutter contre la mort, & expirer au milieu des plus vives douleurs : l'amour devoit jetter un voile sur cette affreuse image.

Lié avec une femme, qu'une raison ferme, un esprit dégagé de tous préjugés, sembloient élever au-dessus de son sexe, il remarque chez elle une jeune personne dont elle prenoit soin. » Quoique parée » encore, dit-il, des graces de l'enfance, » sa démarche étoit noble ; son regard » doux avoit quelque chose de majes- » tueux : sa voix étoit belle & étendue ; » elle se plaisoit à lui donner ces inflexions » perçantes, qui expriment si bien le cri » de la douleur «.

Il la voit souvent ; & bientôt, ne pouvant plus surmonter la passion qui s'étoit emparée de son cœur, il la découvre à son amie, qui combat son penchant, en lui disant qu'un obstacle insurmontable s'oppose à ses désirs. Il insiste, il la presse de combler ses vœux. » Plût à Dieu, » lui répond-elle, qu'il ne tînt qu'à » moi de vous rendre heureux ! Mais, » mon ami, l'injustice des hommes, leurs » affreux préjugés . . . «. Puis s'interrompant ; » Hélas ! s'écrie-t'elle, j'oublie ce

» que je dois à mon amie . . . à l'infor-
» tunée . . . » A ces mots, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes, & la parole expire ſur ſes lèvres. Ce ſecret ſi important pour lui, & qu'il ne peut faire révéler à l'amitié, il l'arrache de l'amour. La jeune perſonne à laquelle il déſire ſi ardemment d'être uni, veut bien lui apprendre qu'elle a reçu le jour d'une mère veuve à vingt ans, trahie, abuſée par un jeune Seigneur, qui ſut cacher, ſous les dehors les plus ſéduiſans, une paſſion baſſe & cruelle, & parvint à obtenir d'une Amante, trop foible & trop confiante, cette faveur que les regrets, que la honte, que le déſeſpoir empoiſonnent ſi ſouvent.

La jeune perſonne donne un ſi puiſſant intérêt au récit qu'elle fait des diverſes affections qu'éprouva ſa mère avant de deſcendre au tombeau, que ſon Amant n'en devient que plus épris, plus empreſſé d'obtenir ſa main. Inutilement l'amie, qui craint que ce ſoit ſeulement l'effet d'un tranſport paſſager, lui fait voir les inconvéniens de l'avenir : rien ne l'arrête.

Cet hymen, ſi déſiré, devient une chaîne

de malheurs, de peines, d'humiliations pour les deux Amans.

Le vaisseau auquel avoit été confié tout ce qui revenoit au mari de la succession de son père, fut pris par les Anglois. La mort leur enleva, bientôt après, la généreuse amie, qui partageoit avec eux sa fortune. L'Américain, après avoir éprouvé combien les talens aimables que l'on donne à la jeunesse lui sont inutiles dans l'indigence, tâche de trouver, dans son travail, les moyens d'écarter la misère. Il s'applique à perfectionner la machine que l'on emploie sur les vaisseaux pour marquer le chemin que l'on fait en mer. Son ouvrage, qui avoit d'abord excité une surprise agréable, ne valut que quelques éloges stériles à son Auteur.

Découragé de ne recevoir que des refus offensans ou des promesses fatigantes, il se détermine à accepter un Emploi qu'on lui propose dans la Régie des revenus de la Prusse ; & part pour *Berlin* avec la Compagne de ses infortunes.

Il décrit rapidement les lieux qu'il trouve sur sa route : il s'embarque à Mayence sur le Rhin. Il admire avec quelle ma-

jesté ce fleuve roule ses eaux azurées. Son lit lui parut quatre fois plus spacieux que celui de la Seine, & son cours beaucoup plus tranquille que celui du Rhône. Il arrive à Francfort. Il parcourt le champ de la victoire du Maréchal de Broglie; il se rappelle, avec un sentiment mêlé de douceur & de fierté, que le Général François défit avec vingt-quatre mille hommes, une armée de cinquante mille.

En continuant sa route, l'affreux tableau de la guerre s'offre à ses yeux: il voit de tristes vestiges que la flamme avoit épargnés; des forêts presque réduites en cendres; des maisons découvertes & à demi-brûlées; des Bourgs entiers détruits; & de malheureux Habitans, qui arrosoient de leurs larmes la terre trempée auparavant du sang des hommes. La partie de la *Westphalie* qu'il traversa, & qui avoit été le théâtre de la guerre, ne lui présenta, pendant l'espace de trente lieues, que des objets déplorables, que de petites Villes, où la misère avoit répandu la tristesse & le deuil. » Heureux du moins les hommes, » s'écrie-t-il, si ce spectacle affligeant

» pouvoit guérir ceux qui les gouvernent » de la fureur d'étendre leurs Empires, » qui ne seront plus un jour que de » vastes déserts habités par des bêtes sau- » vages. «.

Enfin, il touche à une contrée plus riante, quoiqu'elle eût éprouvé presque d'aussi grands désastres. De belles routes bien percées; & à l'embellissement desquelles il ne manque que d'être bordées d'arbres comme le sont celles de France, le conduisent dans plusieurs Villes de la Saxe.

Du sein d'une plaine immense, que le printems avoit émaillée de ses fleurs, il voit s'élever la Ville de *Léipsic*, & commander à différens Hameaux épars aux environs. Il en trouve les bâtimens grands, & d'une noble architecture; ses rues sont spacieuses, mais ses Habitans sont rares: elle ne paroît peuplée que dans les tems de ses deux fameuses Foires, qui y attirent les Marchands de toutes les Nations.

Après quatre jours d'une marche longue & solitaire, il arrive à Berlin, dans cette Capitale qu'il croyoit devoir être pour lui le terme de ses maux. Quel est

son étonnement, quels sont ses funestes présages, en appercevant une multitude de François que la misère & le même espoir que celui qui l'anime y avoient amenés! en apprenant que les Habitans les envisagent comme des ennemis, qui apportent dans leur Pays la tyrannie & la faim!

Pendant son séjour à Berlin, il étudie les mœurs & le caractère du Peuple. » J'étois, dit-il, dans la circonstance » la plus favorable à un Observateur. » L'homme qui voyage à grands frais, » qui se montre dans un Pays étranger » sous les dehors éclatans de l'opulence, » qui fait luire à tous les yeux l'or qu'il » prodigue, ne peut tirer que des conjec- » tures incertaines sur le caractère de » ceux qui l'environnent. L'espérance du » gain, cette espérance qui donne au » Peuple un air si soumis, si empressé, » & défigure ses traits, ne lui permet » pas de le saisir sous son vrai jour: il » ne peut juger que ceux qui, n'ayant » rien à espérer ni à craindre de lui, se » montrent tels qu'ils sont. Ce Génie » originel & propre à chaque Nation s'ef- » face insensiblement chez les Grands,

« chez les riches : le Peuple seul le con-
» serve «.

La Ville de Berlin lui parut d'une grandeur presqu'égale à celle de Paris ; ses rues sont très-longues & bien alignées ; ses maisons, qui n'ont, pour la plupart, qu'un étage, sont assez bien bâties : » mais on n'y voit point ces
» appartemens commodes, si agréable-
» ment distribués, ces sallons si magni-
» fiques, ces petites pièces si voluptueu-
» sement meublées, ces boudoirs ornés
» avec tant de goût, ces cabinets déli-
» cieux, qui sont autant de Temples con-
» sacrés à l'Amour. On n'y trouve pas
» non plus ces escaliers dérobés, dont
» les femmes savent faire un si heureux
» usage. On n'y apperçoit que de grandes
» salles simplement meublées, & ornées
» de plusieurs tableaux. Berlin est une
« des Villes les mieux bâties & les plus
» belles de l'Allemagne. Quoique le
» nombre de ses Habitans soit à peu-près
» de cent vingt mille, elle ne paroît pas
» peuplée, & conserve la tranquillité &
» le silence de la Campagne. L'air qu'on
» y respire est épaissi par des particules
» sablonneuses, qui souvent altèrent la

» santé de ceux qui y demeurent, & les » empêchent de parvenir au terme que » la Nature semble avoir prescrit à l'hu- « manité «.

» Les mœurs des Habitans riches ou « aisés, sont douces; les Nobles sont polis » & modestes: on ne voit point, dans » leurs manières, cette hauteur, cette ru- » desse orgueilleuse si commune à la No- » blesse Allemande.

« Les Bourgeois sont bons, compâ- « tissans, mais peu généreux. Rarement » on les entend médire; occupés de leurs » affaires, ils paroissent prendre un in- » térêt médiocre à celles des autres: leur » genre de vie est uniforme, & ressem- « ble à celui des Hollandois. Les hom- » mes passent le jour dans leurs maisons, » & vont, le soir, se délasser de leurs » occupations dans des endroits publics, » où ils prennent ces plaisirs que le Ci- » toyen de Genève a si bien décrits dans » sa Lettre contre les Spectacles, & qu'il » trouve préférable aux nôtres. Ce mou- » vement impétueux & violent que l'on » nomme amour, & qui n'en est que la » honte, ne se fait pas sentir avec autant » de force aux tranquilles Allemands

» qu'aux autres Peuples. On rencontre » cependant parmi eux ces êtres vils & » corrompus, qui rampent dans le sein » de la débauche.

» A Berlin, les femme sont blondes » pour la plupart; elles ont beaucoup » d'embonpoint. Leur taille n'a ni la fi- » nesse ni l'élégance de celle des An- » gloises; elles n'ont point ces figures » vives & enjouées qui enflamment. Leur » voix, quoique douce, n'est point pé- » nétrante; si quelquefois leur teint s'a- » nime, c'est plutôt le désir que le sen- » timent qui les embellit. Les Femmes » de la Cour, plus décentes, plus mo- » destes que les autres, ne se parent point » de cette dignité froide, impérieuse, » qui défigure la beauté en altérant ses » charmes; & elles n'en sont pas moins » respectées.

» On a remarqué que les femmes, en » général, n'y sont pas aussi fécondes » qu'en France, quoique, dans leur sim- » plicité, elles ne connoissent point cet » art si funeste à la population, de cal- » culer les devoirs du mariage sur l'éten- » due de la fortune «.

Nous passons une multitude d'observa-

tions sur la discipline Militaire, sur les Manufactures, sur la Législation, sur les productions du Pays, parce qu'elles nous entraîneroient au-delà des bornes d'un Extrait.

L'emploi qu'a obtenu l'Américain le force de se séparer de sa Compagne chérie. Il parcourt toute la Prusse; rend, au Prince qui la gouverne, la justice qui est due à ses talens, à ses connoissances & à sa politique. » Ce n'est pas, dit-il, dans l'obs-» curité que l'homme simple peut percer » ce nuage brillant qui dérobe à ses yeux » le Monarque & ceux qui l'environnent. » Tout paroît grand à celui qui est placé » à une certaine distance des Cours. Il » n'apperçoit que des Héros, des Ministres » actifs, empressés, que le courant des » affaires entraîne. Mais si la fortune l'ap-» proche de ces êtres qui lui paroissent si » merveilleux, celui qu'il croyoit un Héros » n'est souvent qu'un téméraire, le Guer-» rier qu'un faux brave, le Ministre qu'un » intrigant. Si j'avois, continue-t-il, pu » voir & étudier de plus près ce Prince » si célèbre, mon admiration pour lui eût » sans doute augmenté; & je pourrois » exposer au grand jour cette ame fière &

» généreuse à laquelle tant d'autres ser-
» vent d'ombre «.

Un Négociant de Hambourg, que le hasard lui a fait rencontrer, & qui prend intérêt à son sort, n'a pas de peine à lui faire quitter un Emploi qui répugne à sa délicatesse, & que la nécessité seule lui a fait accepter. Ce Négociant lui offre un asyle pour lui, pour sa femme, dans une maison de commerce auquel il promet de l'associer.

Il donne une esquisse de cette Ville, mal bâtie, mais dont les dehors sont charmans, parce qu'ils sont ornés de jolies maisons & de jardins, où les Négocians vont se délasser de leurs travaux. Ces deux époux, que l'indigence traîne de contrées en contrées, ne goûtent pas long-tems le repos dans lequel ils se complaisent. Cet homme, qui s'est montré si généreux, conçoit pour la femme de l'Américain un amour si violent, qu'il trahit l'hospitalité; ceux qui croyoient devoir le regarder comme leur bienfaiteur, sont obligés de s'éloigner d'une maison où leur fortune est placée à côté du déshonneur.

Le mariage que l'Américain a contracté

à l'insu de sa mere, & dont elle a appris les détails, a fait naître dans l'ame de cette Créole impérieuse le plus vif ressentiment contre son fils, qui n'en peut arracher le moindre secours. Il se flatte néanmoins que la vue de cette femme, si belle, si touchante, lui fera pardonner sa faute; animé de cet espoir, il revient en France, & s'embarque pour Saint-Domingue.

Le même navire renferme deux Passagers avec lesquels nos deux Amans forment, au bout de quelques jours, une étroite liaison. M. & Madame de Marsille (ce sont les noms des deux passagers) disposés à la confiance, leur racontent les évènemens qui ont précédé l'union à laquelle étoit attaché leur bonheur: ce récit forme un épisode qu'il est difficile de lire sans attendrissement.

Après une navigation longue & orageuse, nos Voyageurs apperçoivent enfin l'étendard flottant qui annonce à la Colonie l'arrivée de leur navire; une chaloupe vient les reconnoître, & les dépose à terre.

M. & Madame de Marsille emmenent dans leur Habitation les deux époux au-

fort desquels ils ont pris le plus vif intérêt. Cependant, après quelques jours de repos, l'Américain se fait conduire seul à l'Habitation de sa sœur. Le mari de cette sœur qui a cru profiter de la haine que sa belle-mère a pour son fils, & de la résolution où elle est de le déshériter, le reçoit avec froideur. Il dissimule néanmoins la peine que lui fait cette arrivée subite. La sœur, au contraire, lui témoigne toute la joie qu'elle a de le revoir.

Il la prie de faire tous ses efforts pour le réconcilier avec sa mère; dans le moment où elle lui promet de ne rien oublier pour les réunir, on ouvre les portes du sallon; & une femme âgée, que deux Nègres soutiennent, s'avance à pas lents, & reçoit les embrassemens de sa fille. L'Américain croit reconnoître sa mère. En voyant cette femme courbée par les années, il sent son cœur pénétré d'amour & de respect. Il la contemple avec une sorte d'attendrissement. » Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir Monsieur, dit » la mère en se tournant vers sa fille; » est-il de ces cantons-ci? — C'est, lui » répond-t'elle, un ami de mon mari, » qui arrive de France, & qui y a connu

« Mon frère. — Mon fils? répond la mère; » le malheureux! il ne vit plus pour » moi «. A peine a-t-elle prononcé ces mots, que deux enfans entrent dans le ſallon, vont ſe précipiter dans les bras de leur aïeule, qui les accable de carreſſes. Ils s'en arrachent pour aller dans ceux de cet Etranger, qu'ils nomment *leur oncle*. Inutilement on veut arrêter leurs paroles; il n'eſt plus tems. » Ma mère, dit » l'Américain, m'examine avec inquiétude; elle voit l'embarras & le déſordre qui régnent ſur mon viſage; le » ſoupçon commence à paſſer dans ſon » cœur. — Quoi! demande-t-elle d'une » voix entrecoupée, ſeriez-vous ce fils qui » s'eſt déshonoré par une alliance indigne, » qui a pris plaiſir à ſe précipiter dans » l'indigence & l'infamie, qui a attaché » ſa deſtinée à celle d'une malheureuſe » née du crime? — Ah! ma mère, que » dites-vous? — A l'inſtant, il la voit » pâlir; ſes yeux ſe détournent de deſſus » lui, & ſemblent fuir ſes regards. Sa » fille vole la recevoir dans ſes bras, & » il oſe s'approcher, prendre ſa main, » y imprimer mille baiſers: elle le voit » à ſes genoux; elle ſent ſes larmes, qui

« arrosent son sein. Emue, pénétrée, les » pleurs obscurcissent aussi ses yeux ; sa » voix est étouffée. — Malheureux, lui » dit-elle, tu me feras mourir ! — O ma » mère, ma tendre mère, si vous pouviez » voir celle qui m'a rendu coupable à » vos yeux ! — Moi la voir ! je ne veux » point insulter à son malheur : mais « j'espere que vous me respecterez assez » pour ne la pas offrir à mes regards —. » A ces mots, il baise sa main & s'éloigne » en silence «.

L'Américain avoit fait à sa sœur un mystère de l'arrivée de sa femme ; il projette, de concert avec M. & Madame de Marsille, de la lui présenter sous le titre de leur parente. Il n'est point trompé dans son attente. Dès la premiere visite, sa sœur la trouve si aimable, & d'un mérite si rare, qu'il s'éleve entre son frère & elle une espéce de dispute, parce qu'il feint de ne pas paroître aussi émerveillé des charmes de son esprit & des graces de sa physionomie. Cette Femme, si digne d'un sort plus heureux, fit, bientôt après, la même sensation sur l'esprit de la mère, qui, enthousiasmée de ses agrémens, & la croyant toujours la pa-

rente de Madame de Marsille, regrettoit que son fils ne fût pas libre pour l'unir à elle. Un jour qu'ils étoient seuls sa mere & lui, elle lui dit, en arrêtant sur lui un regard attristé : » Si vous ne vous fussiez » pas dispensé de la loi imposée par la » Nature ; si vous eussiez craint d'empoi- » sonner les jours de celle qui vous a donné » la vie, en contractant une alliance hon- » teuse & déshonorante, un doux espoir » luiroit aujourd'hui à mon ame ; je me » flatterois de vous voir bientôt l'époux » d'une femme belle, sensible & honnête. » Nous n'aurions point à rougir de son » existence. Je dirois avec joie, en la pré- » sentant à mes amis : Voilà ma fille, voilà » l'épouse de mon fils ; je ne tremblerois » point qu'on ne s'informât de ceux à qui » elle appartient. Je ne formerois plus » de vœux que pour le bonheur de mes » enfans ; je me complairois à les voir, » eux & les dignes fruits de leur amour. » Ah ! mon fils, pourquoi vous êtes-vous » si cruellement enchaîné ? En n'écoutant » que vos aveugles desirs, vous avez attiré » le malheur sur vous & sur celle qui les » a fait naître. Mais, reprit-elle d'une

» voix plus douce, le mal eſt-il donc » ſans remède? Cette femme à laquelle » vous vous êtes lié ſans en avoir le pou- » voir, pour laquelle vous avez violé les » droits les plus ſacrés, vous eſt-elle plus » chère que votre mère? Vous ne l'igno- » rez pas, mon fils, la chaîne que vous » avez formée, à mon inſu, dans l'âge » où votre volonté devoit être ſoumiſe à » la mienne, la Juſtice peut la rompre. » Eh bien, je demanderai qu'elle ſoit bri- » ſée. Redevenez libre, vous aſſurerez à » cette malheureuſe créature une fortune » honnête; je vous promets de la porter » au-delà de ſes eſpérances «. Le fils re- jette, comme il le devoit, une propoſition auſſi cruelle. » Que m'a-t-elle fait, répond- » t'il, cette infortunée, pour la repouſſer » de mon ſein, elle qui n'a plus que moi » pour appui? Voudroit-elle recevoir d'in- » dignes préſens de la main d'un parjure? » Je ne vous ai point vendu à prix d'ar- » gent, me diroit-elle, mon amour & » ſes faveurs; rendez-moi à mon inno- » cence, & reprenez vos dons «.

Cependant l'épouſe de l'Américain, qui a ſu de ſon mari la ſcène qui s'étoit paſſée

entre sa mère & lui, se flatte que l'intérêt qu'elle a su inspirer à cette mère, pourra l'emporter sur la force du préjugé. Elle se fait conduire chez elle; elle lui trouve encore un air agité: il étoit aisé de voir, malgré sa contrainte, qu'elle renfermoit en elle un sentiment douloureux. La jeune femme se montre si sensible à sa peine, qu'elle parvient à lui en faire découvrir la cause. » Vous voyez, » lui dit-elle, une mère trop malheureu» se, qui se reprochera jusqu'à la mort » d'avoir donné le jour à un fils qui em» poisonne sa vie, & déshonore toute sa » famille. «. L'épouse de l'Américain lui répond que dans le peu d'instants qu'elle l'a vu, il lui avoit paru avoir une ame honnête, & ne lui avoir jamais entendu parler de sa mère qu'avec le plus grand respect & le plus tendre attachement. — Le fourbe, reprend la mère, s'il m'eût aimée, s'il m'eût respectée? ... Puis s'interrompant, vous apprendrai-je ce que je voudrois ignorer moi-même? Hélas! le malheureux, il s'est ôté tout espoir de bonheur! — Madame, puisqu'il reste à votre fils une mère bonne, compâtissante,

je ne le mets pas au nombre des malheureux. — Mademoiselle, je ne puis rien pour lui; il ne dépend pas de moi de rompre les chaînes honteuses dont il s'est chargé, de le rendre à l'honneur qu'il a mépriſé. S'il le vouloit, il pourroit encore recouvrer sa liberté, effacer la tache qui s'étend sur lui & sur sa famille : mais aveuglé par sa folle passion, il a rejetté les conseils de ma tendresse; il n'écoute que son amour, & compte pour rien le bonheur de sa mère. — Rendez-lui plus de justice, Madame; quel que puisse être l'objet de son amour, j'en suis sûre, vous lui serez toujours chère; celle qui a gagné son cœur seroit bien mépriſable, si elle cherchoit à en effacer le sentiment le plus pur. — Hélas! Mademoiselle, une créature ensevelie dans l'obscurité, sans fortune, sans parens.... Oui, Mademoiselle, sans parens! — L'infortunée, elle est bien à plaindre! — Sans doute, elle est à plaindre; mais mon fils devoit-il s'unir à elle? Si elle lui avoit inspiré quelqu'intérêt, ne pouvoit-il pas lui offrir des secours, l'arracher à l'indigence? Je ne lui aurois jamais fait un crime de sa pitié : mais la choisir pour

sa compagne, l'introduire dans une famille honnête, s'exposer à la misère, & au juste ressentiment de ses parents qu'il offense & humilie; n'est-ce pas-là, Mademoiselle, le comble de l'égarement? Si c'est l'obéissance pour leurs pères qui caractérise les enfans, dois-je le reconnoître pour mon fils? — Je ne chercherai point, Madame, à l'excuser; il ne devoit pas sans doute disposer de sa main sans votre aveu: mais peut-être celle qu'il a choisie n'est-elle pas si méprisable? — Je ne la connois point, je ne veux point la connoître; il seroit trop dur pour moi de plaindre sans cesse l'épouse de mon fils, de n'oser prononcer le nom de mère devant elle. — Vous seriez la sienne; auroit-elle pu en avoir une meilleure? — Mademoiselle, qu'osez-vous me dire? J'adopterois pour mon enfant celui du crime! — Cet enfant du crime chérit peut-être la vertu! — Je le souhaite, Mademoiselle; mais mon fils n'en est pas moins coupable. — S'il perdoit pour jamais votre amour, il seroit trop puni de sa faute. — Ce sera pour lui la moindre de ses peines. Hélas! il auroit pu être si heureux! Oui, poursuivit-elle, en

arrêtant un œil careſſant ſur celle dont elle chériſſoit l'ame ſans le vouloir : » S'il » eût rendu ſes ſoins à une perſonne ſage » & belle, qui réunit les charmes de la » figure & les graces de l'eſprit, j'oſe me » flatter qu'elle n'eût pas dédaigné ſon » hommage, & que ſa main en eût été » le prix. — L'aimable perſonne à qui s'adreſſoit ce diſcours, baiſſa les yeux & rougit. — Fille charmante, continua la mère, pourquoi ſes regards ne ſe ſont-ils pas arrêtés ſur vous, le jour où ſon cœur ſe livra à la paſſion qui a égaré ſa raiſon? S'il vous eût vue, il vous auroit adorée; il auroit été votre époux; & je m'honorerois en vous nommant ma fille. — Madame, votre fils n'auroit pas été plus heureux, & mon ſort n'eût pas changé .... — Ma chère amie, que dites-vous? il n'eût pas été plus heureux? L'inſenſé! qu'il ſeroit à plaindre, s'il ne ſentoit pas le prix de l'honneur & de la vertu! — La vertu & l'honneur reſtent ſouvent enſevelis dans la honte & la miſère. — Mademoiſelle, je ne vous comprends pas; pouvez-vous vous comparer à cette fille obſcure, qui

n'a

n'a jamais connu les auteurs de ſes jours ? —Hélas! qui plus que moi lui doit de la pitié, moi à qui un ſort auſſi rigoureux ?.... Mais je vais peut-être devenir à vos yeux un objet de mépris ? — Quoi ! Mademoiſelle, que voulez-vous dire ? n'êtes-vous pas la parente de Madame de Marſille ? — Madame, je ſuis une infortunée à laquelle le malheur s'eſt attaché en naiſſant. Le nom illuſtre de ma mère n'a pu garantir ſa fille de la honte : errante ſur la terre qu'elle arroſe de ſes larmes, par-tout elle eſt en bute à la peine & à l'humiliation. Tous les cœurs ſe ferment à ſon approche; elle eſt avilie, outragée, & le ciel même ſemble vouloir priver de ſa pitié l'homme généreux qui n'a pas dédaigné ſon cœur & ſa main. — A ces mots, la mère reſte quelque tems interdite; elle arrête ſur cette femme tremblante des regards étonnés, & dans leſquels l'intérêt, le dépit, l'indignation ſe peignent tour-à-tour. Elle fait tous ſes efforts pour ſurmonter le ſentiment qui l'entraîne en faveur de celle qui vient de lui révéler la vérité : l'orgueil l'emporte ſur la pitié ; elle éclate en reproches, & contre ſon fils,

& contre celle qui a osé s'offrir à ses yeux malgré sa défense.

Ceux qui connoissent la hauteur des Créoles, & la force de leurs préjugés sur la naissance, ne doivent pas être étonnés de l'emportement de cette mère contre une union qui contrarioit son orgueil.

La jeune femme est atterrée par la révolution subite des sentimens de sa belle-mère. Elle se réfugie dans le sein de l'amitié, & y va déposer sa douleur. Une lettre que la sœur de son mari a écrite à son frère, & qui tombe dans les mains de cette malheureuse femme, lui fait éprouver une contradiction plus affreuse encore. Cette lettre étoit conçue en ces termes : » Mon » cher frère, mon ami, pourquoi avez-» vous eu si peu de confiance dans celle » qui mettroit tout son bonheur à faire le » vôtre ? Celle que j'honore, que je res-» pecterai toute ma vie, n'auroit point » essuyé le traitement indigne qu'elle a » éprouvé, & il me seroit encore permis » de la voir. Hier, M. de Servens, reve-» nant de chez ma mère, m'a paru trou-» blé. Je lui ai demandé ce qui lui étoit » arrivé. Y a-t-il long-tems, m'a-t-il dit

» du ton impérieux, de ce ton qui lui eſt
» ſi familier, que vous n'avez vu votre
» nouvelle amie, cette femme qui vous
» paroît ſi merveilleuſe? La parente de Ma-
» dame de Marſille, lui ai-je répondu?
» Parente ou non, a-t-il repris avec plus
» de fierté, y a-t-il long-tems que vous ne
» l'avez vue? Il y a déjà quelques jours;
» mais j'eſpère, ai-je ajouté, aller demain
» faire viſite à Madame de Marſille, & j'au-
» rai le plaiſir de l'embraſſer. Eh bien, moi,
» a-t-il répliqué, je vous défends de mettre
» le pied dans cette maiſon-là. Apprenez,
» a-t-il continué en élevant la voix, ap-
» prenez à connoître les perſonnes que le
» haſard vous préſente, avant de vous lier
» avec elles. Mais, lui ai-je dit, ce ſont
» vos amis, ce ſont ceux de mon frère. Si
» votre frère, m'a-t-il répondu, ſe fût reſ-
» pecté, & eût craint de déshonorer ſa fa-
» mille, il y a grande apparence que nous
» ne les aurions jamais vus. M. de Marſil-
» le, lui ai-je répliqué, n'eſt pas un hom-
» me dont l'amitié doive vous faire rou-
» gir, & ſon épouſe appartient à une fa-
» mille diſtinguée. Cela ſe peut, a-t-il re-
» pris; mais celle qu'ils ont reçue dans leur

» maiſon eſt une malheureuſe que votre
» frère n'auroit jamais dû connoître, en-
» core moins épouſer. Jugez, mon cher
» ami, de mon étonnement, lorſque j'ai
» appris que cette femme ſi aimable, in-
» téreſſante, étoit votre épouſe. Je ne
» ſerai point aſſez vile, aſſez mépriſable
» pour rougir d'être ſa ſœur; ſon mal-
» heur me la rendroit encore plus chère.
» Mon ami, ſi le Ciel a refuſé un père à
» celle qui eſt ſi digne de votre amour, il
» n'a point accordé à votre malheureuſe
» ſœur l'époux que ſon cœur déſiroit. Mais
» je m'étois promis de ne vous parler ja-
» mais de mes peines. Puiſſe cette lettre,
» mon cher frère, ne pas augmenter les
» vôtres!

» *P. S.* Il me reſte encore quelque choſe
» à vous dire; aurai-je la force de vous
» l'écrire? M. de Servens ſort de votre ap-
» partement: il a eu la dureté d'en faire
» enlever tous les meubles. Il oſe me dire
» qu'il ne veut pas ſe brouiller avec ma
» mère, en vous recevant chez lui. Hélas!
» je lis dans ſon ame avide de richeſſes; j'y
» vois renaître l'eſpérance que votre arri-
» vée avoit détruite. La plus douce des

» miennes, mon chere frère, est de vous » voir un jour plus heureux ».

Cette femme si sensible, si délicate, ne peut pas soutenir l'idée d'être la cause du malheur de son mari, & des humiliations qu'il éprouve. Une noire mélancolie détruit toutes les consolations de l'amour & de l'amitié.

» Le chagrin homicide s'attachoit déjà » à son ame sensible, & dévoroit sa vie. En » vain, continue celui qui avoit eu le » malheur de s'unir à elle, ses amis fai- » soient leurs efforts pour dissiper ses noi- » res idées, & ramener la joie dans son » cœur : on appercevoit en elle l'empreinte » de la tristesse. Si je lui faisois quelques » reproches, arrachés par la crainte de la » perdre, en voulant me rassurer, elle aug- » mentoit mes frayeurs; le sourire de la » douleur venoit se placer sur ses lèvres; « les larmes obscurcissoient ses tendres re- » gards, & s'échappoient malgré elle. Je » remarquois qu'elle se plaisoit dans la so- » litude : elle n'évitoit pas ses amis, lors- » qu'ils s'offroient à elle ; mais elle ne » s'empressoit plus à les chercher. — Tu » ne te plais donc plus avec moi, lui dis-je

» un jour, ma bien-aimée, toi l'unique » soutien de ma vie? Ignores-tu donc que » sans toi l'amitié n'a plus de charme pour » mon cœur, que c'est par toi seule que » mes amis me sont chers? — Daigne le » ciel, me répliqua t-elle, vous les con- » server ces généreux amis! ils vous aide- » ront à supporter vos peines. Mais, ajou- » ta-t-elle en arrêtant sur moi un re- » gard attendri, peut-être n'en aurez- » vous plus à souffrir?... — Que vou- » lez-vous dire, femme cruelle, continuai- » je, en prenant ses mains? Je le vois; » tu veux mourir, tu veux quitter ton » époux!... Est-ce ainsi que tu dois finir » toutes ses peines? L'amour & l'amitié » n'ont donc plus d'empire sur ton ame? » ils ne peuvent donc t'attacher à la vie?... » — Elle est semée de tant de maux, re- » prit-elle; hélas! qui le sait plus que nous? « Errants, fugitifs, la misère & l'humilia- » tion nous ont suivis de contrée en con- » trée. Un espoir trompeur a soutenu jus- » qu'à présent mon courage: mais je le » sens, mes forces m'abandonnent, mes » facultés s'affoiblissent, mon cœur se flé- » trit, mes désirs repoussés de toutes parts,

» commencent à s'éteindre. Oui, conti-
» nua-t-elle, ſans vous je verrois venir la
» mort avec joie. Hélas! que ne peut-elle
» du même coup trancher le fil de nos mal-
» heureux jours! Que nous enleveroit-
» elle?.... L'eſpérance qui nous ſoute-
» noit a diſparu loin de nous. Lorſque
» nos amis auront abandonné cette con-
» trée, irons-nous offrir à ſes Habitans
» le ſpectacle de notre indigence? Alors
» délaiſſés, nous ſerons comme ces miſé-
» rables que la faim vient d'abattre; éten-
» dus ſur la terre, ils s'agitent & murmu-
» rent; le voyageur attriſté détourne ſes
» regards, & s'éloigne pour ne pas enten-
» dre leur cris».

Telles étoient les cruelles idées dont cette femme aigrie, fatiguée par le malheur, ſe plaiſoit à s'environner. Un jour que ſon mari faiſoit ſes efforts pour diſſiper ſa mélancolie, leur ſœur, qui avoit ſaiſi le premier moment de liberté pour venir les embraſſer, leur apprit que ſa mere qui étoit allée la veille à la Ville du Cap, avoit fait une chûte très-dangereuſe; que M. de Servens, à qui on avoit auſſi-tôt dépêché un Courier, avoit exigé d'elle en par-

tant qu'elle restât à son habitation jusqu'au lendemain. La crainte que son mari n'apprenne qu'elle est venu voir sa belle-sœur ne lui permet pas de rester long-tems avec elle : mais elle ne s'en éloigne qu'après lui avoir donné les témoignages de la plus vive amitié, & s'être plaint de l'ordre injuste qui dérobe à ses regards, à ses tendres embrassemens, une sœur que ses malheurs lui rendent encore plus chère.

Le fils envoie sur le champ à la Ville pour savoir des nouvelles de l'état de sa mere : il apprend que le danger est augmenté, que les Médecins craignent de ne pouvoir lui donner des secours utiles; il vole à l'instant à sa demeure ; il rencontre sur la route un Nègre de sa sœur qui lui faisoit dire de venir promptement, s'il vouloit revoir une mère qui désiroit de l'embrasser avant d'expirer. » Quelle émo» tion ! dit-il, quelle douleur j'éprouvai » en la voyant cette respectable mère, affoi» blie, mourante, arrêter sur moi ses re» gards presqu'éteints, & soulever sa » main que ma bouche couvroit de bai» sers, que mes yeux baignoient de larmes ! » Ma présence, mes transports, les doux

» noms que je lui donnois, la touchèrent.
» — Mon fils, mon cher fils, me dit-elle
» d'une voix foible, je vous ai rendu bien
» malheureux. Où est votre épouse? Ah!
» dites-lui que je ne la hais pas, que je
» vous pardonne votre amour. Si j'eusse
» écouté mon cœur, elle seroit près de
» moi, & je n'aurois point de reproches
» à me faire.... — Elle a tout oublié, lui
» répondis-je, elle ne regrette que votre
» amitié. — Que je la voie, répliqua-t-elle,
» que je puisse l'embrasser & la nommer
» une fois ma fille! — O la meilleure des
» mères, m'écriai-je, en pressant tendre-
» ment ses mains! elle va paroître &
» tomber à vos genoux. C'est moi, oui,
» c'est moi, reprit ma mère du ton de
» la douleur & du repentir, qui devrois
» être aux siens.

» J'avois ordonné, continue l'Amé-
» ricain, à l'Esclave de ma sœur de conti-
» nuer sa route, & de dire à mon épouse
» que je la priois de se faire conduire à la
» Ville avec la plus grande diligence. M. de
» Marsille fit mettre ses chevaux à sa chai-
» se & l'accompagna jusques chez ma mère.
» En arrivant, ils me firent avertir. Du plus

» loin que je les apperçus, je volai les em-
» braſſer ; ils virent dans mes yeux les lar-
» mes de la joie & de la douleur ſe confon-
» dre. Je menai mon épouſe près du lit
» de ma mère : --- Voilà, lui dis-je, celle
» que vous déſiriez de voir. --- Elle vou-
» lut lui tendre les bras, & la nommer
» ſa fille ; mais les forces lui manquèrent,
» & la parole expira ſur ſes lèvres. Elle la
» preſſa doucement ſur ſon ſein. Ravis,
» enchantés, ma ſœur & moi, nous nous
» mêlâmes à leurs embraſſemens. Dans la
» joie de notre cœur, nous oubliâmes
» le danger que couroit celle qui nous
» avoit donné le jour. Mais les Médecins
» qui parurent dans ce moment, nous ra-
» menèrent à la triſteſſe & à la crainte.
» L'embarras de leurs réponſes, leur froi-
» deur nous fit preſſentir que la mort alloit
» nous la ravir. Ses forces & ſa vie s'étoient
» épuiſées dans nos bras. Elle eut une foi-
» bleſſe dont tous les ſecours de l'art pu-
» rent à peine la faire revenir. Ses yeux ne
» s'ouvrirent que pour chercher & voir
» encore une fois ſes enfans : l'inſtant d'a-
» près, elle retomba dans l'accablement
» qui nous avoit ſi fort effrayés. Nous la

» vîmes tout-à coup pâlir, s'agiter & mourir.
» M. de Servens ne tarda pas à paroître.
» En nous voyant, mon épouse & moi,
» il ne put dissimuler son chagrin & ses
» craintes. Il questionnoit tous les Domes-
» tiques, & regardoit sa femme avec fu-
» reur. J'étois si affligé, que je n'apperce-
» vois aucuns de ses mouvemens. Mon
» épouse, qui découvroit toutes ses agita-
» tions, apprit d'une Femme de chambre
» de ma mère que cet homme avoit, de-
» puis qu'il étoit entré dans ma famille,
» employé tous ses soins à grossir le tort
» que j'avois eu de me marier sans son
» aveu; qu'il ne parloit que de la honte &
» du déshonneur de mon alliance; enfin,
» qu'il étoit parvenu au point de me faire
» déshériter par un testament que ma mère
» avoit révoqué depuis mon retour. Mais
» notre dernière querelle avoit ranimé l'es-
» poir de M. de Servens; il s'étoit flatté de
» me faire encore une fois exclure de l'hé-
» ritage de mes pères; il avoit nourri le
» ressentiment de ma mère, en lui parlant
» de ma dissimulation sur l'arrivée de mon
» épouse, & de la hardiesse avec laquelle
» je l'avois présentée chez elle sous un faux
» nom.

» Lorſqu'il ſut qu'elle étoit dangereuſement malade, il voulut la voir ſans » témoins, pour ſe faire donner à lui & à » ſes enfans la riche habitation qu'elle » poſſédoit. Accablée par la douleur & » ſes importunités, ma mère lui fit ſentir » qu'elle étoit hors d'état de s'occuper de » cette affaire, & le pria d'aller à ſa maiſon de campagne, pour lui rapporter un » élixir qu'elle croyoit très-ſalutaire.

» Comme il venoit de partir, ma ſœur » arriva; elle parla à ma mère de mon » inquiétude, du déſir que j'avois de la » voir; elle fit entendre à ſon cœur la voix » de la Nature, & réveilla en elle le ſentiment que ſon époux avoit étouffé. Cette » mère, bonne & ſenſible, ſe reprocha ſon » injuſtice pour ſon fils, ſa dureté pour » l'épouſe qu'il avoit choiſie; & ſa mort » acheva de détruire toutes les eſpérances » de M. de Servens.

» En un inſtant, nous paſsâmes, mon » épouſe & moi, de l'extrême misère à la » plus grande opulence. Le Ciel en eſt » témoin; l'intérêt ne vint point tarir la » ſource de mes larmes: au milieu de mes » richeſſes, je n'éprouvai point une joie

» féroce & dénaturée. Hélas ! qu'ont-elles
» fait pour mon bonheur ces inutiles richeſ-
» ſes ? ne ſuis-je pas aujourd'hui plus pau-
» vre que dans mon indigence ? J'avois une
» femme tendre & vertueuſe que j'adorois,
» & dont j'étois aimé ; j'étois le plus riche des
» hommes, & je ſuis devenu le plus miſéra-
» ble. O jour affreux, jour épouvantable, où
» je vis la mort s'abattre ſur ma compagne,
» comme l'oiſeau de proie qui fond ſur la
» timide colombe ! Epouſe trop chérie, en
» vain mes mains te preſsèrent contre mon
» cœur ; en vain je voulus te ranimer du
» feu de mes baiſers, partager avec toi le
» ſouffle de ma vie : on te ravit à mes em-
» braſſemens. Les hommes féroces qui
» m'environnoient, n'eurent pas pitié de
» mes cris ; mes larmes ne purent les tou-
» cher O Marſille ! pourquoi as-tu arrêté
» ma main ? Cruel ami, tu as prolongé mes
» maux ! & vous, qui me promettiez de la
» rendre à mon amour, vous vous êtes
» joué de ma crédulité ; votre art impuiſ-
» ſant n'a fait peut-être qu'avancer le ter-
» me de ſes jours, & le malheur des miens.
» Depuis l'affreux moment où un ſon lugu-
» bre vint frapper mon oreille attentive, &

« appella dans la tombe tout ce qui me
» reſtoit du charme de ma vie, mon cœur
» eſt écraſé ſous le ſentiment de la dou-
» leur. Semblable à l'Eſclave gémiſſant qui
» traîne avec peine la chaîne qu'il ne peut
» briſer, & qu'il baigne de ſes pleurs, je
» parcours à pas lents ma triſte ſolitude:
» la tête penchée, l'œil éteint & fixé ſur
» la terre, je n'oſe jouir de l'aſpect du
» Ciel; mes regards ſont bleſſés de ſon
» éclat; le pâle flambeau, qui luit dans les
» ténebres, eſt l'aſtre qui me plaît davan-
» tage. Pendant que toute la Nature re-
» poſe, moi ſeul j'erre au loin, & je re-
» viens, fatigué, m'aſſeoir ſur la pierre
» qui dérobe à mes yeux cette fleur ſi bril-
» lante que la mort a flétrie de ſon ſouffle
» empoiſonné. Si le ſommeil vient quel-
» quefois fermer mes yeux appéſantis, mon
» ame ſemble fuir auſſi-tôt dans le ſein de
» la douleur. A peine l'oiſeau s'eſt-il élancé
» dans les airs, que je vais m'enfoncer dans
» la ſombre forêt qu'il vient de quitter. Je
» voudrois approcher de ce terme qui ef-
» fraye les timides mortels; je ſourirois à
» l'aſpect de la mort, comme l'enfant égaré
» qui voit ſa mère qui le cherche, & lui

» tend les bras. Etre puissant, dont le souf-
» fle anime tout ce qui respire, éteins le
» flambeau de ma mourante vie ; daigne
» attirer vers toi le malheureux qui rampe
» sur la terre ; réunis-le à celle qui faisoit
» tout son bonheur (1) ».

(1) Les vœux de cet époux, trop tendre & si digne d'un meilleur sort, furent exaucés ; ses deux amis n'eurent pas la douceur de le voir survivre long-tems à celle que la douleur, que l'indigence & un préjugé cruel avoient conduite au tombeau.

A la ſuite des Mémoires d'un Américain, ſe trouve une Deſcription de l'Iſle de Saint-Domingue ; une peinture hiſtorique des mœurs de ſes Habitans ; des notes ſur ſon Gouvernement ; un tableau de la vie & de l'exiſtence des Eskimaux & des Patagons.

Voici ce que l'on y dit des deux principales Villes de la Colonie Françoiſe, celles du Cap & du Port-au-Prince.

» La Ville du Cap, qui eſt la Capitale, eſt ſituée ſur le bord de la mer ; » ſa rade eſt très-ſpacieuſe, & peut contenir plus de quatre cents navires ; l'entrée en eſt défendue par un fort qui s'élève du milieu d'une montagne, & d'où » l'on peut écarter tous les vaiſſeaux ennemis qui voudroient en approcher. C'eſt » dans cette Ville qu'une foule d'Etrangers, amenée par l'eſpoir d'une fortune » rapide, vient ſe répandre, & offrir à » l'Habitant ſes richeſſes & ſon induſtrie.

» Tous les jours elle s'embellit & s'étend. » L'extérieur des maisons en est assez uni- » forme : l'architecture les a décorées, & » a fait disparoître ce mauvais goût, qui » leur donnoit une forme irrégulière & » peu solide ; elles n'ont, pour la plûpart, » qu'un étage.

» Les rues sont alignées & percées a une » distance égale. Entr'autres places, il y en » a une qui est particulière aux Commer- » çans, & où l'intérêt étale tout ce qui » peut fixer les regards, & flatter le goût de » l'Américain ; mais il a appris, depuis » long tems, à ne plus être dupe des appa- » rences.

» Les logemens y sont incomparable- » ment plus chers qu'à Paris & à Lon- » dres ; les vivres sont d'un prix qui ef- » fraye tous les arrivans, & trompe leur » espérance. Ce qui contribue encore à » la faire évanouir, c'est l'abondance des » marchandises, qui souvent les fait des- » cendre à un prix plus bas qu'au Pays » où elles ont été fabriquées. Quelque-

» fois l'arrivant peut à peine ſe garantir, » pendant ſon ſéjour, de l'extrême mi- » sère avec ce qui devoit le conduire à la » plus grande opulence.

» Le Port-au-Prince eſt, après le Cap, la » Ville la plus peuplée, quoiqu'elle ſoit » nouvellement conſtruite. Les bâtimens » n'en ſont pas fort réguliers : ſes rues ſont » parfaitement alignées & ombragées d'ar- » bres qui garantiſſent du ſoleil, & répan- » dent la fraîcheur. Le Gouverneur y a fixé » ſa réſidence. Elle n'eſt pas auſſi bien dé- » fendue par ſa ſituation que la Ville du » Cap.

» Aux environs des Villes, continue » l'Auteur des Mémoires, ſont les diffé- » rentes Habitations : c'eſt là que le riche » Américain déploye tout le faſte de ſon » opulence; ſes vaſtes domaines ſont rem- » plis de ces hommes noirs que la Na- « ture a condamnés à l'opprobre, au tra- » vail. Epars dans les campagnes, on les » voit ſous un ſoleil brûlant, fixés à la « terre qu'ils creuſent pour la plantation « des cannes, ou qu'ils dépouillent des

» herbes inutiles qui croissent en abon-
» dance.

» Le soir, ces malheureux vont se ré-
» fugier dans leur petites cazes, & ou-
» blient près de leurs femmes ou de leurs
» maîtresses les fatigues du jour, & l'hor-
» reur de leur condition.

» Personne n'ignore avec quelle féro-
» cité leurs tyrans les font punir pour la
» moindre faute. Ce traitement affreux
» qu'ils subissent dans la situation la plus
» humiliante, les livre à une douleur si
» cruelle, qu'il n'y a pas un blanc qui
» pût la supporter sans mourir sous les
» coups, s'ils étoient aussi multipliés.

» Depuis long-tems on craint que le
» nombre des Nègres augmentant tous les
» jours, ils ne se rendent maîtres de l'Isle,
» & n'exterminent les blancs. Mais en étu-
» diant le principe qui les détermine, on
» leur découvre une ame basse & servile
» qui les rend incapables de grands cri-
» mes & de grandes vertus. Timides &
» craintifs, leur vengeance est toujours

» obſcure. Accoutumés dès l'enfance à » l'état de ſervitude, ils n'éprouvent point » cette indignation qui briſe le joug & » rend l'eſclave à la liberté naturelle. Ils » s'iſolent dans leurs peines, & ne ſont » point touchés de celles de leurs ſem- » blables, dont ils ſont eux-mêmes les » bourreaux. L'intérêt rompt la chaîne » qui les unit, parce qu'ils n'en connoiſ- » ſent pas d'autre que celle que le plaiſir » & la débauche ont formée. La paſſion » la plus violente que le Nègre éprouve, » eſt celle de l'amour; elle échauffe ſon » cœur, & lui fait braver la douleur, & » même la mort.

» On ne peut pas aſſigner un naturel égal » à tous les Nègres. Les différentes contrées » où ils ont pris naiſſance, la variété des » objets qui les ont frappés, le genre de » vie plus ou moins pénible auquel ils ont » été accoutumés dans leur enfance, leur » conſtitution plus ou moins robuſte, tout » cela forme des nuances différentes dans » chaque individu, & change leurs affec- » tions. Chez les uns, une ſtupide indiffé- » rence les rend inſenſibles à leur malheur

» & à la sévérité de leurs maîtres : chez » les autres, une mélancolie mortelle » s'empare de leur ame, & les détache de » la vie.

» Plusieurs d'entr'eux accélèrent leur » mort en se suspendant à un arbre ou en » s'empoisonnant ; & le tort que leur maî- » tre doit en ressentir, contribue souvent » à leur en inspirer le dessein. Il en est qui, » plus cruels encore dans leur vengeance, » empoisonnent un grand nombre de leurs » camarades, pour ruiner celui dont ils » font la richesse.

» L'Américain est naturellement fier : » c'est dans son orgueil que ses plus bel- » les qualités prennent leur source : il est » généreux, & exerce l'hospitalité de la » manière la plus noble. Dans chaque Ha- » bitation, le Voyageur trouve ce qui lui » est nécessaire pour réparer ses forces. Il » étoit autrefois reçu avec plus de con- » fiance ; mais il en a si souvent abusé, » que l'on n'ose exposer à ses yeux ce qui » pourroit le tenter, & dégrader son indi- » gence.

» Les Créoles ſont pour la plûpart fort » grandes; leur peau eſt au moins auſſi » blanche que celle des Européennes: elles » ſont en général aſſez bien conſtituées; » leurs ſenſations paroiſſent vives; tout » décèle en elles des paſſions violentes: elles » ſont hautes & impérieuſes, & naiſſent » avec un caractère indépendant. Peut- » être provient-il d'une éducation trop né- » gligée. La tendreſſe de leur mère leur » donne dans leur enfance une liberté » qui choque l'Etranger, accoutumé à » voir la douceur & la modeſtie parer les » jeunes perſonnes de leur ſexe.

» L'Obſervateur qui parcourt l'Iſle de » S. Domingue, y rencontre peu d'objets » qui piquent ſa curioſité. Quelques plan- » tes ſauvages qui croiſſent ſur les hautes » montagnes, & dont les propriétés ne » ſont pas même connues des plus an- » ciens Habitans, pourroient, ſi elles » étoient ſoumiſes à l'étude de la Chymie, » devenir utiles à l'humanité.

» Les forêts n'y ſont point peuplées » d'animaux rares; on n'y voit point de

» ſinges; les perroquets verds y paroiſſent » quelquefois en grand nombre. L'oiſeau- » mouche, dont le plumage eſt très-bril- » lant, eſt le plus beau de ceux que l'on » y apperçoit : il eſt plus petit que le » colibri; mais il eſt ſi ſauvage, & ſon » vol eſt ſi rapide, qu'il eſt très-difficile de » le ſurprendre.

» De toutes les productions qui font la » richeſſe de cette Iſle, telles que le ca- » cao, le café, l'indigo, la principale & » celle qui rapporte davantage à ſes Ha- » bitans, eſt la canne à ſucre. Dans toute » l'Amérique, il n'y a pas une contrée où » elle ſoit mieux cultivée, plus abondante, » & où elle produiſe un plus beau ſucre qu'à » S. Domingue : elle vient par touffes, ainſi » que le roſeau ſes ; ſes feuilles, ſes racines » & ſa tige préſentent une égale reſſem- » blance, & elle ne diffère du roſeau ordi- » naire qu'en ce que celui-ci eſt creux, qu'il » devient communément plus grand, moins » gros, à proportion que la diſtance des » nœuds eſt plus éloignée, & qu'il ne croît » ordinairemenr que dans des lieux aquati- » ques & dans des terreins marécageux,

» La canne à ſucre, au contraire, aime la » terre profonde & moins expoſée à l'eau, » quoiqu'elle vienne par-tout indifférem- » ment : ſon écorce eſt moins dure que celle » du roſeau, & elle eſt beaucoup plus pe- » ſante par la ſubſtance moëlleuſe qu'elle » contient, qui nous donne ce jus doux & » mielleux, qu'à l'aide du feu on a trouvé le » moyen de réduire en ſucre ».

(Cet Article nous a été envoyé par M. DE LA CROIX, Avocat au Parlement de Paris, connu au Barreau par pluſieurs Mémoires intéreſſans, & dans la Littérature par le *Spectateur François*, dont il a paru, l'année dernière, une ſeconde Edition, ſous le titre *de Peinture des Mœurs du Siècle*, ou *Lettres & Diſcours ſur différens ſujets.*)

Les Mémoires d'un Américain ſe trouvent à Paris, chez Demonville, rue S. Severin.

ALLÉGEANCE

SUITE
DE LA TROISIEME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

ALLÉGEANCE,

Que fournit la lecture aux Ames émues de feu ardent ;

Ou réminiſcence encore douce de l'âge cuiſant.

Anecdote du Règne de Henri II.

Dans un ſéjour aſſez long que l'Auteur de cet Extrait a fait dans le Pays de Vaux en Suiſſe, il y connut un vieux & reſpectable Miniſtre Proteſtant, qui avoit vu mourir pluſieurs François réfugiés dans ſon voiſinage après la révocation de l'Edit de Nantes. L'un d'eux lui avoit légué

différens Manuscrits, dont quelques-uns remontoient au règne de François Premier. Cet Ecclésiastique obligeant permit au Rédacteur de les parcourir. Il y trouva beaucoup d'Ecrits de controverse qu'il laissa ; différens Projets d'Administration & de Politique, auxquels son ignorance ne lui permit point de toucher ; & beaucoup de Mémoires remplis d'anecdotes intéressantes qu'il dévora.

Il y rencontra l'Ouvrage qu'on annonce ; & le titre l'engagea à le lire tout entier. Il y vit beaucoup de choses curieuses sur les différens Personnages de ce tems-là, sur les deux Partis qui commençoient à se former sourdement en France.

L'Auteur y parloit aussi de lui-même. Il retraçoit les amusemens de son enfance, les écarts de sa jeunesse, la douceur & le tumulte de ses premières passions ; souvenance charmante, qui même après le retour de sa raison, après tant d'années, faisoit encore palpiter son cœur. De toutes les Histoires que ce Manuscrit renferme, une nous frappa sur-tout par l'importance des Personnages qui entrent en scène. Nous aurions bien désiré en conserver le vieux langage ; mais il faudroit avoir l'Ouvrage sous les yeux ; & nous ne l'avons pas. Le Lecteur voudra bien nous par-

donner la néceſſité où nous nous trouvons de ne lui préſenter cette Anecdote que dans le ſtyle moderne. Quand on reſſuſcite les Perſonnages de ces tems éloignés, il faudroit toujours leur laiſſer leur vêtement & leur langage, parce que ces acceſſoires ſont devenus néceſſaires. Privé de cet avantage, notre Extrait en ſera moins intéreſſant, & nous en ſommes bien fâchés.

Le Héros de notre Hiſtoire eſt François de Montmorency, fils du Connétable. Après avoir parlé, dans le premier Volume de Janvier, des amours prétendus du père, on ne ſera point fâché de retrouver ici la paſſion véritable du fils.

Nous avons fait bien des recherches pour découvrir l'Auteur de ce Manuſcrit. Tout l'éclairciſſement que nous avons pu en tirer, c'eſt que cet Auteur, quel qu'il ſoit, parle beaucoup de l'un de ſes oncles, qui s'eſt ſignalé, dit-il, par un rare trait de bienfaiſance & de patriotiſme. Péronne étant aſſiégée par le Comte de Naſſau, ſous François Premier, & les vivres commençant à manquer dans la place, l'oncle de notre Auteur, qui y avoit enfermé, à l'approche de l'ennemi, toute ſa récolte, en fit généreuſement la diſtribution gratuite entre tous les aſſiégés; ce

qui donna à MM. de Vendôme & de Guise le tems de venir chasser Nassau, & de délivrer la Ville.

Or, nous trouvons qu'un Gentilhomme de Picardie, le sieur d'Estourmel (dont il reste encore des descendans), se signala effectivement par ce trait glorieux au siége de Péronne. Ce trait, dont la mémoire s'est conservée en Picardie, est consigné aussi dans nos Annales.

Mais quel est ce neveu, Auteur de l'Anecdote? C'est ce que nous ignorons absolument.

L'Ouvrage étoit précédé d'un long préambule sur les mœurs de la Cour; il y régnoit plusieurs figures hardies fort goûtées alors, quelques similitudes, qui sembleroient déplacées aujourd'hui, & dont nous ne rapporterons qu'une seule, la seule dont nous nous ressouvenions. L'Auteur avoit choisi pour épigramme ces mots d'Horace: *Laudator temporis acti*, Panégyriste du tems qui n'est plus.

Maintenant, voici la substance de tout ce qui m'est resté dans la mémoire de cette Anecdote tirée de l'*Allégeance que fournit la lecture aux ames émues de feu ardent.*

L'AMOUR, chez nos Aïeux, étoit respectueux à l'excès, ou libre jusqu'à la licence. François Premier remplit l'intervalle qui séparoit ces deux extrêmes. En les rapprochant & les confondant ensemble, il devoit opérer une révolution dans les mœurs nationales ; cette révolution fut lente. Comme le Rhône aux ondes azurées sortant orgueilleusement du Lac de Genève, & déjà réuni à l'Arve (1), dédaigne encore long-tems de se mêler au limon fangeux de cette rivière, & continue de garder fierement son bord ; de même l'amour altier de la Chevalerie rejettoit cet autre amour dégénéré.

Mais vers le milieu du règne de François Premier, la France fut étonnée d'être changée sans s'en être apperçue. Ce changement absolue se fit sentir d'une manière

(1) Rivière de Savoie, qui passe auprès de Genève. C'est ici la similitude que nous avons annoncée.

frappante. Les principes anciens ne s'accordant plus avec la conduite qu'on avoit adoptée, on les altéra en les mitigeant; & le Chancelier de l'Hôpital ne cessa de répéter, depuis, que cette innovation seroit funeste : on sait combien le tems a vérifié cette prédiction.

Dès-lors, la galanterie, en bannissant les peines de l'amour, le rendit moins délicieux; & ce sentiment, à qui les grands mouvemens sont nécessaires, devint plus languissant, quand les obstacles furent applanis. Il perdit ce caractère de grandeur qu'il avoit eu sous nos Ancêtres. Le Monarque, auteur de cet abus, par la légèreté de ses amours, en vit lui-même les conséquences, & voulut sauver ses enfans de l'écueil où il étoit tombé. Il jetta les yeux sur la femme la plus respectable de la France pour les élever.

Il choisit Madame de Brissac, d'autant plus digne de cet emploi important, qu'elle ne le désira point, & qu'elle trembla quand elle en fut instruite. Elle avoit cependant déjà rempli, pour elle, cette grande tâche. Formés par ses soins, ses enfans attiroient tous les yeux & gagnoient

tous les cœurs. Une figure imposante, un reste de beauté que l'outrage des ans n'avoit pu détruire, une douceur inaltérable, une conduite parfaite, & beaucoup plus d'instruction qu'on n'en avoit alors, une grande aversion pour l'intrigue, nulle ambition, nulle jalousie, une discrétion à toute épreuve, un caractère soutenu de la vérité, de la franchise, avec un nom déjà cher à la France; tels étoient les titres de la Gouvernante des enfans du Roi.

Elle jugea d'abord le caractère du Dauphin & de Madame. L'un, léger, dissipé, n'ayant de goût que pour les armes, pour les exercices du corps, lui donna bientôt les plus grandes inquiétudes; elle craignit qu'il ne lui échappât: il n'avoit pas douze ans, qu'elle avoit prévu tout ce qui est arrivé depuis à Henri II.

Madame, douce, aimant à plaire, à obliger, à s'instruire, avoit toutes les dispositions que son frère auroit dû avoir; & dès-lors, elle méritoit le titre de Protectrice des Lettres, que François Premier lui laissa en mourant.

La sage Institutrice s'arrangea sur la nature de ces deux enfans. Elle fit donner une

instruction toute militaire au Prince, & cultiver, avec soin, le goût que la Princesse avoit pour la Littérature. Elle trouva le secret si rare de leur faire aimer à tous deux ses leçons. Elle fit mieux encore, en leur inspirant pour elle une tendresse qui s'est soutenue jusqu'à sa mort, & qui lui fit donner le glorieux surnom *de seconde Mère de nos Rois.*

Henri II, parvenu au Trône, alloit encore déposer dans son sein ses pensées les plus secrettes; & Marguerite de Valois, déjà majeure, ne pouvoit vivre sans l'aimable Guide de ses jeunes ans.

Dans ce tems, il y avoit trois Cours en France : celle du Roi, régie par Catherine de Médicis, & qui se tenoit au Palais des Tournelles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, ou à Blois; celle de Madame Marguerite, qui résidoit ordinairement à Romorantin; enfin celle de Diane de Poitiers, qui restoit à Anet.

Il falloit que Madame de Brissac allât successivement à ces trois Cours, où elle étoit également désirée. L'aigreur, compagne ordinaire de la vieillesse, n'avoit nulle prise sur elle; & les ans, sans rien ôter de

la fraîcheur de ſes ſentimens & des graces de ſon eſprit, ſembloient encore augmenter ſa douceur. Non ſeulement les jeunes Demoiſelles la recherchoient à l'envi, mais tous les jeunes gens ſollicitoient la faveur de lui être préſentés. Elle attiroit, par un charme irréſiſtible, tout ce que la France avoit de plus brillant.

On vit encore, dans ce ſiècle félon, des paſſions bien énergiques & bien fortes; cachets ſacrés que la Nature laiſſe de tems en tems à quelques ames privilégiées, pour en conſerver l'eſpèce. Il en eſt une ſurtout que nous croyons pouvoir faire entrer dans notre *réminiſcence*.

Deux jeunes cœurs, ſenſibles & tendres, éprouvoient auprès de Madame de Briſſac ce charme dont nous venons de parler, & venoient épurer, dans ſes leçons, un autre charme qu'ils s'inſpiroient eux-mêmes. Le fils aîné du Connétable (*François de Montmorency*,) & la fille naturelle du Roi (*Diane, légitimée de France*,) étoient parvenus à cet âge où un trouble nouveau vient déranger les plaiſirs innocens de l'enfance, & commander impérieuſement au cœur un ſentiment de plus. Madame de

Briſſac vit bientôt que ſes deux *petits Amis* (c'eſt ainſi qu'elle les appelloit) arrivoient dans cette zône torride de la vie humaine; elle comprit toute leur paſſion mutuelle. Avant tout, elle fit part de ſa découverte au Roi, à Madame de Valentinois, & au Connétable. Ces trois perſonnes intéreſſées applaudirent à ce gôut naiſſant, & déſirèrent une alliance qui devoit unir plus étroitement encore le Monarque à ſa Maîtreſſe & à ſon ami. Dès cet inſtant, Madame de Briſſac ne penſa plus qu'à diriger ce penchant au bonheur des deux époux futurs. Unique confidente de ces ſecrets charmans qu'il eſt ſi doux d'épancher dans un cœur vertueux qui les approuve, les deux petits Amis étoient toujours-là, lui racontant leurs tendres peines; les lui répétant mille fois, comme s'ils avoient oublié quelques circonſtances intéreſſantes; ou plutôt ne ſachant jamais qu'ils en avoient déjà parlé. Sans aucun égard pour le tems qu'ils lui faiſoient perdre; ſe fâchant contre tous ceux qui venoient la voir, lorſqu'ils étoient avec elle; perſuadés que leur affaire étoit ſon affaire unique, ils regardoient tous deux Madame de Briſſac comme une par-

tie d'eux-mêmes, & en disposoient avec cette confiance touchante que la vraie amitié désire, si elle existe, & qu'elle n'obtient pas toujours.

A chaque instant, ils la pressoient d'avancer leur félicité, de parler fermement au Roi : il les faisoit trop languir. A quoi bon un si long délai ? N'étoient-ils pas assez raisonnables, assez avancés en âge ? M. de Montmorency avoit déja dix-huit ans, & déjà quatre *Reîtres* étoient tombés sous ses coups dans une bataille. Diane avoit presque seize ans, trouvoit-on que son instruction eût été négligée ? on pouvoit en prendre pour juge Madame de Brissac elle-même.

Toutes ces petites conversations étoient fidellement rapportées au Roi : il s'en amusoit beaucoup. Quelquefois aussi il avoit des inquiétudes. Madame de Valentinois, qui savoit que souvent quelque foiblesse peut accompagner l'amour, trembloit de les voir si souvent ensemble : le vieux Connétable rioit.

— Ne craignez rien, dit un jour à tous trois Madame de Brissac ; j'ai laissé vos enfans sous la sauve-garde de la vertu. —

Cette sauve-garde est-elle bien sûre, ajouta le Roi en regardant tendrement la belle Valentinois ? — *L'amour démonte bien souvent telle batterie*, continua Anne de Montmorency —. La Maîtresse du Roi rougit ; & Henri fut plus inquiet.

— Je suis fâchée, ajouta Madame de Brissac, de ce que vous croyez si peu à la vertu. Daignez venir avec moi, je vous en donnerai le spectacle ; on ne le voit pas tous les jours à la Cour. Ah ! Sire, ce grand & ravissant spectacle, on se le procure cependant quand on veut —.

En parlant ainsi, Madame de Brissac avoit l'air de la vertu elle-même. — Cette femme étonnante, dit Henri en la suivant, a toujours un empire absolu sur moi, quoique je n'aye jamais pu atteindre à la morale sublime qu'elle m'a prêchée dès mes plus jeunes ans —.

Il faisoit nuit. Retirés dans un cabinet, (le cabinet même de Madame de Brissac) à la seule clarté d'un flambeau, les jeunes Amans, à l'aide d'une ouverture légère pratiquée au mur, paroissent aux yeux des trois incrédules. On vante le pinceau de l'Albane ; jamais ce Peintre des Graces n'a vu,

n'a conçu rien de si touchant que le tableau qui s'offre à leurs regards. Plus belle que sa mère, arrivant pour la première fois à la Cour, & répandant l'ivresse dans tous les sens, ils voient la jeune Diane assise à côté de celui qui l'adore : loin de chercher à lui cacher son amour, son sourire l'annonce ; tous ses traits le lui tracent ; elle s'anime & s'embellit en lui parlant : cependant elle conserve toute la candeur de l'innocence, quoiqu'elle n'en ait point le calme ; la pudeur épure sa tendresse, sans en détruire l'attrait. Tout ce que le sentiment a de plus enchanteur, tout ce que la vertu a de plus séduisant, est mis en action sous les yeux du Roi, de la manière la moins suspecte & la plus vraie.

Les deux Amans se parloient ; ils se parloient de leur amour. C'étoit leur ame naïve & tendre qu'ils peignoient. Ils ne se cachoient point leurs désirs : ils n'en avoient qu'un, celui de se voir bientôt unis, d'aller se jetter aux pieds du Roi, de le conjurer de mettre fin à leurs souffrances. La bouche de Diane touchoit presque la bouche de Montmorency ; leurs mains se ren-

controient ; la volupté les entouroit : *& la vertu étoit-là*, pour en guider l'ivreſſe, ſans en altérer la douceur ; pour en bannir la foibleſſe & le repentir.

— Etes-vous raſſuré, dit tout bas la ſage Briſſac au Roi ? — Qu'ils ſont heureux, ajouta la belle Valentinois, pour qui cette jouiſſance en amour étoit inconnue ! — Ah ! Sire, pourſuivit le Connétable, marions-les —.

— Ecoutez, dit encore Madame de Briſſac au Monarque ; je crois qu'ils parlent de vous. Apprêtez-vous, Sire, à entendre la vérité ; c'eſt une choſe qui n'eſt pas moins rare à la Cour que la vertu —.

— Oui, diſoit le jeune Amant, il nous l'a promis ; je ſerai votre époux, votre époux, ma chère Diane. Ah ! notre Roi ſait remplir ſes promeſſes. Il aime ; pourroit-il affliger notre amour ? — *Je l'eſpère, je le crois*, répondoit Diane ; *mais des raiſons d'Etat, d'autres convenances, un malheur imprévu, un rien peut renverſer toutes nos eſpérances* —. Que dites-vous ? quel preſſentiment funeſte ! Chaſſez, aimable Diane, cette idée qui me tue. Votre mère qui a tout crédit ſur le Roi ; mon

père, qui eſt ſon ami ; vous en pleurs ; moi, *lui criant merci* : non, le juſte Henri ne commettra point le crime ; . . . . . du moins je ne le verrois point ; ce fer, avant un pareil déſaſtre, m'auroit délivré du malheur de vivre. — *Qu'oſez-vous dire ? vous mourir ! . . . . . & moi, cependant, moi je vivrois ſans vous ; vous me laiſſeriez ſans appui à mes ennuis mortels ! Eh ! quelle main eſſuieroit donc mes larmes ?* —

Diane ne put en dire davantage ; elle pleura ; & Montmorency, fâché de l'avoir chagrinée, pleura avec elle.

Henri II ne put tenir lui-même contre la douleur & les craintes de ces aimables enfans ; il ſe préſente à eux, fort attendri, mais bien moins que Madame de Valentinois. — Ne voilà-t-il pas qu'ils me font pleurer auſſi, dit le Connétable ! c'eſt la première fois de ma vie ; je ne l'aurois pas cru.

— Je vous réitère ma parole, dit le Roi en les embraſſant, en jouiſſant de l'embarras charmant que ſon aſpect imprévu leur avoit cauſé. — *Ah ! Madame, vous êtes bien méchante*, s'écria la jeune Diane en regardant Madame de Briſſac avec ce

sourire du bonheur, d'autant plus délicieux qu'elle avoit encore les yeux en pleurs !

Le lendemain, le Roi partit pour Anet; son ame étoit remplie de ce qu'il avoit vu. On lui donna des fêtes, il lui fut impossible de se dissiper. Tous les Courtisans, étonnés de voir un front soucieux à un Prince si passionné pour les plaisirs, en cherchèrent les motifs. Ils attribuèrent le chagrin du Monarque à quelques détails de l'Administration, ou à quelque intrigue nouvelle. Personne ne se douta qu'il venoit du souvenir de la vertu, & du regret de n'en avoir pas mieux suivi les traces. La sagesse de Madame de Brissac effaçoit tous les charmes de la séduisante Valentinois. La sœur du Roi, plus fidelle aux leçons de leur éducation commune, lui paroissoit bien plus heureuse. Il quitte tous les plaisirs d'Anet : il vole à Romorantin. Il y trouve la digne fille de François Premier, entourée d'une foule d'heureux, enrichis du superflu de son apanage, enchantés de son humanité, & publiant ses vertus; jouissance nouvelle qu'il ignoroit comme le pur amour. Le remords s'em-

pare de ſon ame : mais le remords n'eſt fructueux que dans les grands caractères ; ce n'eſt qu'un fardeau importun pour les foibles, & qu'on rejette bientôt.

De retour à Paris, nouveaux amuſemens, nouvelle conduite ; l'ivreſſe reparut toute entière : on ne penſa plus à Madame de Briſſac, on oublia les jeunes Amans.

Une guerre cruelle diviſoit alors l'Eſpagne & la France. Les ennemis étoient entrés en Picardie ; tous nos Braves avoient été terraſſés ſous les murs de Saint-Quentin. Contre de tels rivaux, il fallut chercher des défenſeurs dans toute l'Europe.

Parmi les Guerriers fameux que la gloire arma pour venger les Lys, on vit arriver à Paris le brillant Horace Farnèſe. Nos Lecteurs ſavent avec quelles diſtinctions honorables on recevoit alors en France les Princes de Race Pontificale. Le jeune Farnèſe plut d'abord au Roi. Ce Prince avoit beſoin de Favori ; il n'avoit plus auprès de lui le Connétable : ce premier Officier de la Couronne, pris à Saint-Quentin, languiſſoit dans les fers des Eſpagnols. Son digne fils alloit s'arracher des lieux où Briſ-

sac & Diane lui faisoient aimer l'innocence des premiers âges du monde, & la piété filiale l'enlevoit pour un tems à l'amour. Il pressoit le départ d'un corps de troupes destiné à agir en Flandres, où il devoit être employé. Farnèse, son nouvel Emule de gloire, vouloit servir dans la même armée : hélas ! Farnèse étoit déjà son rival. Il avoit vu la jeune Diane, & avoit soupiré. Il la cherchoit par-tout, chez le Roi, chez Madame de Valentinois, chez Madame de Brissac. Il lui parle bientôt de ses feux ; il ne trouve en elle que de l'indifférence, & n'est point rebuté. Madame de Valentinois est flattée de la passion du Prince Italien pour sa fille : le Connétable étoit absent, & Henri II l'aimoit déjà moins depuis qu'il ne le voyoit plus.

Le Roi, déjà prévenu par Farnèse, est encore séduit par sa Maîtresse. Il avoit promis sa fille à Montmorency ; mais les tems étoient bien changés : il avoit besoin d'alliés puissans ; un jeune Héros, pour le servir, avoit passé les Alpes ; il alloit lui sacrifier ses jours en Flandres ; il pouvoit lui procurer des conquêtes en Italie : Farnèse aura Diane. Mais ce secret est caché

encore ; & le jeune Montmorency, déjà l'ami de son rival, part avec lui, sans savoir le malheur qui le menace. Il en est bientôt instruit par M. d'Aumale (1) & par Gonnor.

Madame de Brissac l'avoit appris aussi du Roi lui-même ; & tout ce que la persuasion a de charmes, d'adresse & d'énergie, avoit soudain été employé par elle. Avec cette femme éloquente, Henri étoit toujours juste, loyal & bon. Mais, hélas ! toutes ces impressions favorables s'effaçoient par les séductions de sa Maîtresse ; & le foible Monarque revenoit continuellement à Farnèse.

L'infortunée qu'on vouloit sacrifier est la dernière éclairée. C'est son Amant lui-même qui lui revele cet affreux mystère. A la lecture de la lettre fatale qui l'instruit, elle s'évanouit.

(1) A cette époque, M. d'Aumale étoit encore ami des Montmorency. Cette bonne intelligence ne dura point, ainsi que nous l'avons vu dans le premier Volume de Janvier.

Cependant le jeune Montmorency, étonné qu'un Roi manque à son engagement, furieux contre son rival, & plus passionné que jamais, forme mille résolutions extravagantes ; il veut voler à Paris, se présenter au Roi, lui redemander son bien, le ravir si on le lui refuse ; il veut traîner son plus mortel ennemi sur le pré... Mais l'armée s'ébranle ; on apperçoit les Espagnols, le signal est donné : Montmorency vole à son rang ; il voit Farnèse ; avec des yeux terribles, il articule ces mots entrecoupés par la colère : *Allons combattre, ce combat ne sera pas le plus dangereux ; voyons cependant qui méritera le mieux Diane ; préludons. Quitte envers la Patrie, je vous trouverai.*

Il tombe sur une Compagnie de Wallons, porte par-tout la mort ; & déjà vainqueur il voit à ses côtés les François qui fuient : plus rapide que l'éclair, il atteint les fuyards, les rallie, les traîne contre les Espagnols. Un Officier faisoit contre eux des prodiges de valeur ; il alloit succomber ; Montmorency se présente & le délivre : c'étoit Farnèse lui-même. Fier d'avoir sauvé son rival, & encouragé par

ſes ſuccès mêmes, il apprend que ſes amis ſont en péril ; que Tavannes fait les plus incroyables efforts pour ſauver ſon drapeau ; que le Grand-Prieur bleſſé perd ſon ſang en combattant comme un lion ; que M. de la Roche-ſur-Yon, abandonné des ſiens, eſt ſur le point d'être pris ; que la France eſt menacée d'un déſaſtre auſſi funeſte que celui de Saint-Quentin. Il court affronter la mort avec tous ces grands Chevaliers dont la France s'enorgueilliſſoit alors, les Bourbon, les Lorrains, tant de vaillans Princes, tant de Héros, dont les enfans nous inſpirent encore le reſpect. Il vole à eux, il recueille tout ſon courage : le courage cède à la multitude, il eſt pris ; couvert de ſang, de pouſſière, ſes armes briſées, exténué, mourant, il eſt conduit à Lille.

On apprend à Paris ſes généreux faits d'armes ; M. d'Aumale en parle avec tranſport au Roi, à la Reine, à Madame de Valentinois ; tous les Généraux, tous les Capitaines font à l'envi ſon éloge ; Farnèſe lui-même oublie qu'il lui doit la vie.

La France qui avoit vu d'un œil indifférent la captivité du père, fut affligée de

celle du fils. La seule Valentinois est enchantée de l'une & de l'autre. Elle n'aimoit point le Connétable, elle étoit ambitieuse ; elle pressa le mariage de sa fille avec Farnèse. La volonté du Roi résidoit toute entière en elle : il étoit subjugué.

Madame de Brissac parle enfin : « Non, » Sire, dit-elle, vous ne trahirez point » votre parole sacrée ; vous n'oublierez » point que les premiers mots que je vous » appris à bégayer, ce fut cette belle ma» xime du Roi Jean, *que quand la foi se*» *roit bannie du monde, on devroit la re*» *trouver dans le cœur des Rois.* Vous, né » si pur & si bon, vous porteriez la douleur » dans l'ame de M. le Connétable, de son » digne fils ! Et dans quel tems encore ? » lorsque tous deux languissent dans les fers » pour vous, pour la gloire de votre Cou» ronne ? Un père si tendre, affligeroit la » plus sensible des filles ? On me reproche» roit d'avoir élevé un Roi parjure ? mes » cheveux blanchis pour vous descen» droient au tombeau avec cet oppro» bre ?

» Eh ! à qui sacrifieriez vous M. de Mont» morency ? Un Etranger seroit préféré au

» fils de votre ami, à ce rejetton brillant » d'une race auſſi reſpectée de l'Europe » entière, que chère à la France ? Vous » nous feriez à tous cet affront? Ah ! Sire, » je tombe à vos genoux ; conſultez mieux » votre gloire, votre tendreſſe, le juſte » retour que vous nous devez pour tant d'a- » mour ».

La fierté de Henri II trouva cette remontrance un peu hardie ; mais ſon cœur fut attendri. Sans le charme décevant de la fatale Syrène, Briſſac enchaînoit ſa foibleſſe, & lui épargnoit un reproche aux yeux de la poſtérité.

La vérité, qui n'eſt plus écoutée dans les Cours, en eſt bientôt bannie. Madame de Briſſac fut exilée.

A cette nouvelle, Marguerite de Valois arrive de Romorantin, & demande en vain ſon rappel. Valentinois triomphe. Sa fille en pleurs ne ſauroit fléchir cette ame endurcie par l'ambition.

Que fera l'infortunée Diane ? Reiettée par ſa mère, éloignée de la préſence du Roi, privée de la ſage Briſſac, & toujours pleine de ſon amour, elle ſe déſeſ-

père, languit, & s'épuise en vains regrets. Ah! comme son rang lui paroît alors un fardeau odieux! Un seul homme est assez généreux pour empêcher son malheur. Claude de Lorraine, Duc d'Aumale, Louise de Brézé sa femme, & la jeune Duchesse de Bouillon-la-Marck sa belle-sœur, se présentent chez Madame de Valentinois. M. d'Aumale, l'un des Princes les plus fiers de ce tems, ose l'accuser de cruauté. Hélas! ce n'étoit pas le moyen d'adoucir cette mère barbare. Ni les emportemens du médiateur, ni les tendres caresses des médiatrices, n'allégèrent le sort de la beauté gémissante.

On pare la victime, elle est traînée à l'autel par le Roi lui-même; le Cardinal de Ferrare l'unit irrévocablement à Horace Farnèse.

Les vœux étoient prononcés; un jeune Guerrier paroît dans le désordre de la douleur. Il voit Diane, il voit son époux: il voit la mort. La rage, le désespoir, l'amour, mais l'amour outragé, son bonheur qu'on lui ravit sans ressource, tous ses amis en pleurs, Diane presque expirante

à

à sa vue, le Roi troublé, Farnèse interdit, Valentinois elle-même embarrassée, d'Aumale qui se précipite dans les bras du malheureux; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense, lui arrache l'usage de ses sens; ses genoux défaillans succombent, il tombe sur les pavés du Temple.

En se relevant: *Ah! Sire*, s'écrie-t-il; *je mourois pour vous, & vous me donnez la mort*!

On l'entraîne: Farnèse enlève sa proie & la conduit en Italie.

On murmure. D'Andelot & Coligny, sortis nouvellement de prison, se plaignent hautement de l'outrage fait à leur parent. Etoit-ce là le prix qu'on réservoit à leur fidélité, à leur dévouement pour l'Etat, à leur captivité?

Pour appaiser le tumulte, Valentinois satisfaite, persuade au Roi de rappeller Madame de Brissac. Les mécontens croient trouver en elle un appui de leur révolte. Mais la sagesse ne connoît point cet excès. Loin de se joindre aux rebelles, elle les calma, & par sa conduite elle donna des remords au Roi, & de la confusion à Va-

lentinois : hélas ! voilà tout ce que la vertu peut faire.

N'ayant pu empêcher le malheur du jeune Montmorency, elle chercha à le consoler. Elle ne le quittoit point. Une mère tendre n'auroit pas eu des soins plus empressés & plus touchans. Mais quel remède pouvoit opérer sur un mal incurable ? Comment faire entendre la froide raison à un cœur égaré ? Il falloit consoler le sentiment par le sentiment. C'est ce que faisoit continuellement Madame de Brissac. Cependant toute son amitié devenoit impuissante ; le jeune homme n'écoutoit plus, ne voyoit plus, ne vivoit plus. La gloire avoit perdu tous ses attraits à ses yeux. Diane attiroit son ame toute entière ; cette pensée absorboit toutes ses pensées. Son père, ses amis, sa patrie, sa vertu ne touchoient plus son cœur. Le morne silence qu'il gardoit, inquiète Madame de Brissac.

« Vous méditez quelque sombre projet, » lui dit-elle ; je le vois. M'en ferez-vous » mystère ? Ne suis-je donc plus votre » amie ? — *Vous n'approuveriez point mon* » *plan.* — Je l'approuverai, car il sera

» vertueux ; votre cœur qui m'eſt ſi bien
» connu m'en répond. — *Non, vous le*
» *blâmeriez.* — Que prétendez-vous donc
» faire ? -- *Me venger.* -- De qui ? -- *Appa-*
» *remment du raviſſeur de Diane, du traî-*
» *tre Farnèſe.* — Malheureux ! quel crime
» vous méditez ? Diane en ſeroit-elle
» moins à plaindre ? Ce n'eſt pas elle que
» vous prétendez ſervir, homme perſon-
» nel ! Quand Farnèſe ſera tombé ſous vos
» coups, ou quand vous aurez péri de ſa
» main, qu'aurez-vous fait pour Diane ?
» Quelle horrible penſée vous porte à com-
» promettre ſa gloire, à vous fermer pour
» jamais le retour dans votre Patrie, à re-
» noncer à tous les ſentimens de la Nature ?
» Mon cher Montmorency, mon enfant,
» oui, vous l'êtes ; la douleur a eu ſon
» cours, n'en éterniſez point la durée :
» écoutez la raiſon. Que ſont devenus cette
» vertu, ce courage de votre enfance ? Né
» pour ſervir l'Etat, pour avoir un rang à
» la première Cour du monde, l'inaction
» conſume vos beaux jours. La trompette
» ſonne, & votre bravoure s'endort ! —
» *Le Roi l'a enchaînée.* — C'eſt à vous de
» vous affranchir. L'aîné de mes fils porte

» maintenant l'effroi dans le Piémont ; allez » combattre sous le frère que l'adoption » vous donne : partez avec Montluc, avec » tous les Braves qui vous ont vu com- » battre en Flandres ; ou s'il vous faut une » gloire plus brillante encore, M. de Guise » se dispose à foudroyer Calais ; le Roi » lui-même conduit de nouveaux batail- » lons en Flandres. Quoi ! votre père gémit » dans les fers, & vous languissez dans une » tristesse vaine » !

Ni Madame de Brissac, ni le Roi fâché de son parjure, ni Valentinois honteuse du mal qu'elle avoit fait, ni la Reine qui daigna visiter l'infortuné, ni son père qui lui ordonnoit de vivre, ni toute la France partageant ses peines, ne purent arrêter l'effet de la plus violente des passions. Eh ! que lui faisoit la compassion de l'Univers entier, sans Diane ?

La jeune Diane, au-delà des Alpes, étoit bien plus malheureuse encore. Du moins son Amant pouvoit se plaindre ; il avoit des amis toujours prêts à l'entendre. La douleur de Diane étoit captive, & condamnée à un éternel silence. Une seule femme, nièce du grand Strozzi qui ser-

voit alors Henri II, & qui égaloit nos plus illustres Capitaines, devina le tourment de l'épouse de Farnèse.

Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts?

« O triste conformité de peines, lui dit-» elle! fatale sympathie! Madame, je le » vois, le malheur nous nuit. Le même » amour, qui m'accable, mine sourde-» ment vos jours. Je respecte votre secret; » écoutez du moins le mien. Depuis trop » long-tems il pèse sur ce cœur infortuné. » Vous avez entendu parler de cette bril-» lante & inutile excursion de M. de Guise » en Italie pour la conquête de Naples? » J'étois à Rome alors, quand ce grand » Homme entra dans ses murs, désarmé » comme les anciens Maîtres du monde, » & n'ayant rien d'éclatant que sa renom-» mée. Il étoit entouré des aimables Com-» pagnons de ses victoires. Un jeune Guer-» rier, plus beau que tous les demi-Dieux » imaginés par la Fable, que tous les Hé-» ros célebrés par l'Arioste ou par le Tasse, » frappe soudain ma vue. Pourriez-vous » ne pas le connoître? on le dit sorti du

» ſang le plus glorieux ; & ſa noble fierté » l'annonce. Fils du Chef de vos Guer- » riers, le jeune Montmorency... — *Ciel ! » quel nom prononcez-vous ! c'eſt lui que » vous aimez ? vous êtes ma rivale ? — Je » ſuis la plus malheureuſe des femmes.* — » Vous l'aimez, cruelle !... Mais il eſt » perdu pour toutes deux : la rivalité ex- » pire. Heureuſe, je ſens combien je vous » aurois abhorrée ; l'infortune nous récon- » cilie ».

Dans les grandes peines, une inquiétude imprévue qui ſurvient eſt ſouvent un don du Ciel, qui nous arrache du moins à la langueur, & rend à nos ames cette énergie, cette action qui leur eſt ſi néceſſaire. Au lieu de mourir lentement, on n'eſt plus que déchiré.

Telle eſt la douceur que le haſard procure à Diane. Depuis long-tems elle n'en avoit plus. Obſédée par l'époux qui l'adore, & qu'elle déteſte ; obſervée par les plus odieux ſurveillans, elle ignoroit ſi Montmorency étoit encore au nombre des vivans. Mille fois elle s'étoit tourmentée pour avoir de ſes nouvelles ; elle lui avoit écrit, toutes ſes lettres avoient été inter-

ceptées. Du moins, elle pouvoit parler de lui; mais à qui, juste Dieu?

Le Ciel corrigea enfin l'injustice des hommes. Ne déprimons point le courage de Farnèse: c'étoit un des plus intrépides Capitaines de ce tems. Sincèrement attaché au Roi de France, sensible au don qu'il tenoit de sa main, il lui cherchoit des alliés dans toute l'Italie; par-tout il alloit combattre ses ennemis. Il vouloit hautement mériter la préférence qu'on lui avoit donnée sur Montmorency. Ayant appris que les grands coups se portoient alors en Flandres, il s'arrache à son bonheur, passe les Alpes, & se trouve au siége de Hesdin, si fameux dans notre Histoire. Là, sous les yeux du Roi son beau-père, témoin de son courage, il se couvre de gloire, & trouve la mort, après avoir vu tomber à ses pieds le brave Vassé (1).

Madame de Guise étoit alors dans les

(1) Ce Gentilhomme fut très-regretté. Il y a, aux Manuscrits du Roi, une Lettre de Catherine de Médicis, où elle plaint beaucoup M. de Vassé

Etats du Duc de Ferrare son frère. Elle plaignoit le malheur de Diane ; elle apprend la mort de son époux : elle vole auprès d'elle à Parme. *Je viens*, lui dit-elle, *pour vous consoler ou vous féliciter. Je viens du moins pour vous servir. L'Italie vous est maintenant étrangère ; nul gage d'un hymen malheureux n'enchaîne ici vos pas : la France redevient votre Patrie ; j'y retourne, & vous y remène.*

La triste Diane se laisse conduire. Madame de Guise mande au Roi, à Madame de Brissac, à M. d'Aumale son beau-frère, cet arrangement. Cette nouvelle inespérée vient frapper Montmorency expirant, & suspend ses maux. Un rayon d'espoir console son ame ; il craint encore, mais il se flatte : il apprend que le généreux d'Aumale ne demande au Roi, pour prix de ses services, que le bonheur de son ami ; que

---

d'être si indignement tombé sous le coup de *Belitres* ; mais elle espère que sa mort sera vengée, & qu'*avec le secours de Dieu & de Notre-Dame, l'Empereur recevra bonne honte de tous les maux qu'il a fait souffrir à ses amis.*

Madame de Briſſac s'eſt allé jetter aux pieds du Monarque à Amiens ; que tout ce qu'il y avoit à la Cour avoit mêlé les ſupplications les plus touchantes au zèle ardent de ſes amis.

Montmorency n'eut plus que de l'inquiétude. Il étoit à Paris entouré de ſes proches. *Place, place*, s'écrie l'impétueux Montluc en renverſant tous ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & en étouffant Montmorency de ſes careſſes ; *c'eſt de la part du Roi ; il le veut bien ; tenez, voilà ſa lettre : Diane eſt à vous. Tu la mérites bien, mon ami, mon brave ami. Allons vîte, la noce ; & puis, auſſi-tôt ton équipage, & courons faire le coup de piſtolet avec les Eſpagnols.*

Il ſort ; & Montmorency eſt dans le délire. Il s'élance de ſon lit ; & penſant être habillé, il veut voler à Amiens ; il veut courir à Lyon, où Madame de Guiſe retenoit Diane juſqu'à la réponſe du Roi.

Madame de Briſſac vient rétablir cette tête égarée.

Toute la Cour ſe réunit enfin à Fontainebleau : le Connétable y étoit. Le retour de cet homme altier en impoſa à Va-

lentinois ; elle ne forma plus d'obſtacles à une union projettée dès l'enfance ; & toute la France prit part au bonheur de deux Amans ſi injuſtement perſécutés.

Les tendres époux n'oublièrent jamais l'amie précieuſe, qui avoit contribué à leur félicité. Tant qu'ils vécurent, ils eurent pour Madame de Briſſac ce reſpect que les premiers Habitans du monde eurent pour les ames bienfaiſantes dont ils firent des Dieux. Diane n'éprouva qu'une peine après ce moment délicieux : l'infortunée Strozzi dépériſſoit toujours à Parme : elle expira de ſa douleur quelques années après.

Notes Historiques & Critiques.

Ce n'est pas ici un Roman, mais le récit d'un fait réellement arrivé. Diane, légitimée de France, épousa, en premières nôces, Horace Farnèse, &, en secondes, François de Montmorency. Seulement, nous trouvons quelques anachronismes dans cette Histoire, & nous allons les relever en peu de mots, en donnant quelques éclaircissemens sur les différentes personnes dont on fait mention dans l'Extrait.

Ce ne fut pas après la bataille de Saint-Quentin, donnée en 1557, ni après la prise de Calais, arrivée en 1558, que se fit le siège de Hesdin, où mourut Horace Farnèse; mais plusieurs années auparavant, c'est-à-dire, en 1553. Le Chancelier de l'Hôpital célèbre la mort de ce jeune Prince en ces termes (Tom. II de ses Poésies): « Mars & Vénus, auteurs des Romains, » glorieux fruits de leurs amours, dés-

» roient, depuis bien des siècles, de réunir » les Maisons d'Enée & d'Hector, trop » long-tems divisées. Ces deux Divinités, » dans ce dessein, & de l'aveu de Junon, » jurèrent mutuellement d'unir à jamais » la France & l'Italie. Après ce traité so- » lemnel, le petit-fils de Vénus (Horace » Farnèse) obtint la jeune Diane, non la » Déité qui préside à la chasse, mais la » fille du grand Henri. Hélas! une si belle » union ne fut point durable; le jaloux » Vulcain en rompit la douce chaîne. Far- » nèse avoit signalé sa valeur dans une ba- » taille; son cœur palpitoit de l'aise de la » victoire; & son visage en étoit si fier, » que le Dieu du feu n'osa l'attaquer ou- » vertement: il se déroba dans un nuage » épais, & lança sur l'infortuné, avec la » rapidité de la foudre, un gland qu'ani- » moient le nitre & le soufre. Farnèse » tombe, & toute l'espérance de Rome » expire avec lui ».

Le Maréchal de Montmorency épousa Diane après cet évènement. Le Connétable son père n'étoit pas alors prisonnier chez les Espagnols; & ce malheur ne lui

arriva qu'à la bataille de Saint-Quentin, en 1557. Ce jeune Seigneur, étouffant pour un tems sa vengeance particulière, & se déterminant, malgré l'excès de sa passion, à donner son sang à l'Etat plutôt que de se battre contre Farnèse, offrit, à ses pareils, un grand exemple, qui eut peu d'imitateurs. Qui n'aime pas mieux sa Maîtresse que son Pays? Nous trouvons, dans les Commentaires de César, un trait semblable. Deux jeunes rivaux (il est vrai qu'ils n'étoient que rivaux de gloire), devenus jaloux à l'excès de leurs exploits mutuels, & prêts à monter à l'assaut, abjurèrent leur inimitié, & se disputèrent seulement l'honneur de terrasser le plus grand nombre de Gaulois. Ils se rencontrèrent dans la mêlée, se sauvèrent la vie l'un à l'autre; & firent de si belles choses, que César, indécis, leur partagea le prix de la valeur. D'ennemis irréconciliables, ils devinrent les deux plus tendres & plus fidèles amis.

Le Chancelier de l'Hôpital a parlé aussi avantageusement de Madame de Brissac,

ſa Contemporaine, que l'Auteur du Manuſcrit. Voici ce qu'il écrivit ſur cette Dame; quand il apprit ſa mort: « Comme » le fruit mûr ſe détache de l'arbre, & » tombe ſans effort ſous l'haleine des zé- » phirs, ainſi la vertueuſe Briſſac, après » avoir parcouru une ſi longue carrière, » vient de rendre, ſans douleur, ſon ame » pure, & de retourner à l'Olympe. Femme » heureuſe, s'il en fut jamais, par tous » les genres de bonheur; aimée de nos » Princes; & toujours victorieuſe des flots » dans une Cour ſi volage, elle les ſur- » monta tous, & ſauva ſa vertu de tant » d'écueils. Chargée de guider l'enfance » d'une Princeſſe auguſte, cette Princeſſe, » en grandiſſant, ne voyoit plus en elle » qu'une compagne fidelle & une amie » tendre. La vieilleſſe, qui rend les autres » femmes difficiles & chagrines, & qui » fait paſſer ſur leurs viſages la triſteſſe de » leurs ames, la vieilleſſe elle-même fai- » ſoit paroître encore Briſſac aimable aux » yeux des jeunes perſonnes. Complaiſante » & grave tour-à-tour, elle a mérité le » glorieux ſurnom de *ſeconde Mère de nos* » *Rois*. Et comme une excellente tige ne

» produit que de généreux rejettons, Briſ-
» ſac à donné le jour à des hommes de
» cœur». (*Traduction de l'Hôpital, Tom. II, pag.* 139).

L'Auteur du Manuſcrit avance encore de quelques années les conquêtes du Maréchal de Briſſac en Piémont. Il fait la même erreur en parlant de l'expédition du Duc François de Guiſe en Italie. On ſait que cette expédition eut lieu dans le tems de la bataille de Saint-Quentin, puiſqu'auſſi-tôt après cette malheureuſe déroute, Henri II rappella ce grand Général, comme jadis les Carthaginois avoient rappellé Annibal pour ſauver leurs foyers contre Scipion. Mais. M. de Guiſe, plus heureux, ſauva réellement la France.

De tout ceci il réſulte que l'Auteur n'avoit pas les dates fort préſentes à l'eſprit, & que la vieilleſſe avoit un peu embrouillé ſa mémoire; mais du reſte, ſon récit nous paroît conforme à la vérité, & il nous ſemble toujours donner

à ſes différens perſonnages les caractères qui leur conviennent.

M. de Gonnor étoit de la Maiſon de Coſſé-Briſſac. Il ſe ſignala ſous le grand Duc de Guiſe à la belle délivrance de Metz, & s'occupa encore de l'adminiſtration. Le Chancelier de l'Hôpital le conſulta ſouvent ; & l'on trouve aux Manuſcrits du Roi une lettre que ce Magiſtrat lui adreſſa dans les troubles de 1562.

Nous avons parlé dans le volume précédent d'Anne d'Eſt, de Claude d'Aumale & de la captivité du fils du Connétable. Nous y renvoyons nos Lecteurs.

On aura peut-être trouvé peu analogues au ſtyle de ce récit les paroles que nous mettons dans la bouche de Montluc ; mais c'étoit la manière de ce Capitaine qui conſerva toujours le ton de ſoldat, lors même qu'il fut élevé au grade de Maréchal de France. Député un jour de l'armée d'Henri II pour lui

demander la permiſſion de livrer bataille aux Eſpagnols, les expreſſions de ſa harangue ne furent pas mieux choiſies, que ce que nous lui faiſons dire. *Ah! Sire*, dit-il au Roi, *permettez-nous ſeulement de leur courre ſus, & nous vous les hacherons comme chair à faire pâté; vous en mangerez vous-même après, ſi vous en avez envie.* — *Va donc, diable enragé*, lui répliqua le Roi ſur le même ton, *& bats-toi* —. Voyez les Mémoires du Maréchal Blaiſe de Montluc, écrits par lui-même.

L'Auteur n'a pas choiſi les plus médiocres des Guerriers du règne de Henri II. Tavannes, qui ſe fit tant d'honneur à la bataille de Renti, devint depuis Maréchal de France, & mourut avec la réputation d'un des plus braves hommes du Royaume.

Le Grand-Prieur de France, François de Lorraine, jeune Prince de la plus grande eſpérance, & qui fut enlevé à la fleur de ſon âge, pour s'être trop échauffé à la bataille de Dreux, gagnée par ſon frère.

M. de la Roche-sur-Yon, cadet de la Maison de Bourbon, qui ne le cédoit pas en bravoure à ses aînés.

Trois Princesses célèbres ont porté le nom de Marguerite de Valois ; la sœur de François premier, Reine de Navarre ; la fille du même Prince, Duchesse de Savoie ; & sa petite-fille, femme de Henri IV. Il est question de la seconde dans notre Histoire. Loin d'avoir les inconvéniens de sa tante & de sa nièce, tous les Mémoires du tems s'accordent à nous la représenter comme une personne accomplie. Ecoutons le moins suspect de ses Contemporains, & le plus illustre de ses Clients. Michel de l'Hôpital, après avoir célebré ses vertus & sa bienfaisance, la fait ainsi parler elle-même, lorsqu'elle quitta la France pour aller en Piémont : « Quoi ! je délaisserai » les Muses, que mon père, en mourant, » me recommanda avec tant d'instance, » quand mon frère, animé de la passion » des Héros, voloit aux combats ? Hélas ! » je les avois si tendrement reçues dans » mon sein ; j'avois calmé leurs alarmes, » ranimé leur espoir ! Ceux qui les culti- » voient ont-ils jamais imploré mon ap-

» pui en vain ? Les malheureux venoient » tous à moi, comme on se réfugie au- » près d'un autel sacré. Si je ne réussissois » pas toujours à leur obtenir des graces, » c'est que j'étois fille, & que la pudeur » ne me permettoit pas toujours de don- » ner plus de ton à ma voix. Hélas ! l'a- » mour d'un époux que je n'ai jamais vu, » m'ôte la liberté, & me fait partir pour » des climats étrangers : mais quoique je » sois son bien, jamais il ne pourra étein- » dre mes anciennes amours ; les feux, con- » centrés dans mon ame, y brûleront sans » cesse, & ne finiront qu'avec ma vie. » J'ignore encore la force de la tendresse » maternelle ; je ne connois point l'éten- » due de cette passion attendrissante : mais » il me semble qu'elle ne retranchera rien » de mes sentimens pour ce que je perds. » Oh ! si jamais je pouvois revoir la Fran- » ce, jouir encore de la présence de mon » frère, quels embrassemens, qu'elle joie ! » Le lierre ne s'attacheroit pas plus forte- » ment à l'arbre, son appui, que mes bras » aux siens, &c ».

Le frère de cette Princesse (Henri II)

étoit très-dissipé, très-léger, mais aimable malgré mille défauts. Plusieurs de nos Lecteurs ignorent peut-être que ce Prince s'amusoit quelquefois à faire des vers, & à chanter sa Maîtresse. Voici un morceau qu'il adresse à Madame de Valentinois :

» Plus ferme foi ne fut oncques jurée
» A nouveau Prince, ô ma seule Princesse,
» Que mon amour qui vous sera sans cesse
» Contre le tems & la mort assurée.
» De fossés creux ni de tour bien murée
» N'a pas besoin de mon cœur la fortresse
» Dont je vous fis Dame, Reine & Maîtresse,
» Pour ce qu'elle est d'éternelle durée :
» Trésor ne peut sur elle être vainqueur,
» Un si vil prix n'acquiert un gentil cœur ».

On connoît assez cette *Dame*, Reine & *Maîtresse* de Henri II. Nous finirons nos Notes en disant un mot de Strozzi. Il est ici question du Maréchal de France de ce nom, tué au siége de Thionville. Son frère, Prieur de Capoue, fut Gouverneur de Marseille. Il mourut au siége

de Piombins, en 1554, fort regretté des Marseillois. Citons encore une fois Michel de l'Hôpital, qui a vécu avec tous les Personnages dont nous parlons, & qui s'exprime ainsi au sujet de cet habile Marin, qui eut l'honneur de vaincre Doria : « O Marseille ! s'il vivoit encore, » quelle Ville t'égaleroit en gloire ? Mais » hélas ! ton généreux Strozzi, en attaquant une ignoble place de Toscane, » tandis qu'il examine un lieu propre à » établir ses batteries, & qu'il approche » trop témérairement du mur, Strozzi, » blessé de la main d'une femme, expire » d'un gland meurtrier ».

Ces deux frères généreux, si attachés à la France, étoient fils du premier Négociant de Florence, Philippe Strozzi, que Côme de Médicis vouloit faire condamner à mort, & qui se tua dans sa prison, après avoir écrit avec la pointe de son poignard ce vers de Virgile sur le manteau de sa cheminé :

» *Exoriare, aliquis nostris ex ossibus ultor.*

» Qu'il sorte de ma cendre un généreux vengeur ».

Nous ignorons quelle eſt la fille de ce grand Homme, qui ſe trouvoit à Parme dans le même tems que Diane, & qui ne fut pas plus heureuſe que le reſte de ſa famille.

*(Par M. l'Abbé C**.)*

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

ARIANE.

Deux vol. in-8°., par DESMARETZ.

Paris, 1632.

NÉRON régnoit : non ce jeune Prince qui preſſé de ſigner un jugement de mort, diſoit, *je voudrois ne pas ſavoir écrire* ; mais ce monſtre coupable des plus grands crimes, figurant le jour ſur des tréteaux aux yeux de la populace Romaine, ſe trouvant toutes les nuits dans des lieux de débauche, courant les rues & mettant au nombre de ſes plaiſirs les aſſaſſinats & les duels. Sous ſon règne, Rome corrompue reſpiroit à peine. Les perſonnages vertueux

s'éloignoient de la Cour ; &, dans leur retraite, craignoient encore pour leurs jours. Le mérite tremblant n'osoit s'annoncer : les Etrangers qui ne pouvoient se dispenser de venir à Rome, n'y trouvoient pas une entière sûreté.

Mélinte & Palamède, nobles Syracusains, étoient venus à Rome reclamer en faveur de leur Patrie la restitution des priviléges dont Néron l'avoit dépouillée ; & Néron en avoit osé faire un prix de théâtre, que Mélinte avoit remporté sur lui. Mélinte avoit laissé à Syracuse Ariane, Ariane qu'il aimoit si tendrement, & sœur de son ami. Palamède y avoit laissé la jeune Epicharis. Mais il étoit bien moins fidèle que Mélinte. Après Ariane, il étoit ce que Mélinte chérissoit avec plus de tendresse. Ce dernier, à mille vertus, aux dons de l'esprit, au courage, réunissoit tous les agrémens de la personne ; il avoit touché le cœur d'Emilie, Dame Romaine, qu'il n'aimoit point. Emilie avoit une sœur (Camille) ; Palamède la vit & l'aima. Camille paroissoit inabordable ; mais sa sœur avoit sur ses volontés un empire absolu. Emilie aimoit éperduement Mélinte : « Que ne fera-

» t-elle

» t-'elle pas pour lui, disoit Palamède « ? Voilà Mélinte obligé de se prêter aux désirs de son ami, de feindre une tendresse qu'il ne sent point. Les rendez-vous nocturnes sont bientôt demandés & accordés : quel rôle pour Mélinte, qui est toujours préoccupé d'Ariane ! Les deux sœurs etoient depuis long tems belles, elles avoient eu plusieurs amans : un Favori de Néron avoit pu se livrer à l'espoir d'être aimé de Camille jusqu'au moment que Palamède étoit venu à Rome. Il avoit été éconduit. Son orgueil humilié, sa jalousie, allumèrent sa haine ; il jura la mort des deux amis. La proposition d'un nouveau crime étoit pour Néron une proposition flatteuse ; le Favori trouva l'Empereur disposé à embrasser la querelle. Ils épient tout deux, déguisés sous le plus abject des travestissemens, le moment où les deux amis étoient prêts de s'introduire dans la maison des deux Dames. Ils fondent sur eux inopinément, les blessent & sont blessés par eux : le bruit des armes & leurs cris n'attirerent au dehors que les gens d'Emilie, & Emilie elle-même (qui attendoit son cher Mé-

linte), parce que les Romains accoutumés à des assassinats sans nombre commis par Néron, n'osoient voler au secours de ceux que l'Empereur jugeoit à propos d'égorger. Les deux amis furent reçus presque mourans par Emile & Camille : le soin de leur guérison fut confié à leur tendresse, & elles s'en acquittèrent avec l'empressement dont il est aisé de juger. Palamède, plus heureux que son ami, éprouvoit qu'il est bien doux d'être malade auprès de sa Maîtresse, de la voir sans cesse attachée au chevet de son lit, & de recevoir d'une main chérie les secours bienfaisans qui rappellent une santé trop lente à venir. Mélinte avoit écrit à Syracuse la perfidie du Favori de Néron, & l'état de ses blessures. Ariane effrayée avoit pressé son père de voler à Rome ; Epicharis craignoit pour la vie de Palamède, tandis que cet Amant léger sembloit l'avoir oubliée pour Camille.

Ici l'Auteur commence l'histoire des deux Dames Romaines. Nous n'avons pas cru devoir supprimer un épisode qui offre une situation assez neuve. « Il y a trois années, dit Emilie, que nous épousâmes le même jour deux Chevaliers Romains,

Antonin & Décie. Comme vous, ils étoient amis. Décie avoit paru touché de mes foibles appas ; Antonin ſoupiroit pour Camille. Antonin étoit plus aimable ; j'avois du dépit d'être aimé par celui qui me paroiſſoit valoir moins. Je réſolus de ſéduire Antonin ; mes efforts ne furent point inutiles. Je le détachai inſenſiblement de ma ſœur, & enfin il vint de lui-même jurer à mes pieds qu'il n'aimoit que moi. Une autre que Camille ſe ſeroit vengée. Elle vit ſans colère ſon Amant paſſer de ſes bras dans les miens. La réſolution qu'elle prit, va vous paroître ſingulière. Elle fit dire à l'infidèle qu'elle ne ſe rendroit jamais coupable des mêmes torts, & qu'elle ne s'engageroit point qu'il ne fût marié avec moi. Décie ſoupçonnant la tendreſſe d'Antonin, forma le projet de me délaiſſer, & d'offrir tous ſes vœux à ma ſœur. Il aima ſans doute mieux conſerver dans Antonin un ami, que d'avoir à combattre en lui un rival. Camille ne le rebuta point abſolument, & lui promit d'être à lui auſſi-tôt que je ſerois à Antonin. L'Armée que l'Empire envoya contre les Parthes, nous ſépara de nos Amans. An-

tonin & Décie marchèrent ſous les ordres de Corbulon. Pendant qu'ils ſe battoient, un de ces lâches qui reſtent oiſifs dans les Villes, & dont l'unique emploi eſt de ravir à de braves guerriers le prix le plus doux de leurs travaux, le cœur & la main de leurs Maîtreſſes, Tubéron oſa me demander en mariage à mon père; & mon père me força d'y conſentir. J'épouſai Tubéron. Le mariage n'affoiblit point le mépris que je lui avois voué. Antonin étoit de retour. Il mettoit Tubéron au nombre de ſes amis. C'eſt à lui qu'il demanda de mes nouvelles. Tubéron, qui avoit pu le trahir, put ſe réſoudre à le jouer. Antonin lui ayant demandé comment il étoit avec moi, il lui avoit répondu: — Aſſez bien. — Mais encore! dit Antonin: quelquefois on ſe flatte. J'en euſſe dit peut-être autant que vous avant mon départ. — Il ſeroit difficile que vous y fuſſiez auſſi bien que moi. — Quelles bontés enfin a-t-elle pour vous? — Elle me donne tout ce qu'il eſt poſſible de donner. — Je n'en crois rien. — Pourquoi cela ne ſeroit-il point? — Sans prétendre vous offenſer, permettez-moi de douter. — Vous

ſavez, continua Tubéron, que ſa maiſon & la mienne ne ſont ſéparées que par les murs d'un jardin. Elle a fait faire une clef qui eſt commune au jardin de ſon père & au mien; c'eſt par-là qu'elle vient me voir toutes les nuits. — Tubéron! avoit répliqué Antonin, vous êtes le plus méchant des hommes, ſi vous ne me donnez des preuves certaines de ce que vous dites —. Ce ſoir même vous en ſerez convaincu —.

Voilà Antonin dans le jardin, qui ignoroit mon mariage avec Tubéron, & qui voyoit, en frémiſſant, approcher le moment où il ne devoit plus douter de mon infidélité. Tubéron, après l'avoir quitté, vint me prendre par la main & me conduire dans le cabinet qui eſt dans le jardin. Il retourna auſſi-tôt vers Antonin qu'il entraîna; & Antonin eut tout le tems d'être témoin de ces privautés ſi familières à un mari, & qu'un Amant, quelque bien aimé qu'il ſoit, prend avec plus de modération & plus de reſpect. Il ſe retira plus affligé que furieux. Ce n'étoit pas aſſez pour Tubéron. Le lendemain, dès le matin, il court au logis d'Antonin, dans l'intention d'enfoncer entiérement le

trait dans ſon cœur déjà déchiré. — Ne ſoyez pas ſi vain, lui dit Antonin; vous devez cette bonne fortune plutôt aux circonſtances, au voiſinage, qu'à votre mérite: ſi je n'avois pas été abſent, ce n'eſt pas vous qu'on auroit préféré. — Je vous ménagerai une entrevue, dit Tubéron, & certainement vous ſerez moins bien traité que moi —. Antonin accepte l'offre, & brûle déjà d'impatience de punir Tubéron de ſa fatuité.

Jugez de mon étonnement, lorſque mon mari me fit part de ſes projets. J'y trouvai de la folie, & ſur tout beaucoup de danger pour moi. Rien ne put ébranler Tubéron: tout ce que je pus me promettre, ce fut d'être forte, & de ne pas oublier mon devoir. Tubéron amène Antonin dans ma chambre, me prie d'avoir des bontés pour lui, nous enferme & ſort. Je ne puis pas vous dire lequel de nous deux étoit le plus interdit. Le viſage d'Antonin étoit couvert de la même rougeur qu'il remarquoit ſur le mien. Ce n'étoit plus l'amour qui l'amenoit: c'étoit l'amour-propre. Il étoit piqué de l'impertinence de Tubéron, & ſon intention étoit

de lui faire un de ces affronts que pardonne rarement un mari. Il ne vouloit cependant pas me déplaire ; & cela étoit assez difficile, puisque j'étois résolue à résister à tout. Je le vis presque décontenancé ; tous les lieux communs qu'il mit en avant me prouvèrent qu'il régnoit beaucoup de désordre dans ses pensées. Je terminai promptement cette scène embarrassante, en lui disant, *je suis mariée.* Antonin feignit de ne ne pas ajouter foi à ce que je lui disois. Il insistoit ; . . . . mes yeux n'étoient point sévères. Je lui parlois le langage de la raison & de la vertu ; mais je parlois avec tant de douceur (car enfin je l'aimois), qu'il crut pouvoir hasarder quelques-unes de ces douces violences. . . . Je l'arrêtai : il s'anima ; & puisqu'il perdoit, selon lui, l'occasion de la plus belle vengeance, il se promit bien de ne pas tarder à en faire naître une autre. Là, se termina une entrevue aussi dangereuse que pénible pour l'un & pour l'autre. Il sortit furieux. Sur le soir, Tubéron, impatient d'apprendre ce qui s'étoit passé, se présenta au logis d'Antonin. Celui-ci, irrité par la folle cu-

rioſité de Tubéron, ſortit l'épée à la main, & le pourſuivit, en le frappant, juſques chez moi. Tubéron, couvert de ſang, fuyoit & appelloit du ſecours. L'Empereur étoit près de-là; il accourt avec ſa troupe. J'entends la voix de Tubéron. Je fais ouvrir: Néron entre; Antonin le ſuit. Décie ſe trouvoit dans la troupe de l'Empereur. Néron, inſtruit des motifs de la vengeance d'Antonin, lui pardonne; &, à ma prière, ordonne le divorce entre Tubéron & moi. Néron demande lui-même à mon père ma main pour Antonin; Décie obtint celle de ma ſœur. C'eſt à cette époque qu'il faut rapporter l'amour que le Favori de l'Empereur conçut pour elle.

Nous n'étions point à la fin de nos maux. A peine ſix mois s'étoient écoulés, que notre joie fut troublée. Par une fatalité monſtrueuſe, Décie, ceſſant d'aimer ma ſœur, redevint amoureux de moi, & crut qu'Antonin avoit des deſſeins criminels ſur Camille. Furieux & jaloux, ſans ſujet, ſeulement parce qu'il cherchoit un prétexte pour attenter à la vie de mon époux, il prétendit m'épouſer ſur le tombeau de ma ſœur & de mon mari. Il

les empoisonna tous deux. Le jeune estomac de Camille eut encore assez de force pour repousser le poison. Antonin, plus âgé, fit des efforts inutiles, & mourut. Le monstre vouloit que j'attribuasse son crime à un excès d'amour, & osa en demander le salaire. Je lui fermai ma porte : la vie de ma sœur n'étoit point en sûreté ; je la reçus chez moi. Je vous ai dit que le Favori de l'Empereur en étoit devenu amoureux : il n'y avoit rien qu'il n'eût entrepris pour elle. Nous apprîmes, peu de tems après, que Décie avoit été tué sur la voie Appienne : le Favori en avoit ordonné le meurtre pour l'amour de nous. Ce service l'assuroit pour jamais de la reconnoissance & de la tendresse de Camille : Palamède est venu, & Camille n'a pour le Favori que de la reconnoissance. Il a voulu s'en venger sur vous d'une manière cruelle ».

Ainsi finit l'Episode de Camille & d'Emilie, que nous avons rapporté, parce qu'Emilie est la cheville ouvriere du Roman.

Ariane étoit arrivée à Rome, & avoit vu avec un secret déplaisir Mélinte dans la maison d'Emilie. Mélinte, qui s'accu-

soit depuis long-tems d'être obligé de devoir le retour de sa santé à Emilie, prévint les desirs d'Ariane, & choisit un asyle moins suspect. Cette fuite alarma Emilie; & si sa douleur ne fut point poussée à des excès violens, l'espoir de ramener Mélinte y contribua beaucoup. Epicharis ne laissa point lire dans ses yeux combien la conduite de Palamède avec Camille l'inquiétoit. Elle ne lui avoit point fait l'aveu de sa tendresse. Se croyant esclave, l'inégalité des conditions lui avoit fait une loi du silence. Le Favori de Néron vit Ariane; & la destinée de Mélinte voulut qu'il eût à craindre de nouveau ce rival dangereux. Né d'un sang illustre & puissant en crédit, le Favori crut honorer Ariane en lui écrivant amoureusement. Ariane montra la lettre à Mélinte, & la lettre demeura sans réponse. Le Favori apprit qu'Ariane devoit se purifier dans le Temple de Diane. Sa sœur, qui en étoit la Prêtresse, lui permit de dresser des machines, & de décorer les bains. En paroissant intéresser la Déesse au succès de ses feux, il crut qu'il parviendroit à subjuguer Ariane.

Le jour marqué, Ariane fut introduite,

avec Epicharis seulement, dans le lieu des purifications. C'étoit un second Temple ajouté au premier, qui paroissoit finir en voûte : mais alors un ciel, représenté dans l'intérieur, en cachoit les arcs. Ariane fut étonnée d'y voir tant de richesses. » Les tapisseries étoient à fond d'or, & » les figures de broderies de soie. Au mi- » lieu du Temple étoit un lit dont les » pentes étoient de pourpre, brodées d'or » d'un ouvrage très-riche ; & les rideaux » d'une étoffe incarnate à petites fleurs » d'or. Auprès du lit étoit une cuve de » marbre blanc proche du mur, d'où » sortoient deux gros tuyaux d'or, qui » se pouvoient ouvrir & fermer, de l'un » desquels se tiroit l'eau chaude, & de » l'autre la froide. A l'un des côtés étoit » un buffet chargé de vaisselles d'or & de » grands vases de même métal, enrichis » de diamans, de rubis & d'émeraudes. » D'un autre côté une table couverte d'un » tapis de l'étoffe du lit, accompagnée » de meubles pareils ; & au-dessus un grand » miroir avec une bordure de la plus su- » perbe orfévrerie qui fût dans Rome. A

« côté de la cuve étoit une table chargée » de vaſes de cryſtal & d'agathe remplis » d'eau de ſenteur de toutes ſortes, avec » les baſſins de même, & quantité de » linge pour ſervir au ſortir du bain. Le » pavé de la chambre étoit de carreaux » de marbre & de porphyre de différentes » façons «.

Ariane contemploit avec une admiration reſpectueuſe cette magnificence & ce luxe. La Prêtreſſe la laiſſa ſeule après l'avoir inſtruite des cérémonies d'uſage. Elle ôta ſes habits en prononçant les prières accoutumées, & entra dans le bain. » Elle » jetta la vue ſur le grand miroir, & fut » ſurpriſe d'abord, croyant voir en cet » endroit un tableau de Diane entrant dans » le bain : mais auſſitôt, connoiſſant ſon » erreur, elle s'étonna de ſe voir d'une » beauté ſi parfaite «. A peine elle étoit dans le bain, que le jour parut s'obſcurcir, & une douce roſée d'eau de ſenteur tomba ſur elle. Le Ciel, qui étoit repréſenté au-deſſus de ſa tête, s'ouvrit ; & il en ſortit des feux artificiels qui répandirent dans le Temple une lumière brillante. Des voix de femmes, unies aux doux ac-

cords des instrumens, formèrent un concert mélodieux ; & on chantoit les louanges de Diane. La Déesse parut elle-même balancée par des nuages, les cheveux relevés en chassereesse, un croissant de diamans sur le front, une robe d'azur attachée au dessous du sein, & qui ne descendoit que jusqu'aux genoux, les jambes & les bras nuds, les pieds couverts de brodequins dorés, le carquois en écharpe, & l'arc à la main. Le nuage s'abattit, & la musique cessa. La Déesse tint à Ariane un langage qui n'étoit point absolumeut austère ; on l'eût prise pour la Déesse qui préside au mariage. Sa harangue finie, elle baisa Ariane sur le front, & remonta au Ciel, en lui annonçant qu'elle alloit lui envoyer des messagers pour la préparer à ce qu'elle désiroit d'elle. Six petits Amours descendirent aussi-tôt du Ciel en volant, & tirèrent leurs flèches dans le bain ; il en sortit des flammes. La musique céleste recommença. Diane descendit une seconde fois au son des instrumens, soutenant un homme qni paroissoit un Dieu resplendissant d'or & de pierreries. — Vertueuse Ariane, dit la Déesse, voici l'époux que

je vous destine. Recevez-le de ma main, & soyez sûre que vous jouirez l'un & l'autre d'un bonheur inconnu sur la terre —. Ariane, qui retomboit à chaque moment de surprise en surprise, avoit oublié qu'elle étoit nue devant un homme. Mais quand, plus rassurée & plus calme, elle reconnut dans le Dieu le Favori de Néron, sans respect pour la Déesse, elle sortit du bain, & se cacha dans le lit. Diane remonta au Ciel. Le Favori n'ayant pu toucher Ariane, fit un signe: six Amours vinrent à son aide. Déjà ils avoient mis Ariane, sans défense, au pouvoir du Favori. Ses cris attirèrent la Prêtresse & les Vierges du Temple. — Allez, sortez d'ici, profane, dit la Prêtresse; je renonce pour jamais à votre amitié. Est-ce-là le serment que vous m'aviez fait? — Mon dessein est légitime, répondit le Favori. Les Dieux l'approuvent. Je retourne vers eux; ils me vengeront, & mettront Ariane en ma puissance —. Il remonta au Ciel. Tels furent les magnifiques moyens que cet homme audacieux employa pour séduire Ariane. Celle qui représentoit Diane étoit la plus belle & la plus célèbre Comédienne de Rome: les

Amours étoient des enfans dressés au Théâtre. Les momens pressoient : le départ précipité d'Ariane pouvoit rendre sa vengeance inutile ; il mit dans sa confidence Néron. Ils formèrent le dessein de mettre le feu au logis d'Ariane, de l'enlever, & de passer au fil de l'épée ceux qui voudroient la défendre ou se sauver. C'est ainsi que l'Auteur a cousu, dans son Roman, l'incendie de Rome arrivé sous Néron & par ses ordres. On vit l'Empereur, un flambeau à la main, excitant ses Gardes à accélérer les progrès des flammes. Mélinte & Palamède montèrent les meilleurs chevaux qu'ils avoient. Mélinte, couvrant la tête d'Ariane d'un linge, de peur que le feu n'offensât son visage, la prit doucement dans ses bras, la mit en croupe, fit ouvrir les portes, donna de l'éperon, & franchit, l'épée au poing, les Gardes & les flammes. Palamède le suivit, emmenant avec lui son père. Il avoit confié Epicharis à un Esclave Affidé. Néron & son Favori, qui virent leur proie s'échapper, se mirent à leur poursuite, suivis d'une troupe nombreuse. Mélinte & Palamède, à leur approche, s'éloignèrent d'Ariane & d'Epicharis.

Pour n'avoir point le malheur affreux de les voir tomber entre les mains de Néron & de ſon Favori, ils ſe défendirent avec la dernière fureur : mais le nombre des Gardes augmentant toujours, ils furent forcés de ſe rendre.

Tandis qu'Ariane fond en larmes & arrache ſes beaux cheveux, la jeune Epicharis roule dans ſa tête des projets hardis : elle conſeille à Ariane de prendre la route de Syracuſe ſous la conduite de l'Eſclave ; ordonne à l'Eſclave de revenir l'attendre au Port de Cayete ; ſe dépouille enſuite de l'habit de ſon ſéxe, en prend un autre, ſort du bois où elle s'étoit cachée, & marche vers les priſons de la Ville, où les deux amis avoient été conduits. Ils étoient accuſés d'avoir mis le feu à Rome, & on ſe préparoit à les punir comme des incendiaires. Enfermés dans la chambre la plus élevée d'une tour, le Geolier avoit reçu ordre de les garder à vue. Epicharis apprend que le Geolier cherche un homme qui veuille devenir ſon Eſclave & le gardien des priſonniers. Elle ſe préſente, & eſt acceptée. Elle eſt introduite, ſans délai,

dans la prison. La nuit vient : elle se fait reconnoître aux deux amis. On délibére sur les moyens de se sauver. Le Tibre baignoit les murs de la tour. Epicharis sort le lendemain de la prison, achète un bateau qu'elle attache à un anneau au pied de la tour. Une ficelle jettée par la fenêtre de la prison, dont une scie avoit coupé les barreaux, fit élever une corde par le moyen de laquelle Palamède se glissa dans le bateau. Sa pesanteur entraîna avec lui les crénaux auxquels la corde étoit attachée. Mélinte n'avoit plus de ressource pour se sauver : son imagination y suppléa. Le vent étoit fort. La tour étoit élevée ; il prit un drap qu'il serra avec une écharpe autour de son corps, prit les deux bouts du drap dans ses mains qu'il tint étendues. Le vent enfla le drap. Mélinte fut enlevé & descendu mollement sur la terre, non loin de son ami, qui déjà se désespéroit. Ils s'éloignèrent avec précipitation ; & au lever du soleil ils étoient à une distance de quatre milles de Rome. Ils voyageoient à travers des forêts, & refusoient de prendre gîte ailleurs que sous les feuil-

lages ou dans les grottes solitaires. Nous n'omettrons point une rencontre plaisante qu'ils firent. Ils reposoient sous des arbres touffus. Une Dame, nommée Corine, qu'ils n'avoient point apperçue, dormoit auprès d'eux; la chaleur l'avoit invitée au repos. Elle s'éveilla la premiere. Plus près d'elle étoit Epicharis, qui n'avoit point encore repris l'habit de son séxe. Corine, trompée par les apparences, la prit pour un jeune Cavalier. Elle profita de son sommeil pour la considérer, & s'enivrer d'amour & de plaisir. Le cours de son ivresse ne fut suspendu que par l'intention de la prolonger. Elle se leva doucement, & courut d'un pied léger, vers son mari, dont le Château étoit à l'entrée de la forêt. Le mari hospitalier vint offrir une retraite aux Voyageurs. L'asyle fut accepté. Palamède trouva Corine aimable; il crut avoir deviné dans son air qu'elle étoit femme à s'accommoder d'un Amour Voyageur: il crut qu'il n'étoit besoin que d'être téméraire. Il osa l'être, comme on va le voir. Corine n'étoit préoccupée que d'Epicharis, dont l'esprit vif & l'humeur enjouée attisoit, sans

s'en douter, un feu qui avoit déjà fait bien des progrès. La nuit survient. Mélinte & Palamède partagent le même lit: Epicharis est seule. Corine, qui a dessein de venir la trouver, en est ravie. Palamède attend que Mélinte soit endormi, pour voler dans les bras de Corine; il tarde à Corine de voir son mari profondément assoupi. Elle sort enfin à tâtons de sa chambre: Palamède quitte la sienne. Il la cherche: elle cherche Epicharis. Ils se rencontrent, se heurtent assez durement, n'osent crier, dévorent la douleur, & s'arrêtent, dans la crainte d'être découverts. Leur courage renaît. Ils s'acheminent encore. Corine est enfin auprès du lit d'Epicharis; Epicharis, qui se sent pressée, se débat, crie: Corine la prie de se taire. Ce bruit éveille Mélinte, qui étoit couché dans la même chambre: il ne trouve point Palamède à côté de lui: il croit qu'il est assez hardi . . . Il saute à bas de son lit; Corine s'échappe; mais en rentrant dans son appartement, elle se heurte contre deux hommes, qui roulent aussi-tôt à terre & l'entraînent avec eux. On apporte

des flambeaux. Palamède feint de dormir; & s'écrie : — Mélinte, je crois que vous rêvez; je suis Palamède que vous tourmentez ainsi —. Il s'éveille enfin comme en sursaut, témoigne de l'étonnement de se trouver dans l'appartement de Corine, & dit qu'il s'est trompé. Il demande pardon au mari de Corine, qui lui fait, à son tour, des excuses. Corine, seule, ensevelit sa honte dans l'obscurité de la nuit; & Palamède vint rire de l'aventure avec Mélinte & Epicharis. Il avoit embrassé tendrement le mari, croyant tenir la femme; & le mari qui l'avoit pris pour un voleur, l'avoit repoussé avec un bras nerveux.

Au lever du soleil, ils prirent congé des deux époux; & l'histoire de la nuit les égaya encore pendant toute la matinée. Epicharis auroit été flattée de trouver Palamède moins volage. Palamède, au contraire, fier de mille exemples, prouvoit très-bien qu'on peut aimer une femme, & en encenser mille sans conséquence: il prouvoit encore qu'un Amant léger est plus aimable; Epicharis essayoit vainement de lui persuader qu'un Amant fidèle est

plus heureux. Il finit par lui prendre la main, s'asseoir auprès d'elle sur l'herbe, & chanter:

Amour est un enfant volage,
Qu'change de lieu tous les jours:
Dedans les cieux il fait son cours;
Puis sur la terre il se fait rendre hommage;
Si mon cœur change ainsi de lieu,
Peut-il pas imiter un Dieu?

Amour n'a point d'autres délices
Qu'à faire quelque coup nouveau;
Puis il se rit, sous son bandeau,
De tous les maux que causent ses malices:
Cherchant à rire en plus d'un lieu,
Puis-je pas imiter un Dieu?

Après avoir chanté, il assura Epicharis d'une tendresse inaltérable. C'est ainsi qu'ils trompoient la longueur du tems. Mélinte, pour faire trêve à ses ennuis, raconta une anecdote peu favorable à Palamède. Nous ne la supprimons point,

parce qu'elle est gaie, & que nous ne saurions trop répandre de gaîté dans un Roman dont la charpente est si compliquée.

— Nous étions, Palamède & moi, dit-il, à Athènes. Jeunes tous deux, notre séjour dans cette Ville n'avoit pas pour motif unique nos études. Palamède aima toujours ardemment le plaisir. Le Maître chez qui nous étions logés avoit une épouse jeune & belle. Nous en fûmes épris. Nous donnâmes l'un & l'autre la préférence aux moyens de lui plaire, qui étoient les plus conformes à notre caractère. Je n'étois pas pressé, parce que j'estimois Eriphile (c'étoit son nom). Mes soins parloient pour moi. Je la quittois peu. Mon amour ressembloit si fort à l'amitié, qu'Eriphile devint mon amie. Elle ne fut que cela; peut-être eût-elle été moins, si j'avois exigé davantage. J'étois heureux à ma manière. Que Palamède prit une route différente! il fut toujours peu jaloux de mériter les faveurs qu'il demandoit. Il lui étoit plus facile & plus doux de les ravir. Il avoit dit à Eriphile, *je vous aime*: mais il l'avoit

dit si haut, que tout le monde, hors Eriphile, l'avoit entendu. Ce n'étoit pas le moyen de réussir. Il changea de batterie. Eriphile avoit marié une Esclave, nommée Harpalice, à un Affranchi. Elle alloit souvent la visiter. Harpalice n'avoit point dans Athènes une réputation de régularité; & elle étoit avare. Palamède eut recours à elle. L'or la rendit traitable. Harpalice recevoit donc ses galans billets; mais ne les rendoit point à Eriphile, & faisoit, au hasard, des réponses. L'intrigue devoit aller grand train. Huit jours ne s'étoient point écoulés encore, que de lettre en lettre on en étoit venu jusqu'à obtenir un rendez-vous de nuit, sans lumière, dans une chambre d'Harpalice. Harpalice y avoit substitué une de ses complices, qui répondit à la place d'Eriphile. Une chaîne d'or fort riche avoit payé cette première faveur. Palamède étoit radieux: il avoit l'air d'avoir pitié de moi. Avantageux, comme le sont tous ces Amans légers, qui croiroient ne goûter qu'un demi-bonheur, s'ils n'étoient indiscrets, il prétendoit que je

connoiſſois bien mal les femmes, puiſque je les eſtimois. — Vous ne ſerez jamais heureux par elles, me diſoit-il; vous attendez qu'elles vous donnent ce qu'il faut leur ravir. Par exemple, vous vous conſumez auprès d'Eriphile. — Eh bien, lui dis-je? — Soins inutiles: tant que vous ne changerez point, vous en reſterez-là. — Je me trouve bien; d'ailleurs, vous connoiſſez mal Eriphile. — Oh! me dit-il en ſouriant avec un air fin, je la connois mieux que vous. Si je vous diſois.... Mais non, je ſuis diſcret. — Point du tout: vous me direz. — Soyez donc diſcret vous-même, ajouta-t-il en poſant ſa main ſur mon épaule. Je l'ai vue . . . . ce ſoir; mais vue . . . . entendez-vous? — Dans quel endroit? — Chez Harpalice. — A quelle heure? — Depuis cinq heures juſqu'à ſept. Je n'ai, en vérité, point de regret à la chaîne d'or, dit-il en ſe rengorgeant, qu'il m'en à coûté. Il eſt juſte que tout ſe paie, & cela a ſon prix, comme tant d'autres choſes —. Je l'arrêtai. — Vous mentez, lui dis-je. — Je mens! — Oui, vous mentez. Je n'ai point quitté

quitté Eriphile de la soirée; elle a promené avec moi autour des jeux Olympiens: nous n'étions pas seuls; & je vous prouverai que vous n'étiez point avec elle. Une autre fois, ne nommez point, si vous ne voulez pas être démenti. — Croyez, dit-il, que je ne vous en impose point. — On vous a donc trompé? Vous étiez sans lumière, dites-vous? — Oui. — Harpalice a donc substitué une autre femme à Eriphile: grossièrement abusé, vous êtes devenu, par votre légèreté, le jouet de deux viles créatures. Comme on a dû rire de votre joie & de vos transports —! En lui parlant ainsi, je riois de toutes mes forces. Il ne rioit pas lui. — La chaîne d'or n'auroit-elle pas dû vous détromper? Avez-vous pu croire qu'Eriphile eût osé mettre un prix? . . . . Désormais faites mieux vos traités; pour première condition, demandez des flambeaux —. Palamède n'ajouta point foi à ce que je lui disois. Il désira & obtint un nouveau rendez vous; mais y apporta un peu plus de précaution. Eriphile étoit blonde. Il s'avisa de

couper les cheveux de la créature qui étoit tête-à-tête avec lui. Ses cheveux étoient noirs. Il avoua qu'il avoit été trompé. Cette leçon ne l'a pas rendu plus sage, à moins que le Ciel, belle Epicharis, ne vous ait réservé la gloire de le changer. — Sans doute, reprit avec feu Palamède. Si Epicharis veut . . . . — Non, je ne veux pas, répondit-elle; je ne suis qu'une Esclave; j'ignore à qui je dois le jour. — Que savez-vous si votre naissance n'est pas plus noble que vous ne pensez? — Attendez donc que mon destin soit éclairci, & occupons-nous d'Ariane —. A ce nom, Mélinte soupira. — Occupons-nous d'elle, dit-il; nous en sommes séparés: nous fuyons Néron; pouvons-nous être sans alarmes —?

Ils arrivèrent deux jours après au port de Cayette, où ils trouvèrent l'Esclave qu'Epicharis avoit laissé à la garde d'Ariane. Cet Esclave lui apprit qu'Ariane & son père étoient à Syracuse, affligés de leur mort, où la nouvelle s'en étoit répandue. Si Mélinte avoit jamais témoigné l'impatience de revoir sa chère Ariane,

ce fut dans ce moment. Les vents sembloient vouloir l'accroître encore, en contrariant ses désirs : les navires étoient enchaînés sur la rive. Enfin ils purent voguer ; & ils cinglèrent à pleines voiles vers les côtes de Messine, d'où ils prirent la route de Syracuse par terre. Mélinte eut le bonheur de sauver la vie à Dicéarque, père d'Ariane, que des assassins alloient lui ravir, & reprit Ariane des mains d'une troupe armée qui l'enlevoit avec violence. Quel moment pour l'un & pour l'autre ! le libérateur d'Ariane est son Amant ! Elle baise ses mains ; il tombe à ses genoux, Dicéarque veux tomber aux siens. Ce moment qui sembloit consacré à la reconnoissance, étoit aussi donné à l'amour. Echappés à mille dangers, rien ne devoit plus retarder une union si désirée. Un incident vint déranger tous les projets de félicité.

Mélinte fit dans Syracuse une entrée triomphante. Le Sénat vint au-devant de lui ; & les noms de Sauveur de la Patrie lui furent prodigués, à l'occasion de la restitution des privilèges qu'il avoit obtenus

de Néron; on lui éleva une ſtatue de bronze avec cette inſcription: *Au généreux Mélinte: qui aima plus ſon pays que ſoi-même.* Il ſe croyoit fils de Télèphe, noble Syracuſain, qui avoit pris ſoin de ſon enfance. Mais Télèpe l'éclaira ſur ſa naiſſance. Il apprit qu'elle étoit encore plus illuſtre; que ſon père étoit le ſage Hermocrate, banni injuſtement avec ſa femme de Syracuſe à la ſollicitation d'un ennemi puiſſant, nommé Dioclès, qui vivoit encore. Mélinte convoqua auſſi-tôt l'aſſemblée des Notables; &, après une harangue prononcée avec nobleſſe, demanda la reſtitution des biens d'Hermocrate, & la caſſation de l'Arrêt qui l'avoit exilé. Il obtint du Peuple & du Sénat une réhabilitation glorieuſe. Dioclès fut banni: mais Dicéarque, père d'Ariane, étoit le complice de Dioclès. Dicéarque, épris autrefois des charmes de la mère de Mélinte, avoit juré une haine implacable à Hermocrate, qui en étoit devenu l'époux. Cette haine s'étendit ſur Mélinte, ſans que la reconnoiſſance qu'il lui devoit pour avoir ſauvé ſes jours pût l'adoucir. Il oppoſa mille obſtacles aux déſirs des deux Amans.

Dans ce même tems Pisistrate, noble Corinthien, demanda la main d'Ariane; Dicéarque la lui promit, & força cette Amante éplorée de s'embarquer & de le suivre à Corinthe, où Pisistre devoit l'épouser. Mélinte informé à propos par Palamède de toutes les perfidies de Dicéarque, arriva à Corinthe suivi d'une élite de jeunes Syracusains; & secondé par Palamède & par Epicharis, enleva sa Maîtresse du Temple où Dicéarque l'avoit contrainte de se retirer. Il la conduisit sur son vaisseau, & fit voile vers l'Epire. Tranquillement assis sur le tillac, auprès d'Ariane, Mélinte avoit oublié toutes ses peines. Il chantoit:

Flots heureux qui portez la beauté que j'adore,
Dont la terre a senti l'empire rigoureux,
Souffrez, avec respect, qu'elle vous dompte encore;
Caressez ce vaisseau de baisers amoureux:
Infidèle élément, sache qu'au moins pour elle
Tu dois être fidèle.

Eh quoi! flots, vous grondez! écumez-vous de rage
De sentir son pouvoir qui triomphe de vous?

Rebelles, gardez bien d'émouvoir quelque orage.
Si vous aviez des yeux vous seriez bien plus doux.
Bientôt de ſes regards l'aimable violence
Vaincroit votre inſolence.

La mer parut céder avec un doux murmure ſous la rame qui la preſſoit; & des vents propices firent aborder Mélinte en Epire. Un nouveau malheur les menaçoit. Pendant qu'ils voguoient légèrement, Dicéarque avoit expédié des Couriers à Rome & avoit prévenu Néron que Mélinte aborderoit inceſſamment ſur un des rivages de la domination Romaine. Le Favori de Néron, qui ne haïſſoit plus Mélinte depuis ſon départ de Rome, étoit aiguillonné par Emilie. Cette Dame, juſques-là ſi douce, étoit devenue furieuſe. Mélinte qu'elle avoit tant aimé, lui étoit odieux depuis ſon évaſion. Elle avoit parcouru toutes les Provinces pour punir le transfuge; elle avoit fait ſervir à ſon reſſentiment l'amour qu'un Officier Romain, nommé Trébace, avoit conçu pour elle. Trébace devoit recevoir ſa main ſur le corps ſanglant de Mélinte.

Sans ce crime, il ne pouvoit être heureux. Il idolâtroit Emilie, & rien ne lui paroissoit impossible. Trébace commandoit en Epire : Emilie étoit alors avec lui.

Mélinte, en arrivant dans la Capitale de cette Province, entendit une proclamation faite au nom de l'Empereur. Sa tête étoit mise à prix, & Palamède & lui étoient déclarés ennemis de César & du Peuple Romain. Dicéarque & Pisistrate venoient d'arriver dans la même Ville, & accusoient à haute voix Mélinte de violence envers Ariane. Mélinte & Palamède, Etrangers, inconnus, épiés, furent bientôt arrêtés avec les jeunes Syracusains qui les avoient suivis. Ariane & Epicharis se dérobèrent à la vigilance de Trébace & d'Emilie. Trébace n'eut pas plutôt Mélinte dans ses fers, qu'il tomba aux genoux d'Emilie, & lui présentant les clefs de la prison : — Enfin, dit-il, il est dans vos chaînes, ce Syracusain infidèle : allez percer ce cœur qui ne peut plus vous échapper ; le mien attend le salaire que vous lui avez promis. — Je tiendrai la parole que je vous ai donnée, dit-elle —. Elle prit un poi-

gnard, & descendit seule dans la prison.

Le désir de la vengeance est un mouvement de haine trop violent; & cette haine qui part d'un excès d'amour, s'affoiblit toujours devant l'ingrat qu'on a tant aimé. Emilie, qui jusqu'au moment de l'exécution avoit cru ne poursuivre qu'une vengeance légitime, commença à sentir qu'elle alloit commettre un crime. Tremblante, craintive, elle avance, s'arrête; & passe dans le même instant de la fureur à la pitié — Quelle peine, s'écrie-t-elle, que de tourmens affreux —! Elle fixe Mélinte; il paroissoit calme: elle agitoit en vain le poignard pour l'effrayer. — Il va périr, il est tranquille, & moi ..... Ah! malheureuse, j'aime encore. L'ingrat! il n'aime point .... Il ne voit point ce qu'il aime, prêt à périr par ses mains —. Elle s'avance avec précipitation, allonge le bras homicide sur Mélinte, qui étoit assis sur une pierre, dans l'attitude d'un malheureux qui regarde avec indifférence la vie & la mort. — Cruel! dit-elle, à mes fureurs juge de mon amour. Si je ne t'aimois pas encore, aurois-je tant de haine?

Meurs. — Approchez, Emilie; la mort que vous m'apportez, ne m'effraie point: frappez —. Sa voix retentit dans le cœur d'Emilie. Elle héſite, ſoupire, & ce ſoupir eſt un avant-coureur de ſa foibleſſe. — Ouï, je ſuis cette Emilie, l'objet de tes mépris & de ton ingratitude —. Eh bien, reprit Mélinte en découvrant ſon eſtomac, frappez —. Emilie pleuroit. — Vous me haïſſez, parce que je ne vous aimai point; du moins ſouvenez-vous que je vous ai reſpectée; je pouvois abuſer . . . car vous m'aimiez beaucoup. Dépendoit-il de moi de répondre à vos deſirs? Faut-il haïr tous ceux qui ne peuvent nous aimer? Frappez, Emilie, frappez —. Emilie n'en avoit plus la force. Le fer étoit déjà tombé de ſes mains. Elle s'aſſit auprès de Mélinte. Que de combats intérieurs elle ſe livra! Plus calme enfin, elle n'avoit plus qu'une vive inquiétude, ou plutôt l'amour etouffoit les derniers cris de la haine. — Qu'allois-je faire? dit-elle, je te haïſſois.... J'ignore pourquoi. Je voulois ſans doute te punir de l'amour que javois pour toi. C'étoit mon crime; mais où eſt le tien? L'univers entier

parle de ta vertu. Serois-je la seule qui ne te rendrois pas justice? Vis, Mélinte; oublie Emilie, puisque tu veux l'oublier: il faudra bien qu'elle te chasse à son tour de son souvenir —. Trébace, impatient de voir la fin de cette scène terrible, descendit dans la prison. Emilie & Melinte, assis confidemment l'un à côté de l'autre, ne lui montroient point deux visages ennemis. Son étonnement redoubla, quand Emilie le conjura de rompre les fers de Mélinte. Il y consentit: Mélinte conjura à son tour Emilie de tenir sa promesse à Trébace. — Il vous aime, Madame; vous étiez à lui, dit-il, si j'avois péri par vos coups; quand je lui dois la liberté par vous, auroit-il perdu de ses droits —? Emilie obéit à Mélinte. — C'est le dernier sacrifice que vous exigerez de moi, dit-elle, il est grand; eh bien! je le fais avec une sorte de plaisir, puisque c'est vous qui le voulez —. Mélinte obtint la liberté de Palamède & celle de Dicéarque, quoique son persécuteur, & que Trébace avoit fait enfermer, parce qu'il avoit voulu corrompre les Gardes qui veilloient sur Pa-

lamède. Dicéarque sensible à ce nouveau bienfait de Mélinte, ne voulut pas être ingrat plus long-tems. Il oublia la haine qu'il avoit jurée au père, & consentit enfin à lui accorder la main d'Ariane. Trébace leur conseilla de sortir des Etats de l'Epire, & de se retirer chez les Rois de Troade, de Comagène ou de Galatie.

Pisistrate qui perdoit, par la réconciliation de Dicéarque avec Mélinte, l'espoir d'être jamais l'époux d'Ariane, irrité de ce refus, écrivit à Rome que Mélinte & Palamède, protégés par le Gouverneur de l'Epire, s'étoient sauvés. Il prit lui-même la route de Rome pour accélérer sa vengeance; & pendant que les deux amis se croyoient à l'abri de tous les orages, des tempêtes violentes s'amassoient sur leurs têtes.

Ils avoient traversé toute la Thessalie, & approchoient de Larisse, lorsqu'ils virent un désordre général dans toutes les bourgades. Un nombre effroyable de Scythes, après avoir traversé le Bosphore de Thraces & passé la mer Egée, étoit venu aborder en Thessalie, & ravageoit toutes les côtes

en tirant vers Lariſſe. Mélinte raſſura les Theſſaliens, & fut d'avis qu'ils ſe retiraſſent tous dans Lariſſe avec une quantité ſuffiſante de proviſions. Il raſſembla lui-même les fuyards, fit armer les plus forts & les plus courageux, fit faire bonne garde toute la nuit. Le lendemain dès le matin il ſe diſpoſa à une attaque générale. Les Scythes plus nombreux s'ébranlèrent : il ſoutint les premiers coups, les chargea à ſon tour à la tête des Theſſaliens, & en fit un carnage horrible. Mélinte fut reçu dans la Ville comme un libérateur. Les Citoyens lui déférèrent le commandement, en attendant que les Romains puſſent leur envoyer un Chef avec du ſecours. Mélinte craignoit de retomber au pouvoir des Romains, & ne put refuſer cependant le dangereux honneur qu'on vouloit lui faire : mais pour n'être pas facilement reconnu, il prit le nom d'Alcydamas, Palamède celui de Polydore.

Arimin ayant été envoyé par Flavian, Gouverneur de la Macédoine & de la Theſſalie, pour prendre le commande-

ment de Lariſſe, Alcydamas dépoſa entre ſes mains l'autorité précaire dont il jouiſſoit. Arimin le preſſa d'employer toujours ſa valeur pour la défenſe de la place. Les Theſſaliens, grace à la vigilance de Mélinte, ſe maintinrent long-tems, ſans que les Scythes oſaſſent approcher des murs de Lariſſe. Enfin leur nombre ayant effrayé toute la Theſſalie & les Provinces voiſines, Flavian & le Préteur qui gouvernoit l'Epire ſe joignirent aux troupes d'Arimin. Alcydamas & Polydore ayant eu avis que les Romains & les Theſſaliens vouloient donner bataille, demandèrent à Arimin la permiſſion de s'y trouver, & ſortirent à la tête d'un corps de cinq mille hommes. L'armée ſe rangea en ordre de bataille.

Pendant qu'on ſe préparoit à une action, Alcydamas & Polydore furent diſtraits de leurs travaux guerriers par les plaintes de Dicéarque. Ce vieillard touchoit à ſa derniere heure: il les fit appeller tous deux. — Me pardonnez-vous, dit-il à Mélinte, tous ce que je vous ai fait ſouffrir? J'ai voulu être votre bourreau. Non content d'avoir fait bannir votre

père, je fis armer des Pirates à qui je donnai ordre de courir sur le vaisseau qui le portoit. Hermocrate & votre mere furent faits prisonniers ; ils furent pillés & vendus comme esclaves, suivant mon intention. Vous, Mélinte, on devoit vous jetter dans la mer ; vous étiez déjà né, & on ne vous trouva point. Votre mère mit au monde un nouvel enfant. Cet enfant étoit si beau, que les Pirates n'osèrent le faire mourir ; mais, pour ne pas trahir entièrement mes désirs, ils me l'envoyèrent. C'étoit une fille. Elle avoit deux ans quand elle me fut présentée. Sa beauté me frappa; je connus la pitié : j'oubliai qu'elle étoit du sang d'Hermocrate ; je pris soin de ses jours. O Mélinthe ! cette fille, votre sœur, c'est Epicharis —. Palamède qui voyoit disparoître l'inégalité de condition, qui jusqu'alors avoit retenu Epicharis, fut au comble de la joie. — Je ne voulus jamais, repris Dicéarque, quelques demandes qu'on m'ait faites d'Epicharis, associer un sang si illustre avec la race d'un serf ou d'un affranchi. Je refusois de m'expliquer sur son sort, & je me réser-

vois d'en disposer à mon gré. C'est à vous, Palamède, à réparer toutes mes injustices, en la prenant pour votre épouse —. Palamède n'hésita point de lui en faire la promesse; elle étoit trop bien d'accord avec son cœur.

Les différens cris de guerre arrachèrent Alcydamas & Polydore d'auprès de Dicéarque. Les Scythes attendoient le combat, rangés en bataille au nombre de quarante mille. Le Préteur ayant donné l'ordre d'attaquer, Alcydamas & Polydore fondirent sur eux avec impétuosité. Ils renversoient tous les Corps ennemis: les Scythes, après une défense assez longue, prirent enfin la fuite; une partie entra dans Larisse pêle-mêle avec les Romains & les Thessaliens, & furent faits prisonniers.

Parmi ces prisonniers se trouvoit un Grec. C'étoit un vieillard vénérable, transfuge des Scythes; & qui sachant que la garnison de Larisse étoit foible, & que les Scythes devoient recevoir un renfort considérable, étoit venu avertir Arimin de ne point faire des sorties; mais de se

tenir sur la défensive. — Vous êtes environné, avoit-il dit à Arimin, d'une jeunesse bouillante : mettez en vigueur les Loix Romaines. Elles prononcent la peine de mort contre ceux qui combattent sans ordre, quoiqu'ils retournent victorieux. Ce frein est nécessaire pour ne pas exposer l'Epire à de grands hasards. Les Scythes mêmes auprès desquels j'ai été forcé de remplir l'office cruel de sacrificateur, punissent de mort cette désobéissance. Le supplice s'exécute d'une manière bien étrange & bien remarquable. Le vainqueur indocile est promené dans la Ville sur un char triomphal. Les soldats qui l'ont servi dans l'action marchent devant, & portent les dépouilles des ennemis. Après le char vient le Sacrificateur, suivi des Prêtres destinés aux sacrifices. Le Bourreau suit, portant une hache. Au milieu de la Ville est un échafaud, sur lequel est dressé un autel : on fait renverser le Héros sur l'autel, & le Sacrificateur lui ouvre l'estomac, en retire le cœur pour être brûlé honorablement dans un feu allumé des flèches des ennemis. Sa tête est livrée au Bourreau,

pour montrer que le cœur qui étoit le siège du courage devoit être honoré pour avoir fait une belle action ; mais que la tête où consiste la conduite devoit être punie, pour avoir manqué d'obéir au commandement.

Cette loi des Scythes parut bizarre : mais en la condamnant, Arimin, qui, dans la circonstance, ne pouvoit se soutenir que par une discipline vigoureuse, & qui avoit besoin de ménager les Chefs de sa troupe, jura qu'il feroit observer la loi des Scythes, si on étoit assez hardi pour combattre, malgré la défense qu'il en faisoit. Les Chefs jurèrent aussi qu'ils ne combattroient que par son ordre, & se soumirent à la rigueur de cette loi. Serment indiscret ! le Vieillard avoit assuré que les Scythes se retireroient dans deux jours ; Arimin défendit de faire des sorties avant quatre.

Ces quatre jours étoient une espèce de trêve pour les Thessaliens. Alcydamas & Polydore retournèrent au logis d'Ariane. Epicharis vint au-devant d'Alcydamas, & le pria de laisser reposer Ariane. — Des Scythes, dit-elle, ont attaqué ce

logis avant que vous fussiez rentré dans la Ville ; ils nous ont causé bien de l'effroi —. Alcydamas, qui ne soupçonnoit point le malheur qui étoit arrivé, ne fut pas pressant, se coucha & s'endormit. Il fut moins docile le lendemain. Il voulut être le premier à saluer Ariane. C'est alors qu'Epicharis lui apprit, en fondant en larmes, que les Scythes avoient enlevé Ariane. Alcydamas, inconsolable & désespéré, oublie aussi-tôt la loi des Scythes ; il oublie le serment qu'il a fait lui-même. Il ne voit, il n'entend plus qu'Ariane. Son amour, ses dangers, sa perte, voilà ce qui l'occupe, voilà ce qui l'anime. Son impatience est brûlante. Il parcourt la Ville ; Ariane n'y est plus. Il monte sur les remparts . . . ô douleur ! il voit les Scythes qui transportoient sur leurs vaisseaux tout ce qu'ils avoient dans le camp, équipages, butin & prisonniers. Il étoit bien sûr de ne point obtenir la permission de sortir de la Ville. O Dieux ! Ariane en Scythie ! Ariane Esclave ! pensée affreuse !

Les Généraux commandoient la garni-

ſon, chacun à ſon tour, pendant la nuit : les troupes étoient alors entièrement à leurs ordres. Alcydamas commanda la nuit ſuivante. Il n'eut rien de plus preſſé que de ſonger à ſauver Ariane. Il tire auſſi-tôt cinquante hommes à cheval de chaque compagnie de Theſſaliens, & forme un corps de cinq cents hommes. Il prend trente trompettes, & ſort ſans bruit de Lariſſe. — J'ai promis, dit-il à ſes Compagnons, à Arimin de tailler en pièces tout le camp des Scythes, & d'empêcher qu'ils n'emmènent priſonniers les Habitans de Lariſſe. Ils retiennent des femmes ; c'eſt ſur-tout ſur ce ſexe foible qu'il faut veiller. Qu'on les reſpecte. La plus diſtinguée des captives a nom Ariane. N'ayons, mes amis, que le nom d'Ariane pour cri de guerre —. Il alla lui-même poſer vingt de ſes trompettes, deux à deux, autour du camp des Scythes, avec ordre de ſonner lorſqu'il ſeroit commencer de ſon côté. Il en réſerva dix pour être à la tête de ces cinq cents hommes ; il n'en fit qu'une troupe bien ſerrée ; & à l'entrée du camp il fit ſonner ſes trompettes. Les vingt, qui étoient

disperſées répondirent à l'inſtant de tous côtés. L'alarme fut univerſelle dans le camp des Scythes, qui ſe crurent inveſtis. Le carnage fut conſidérable. Alcydamas couroit dans les rangs en criant : — Ariane, ma chère Ariane, où êtes-vous — ? Ses Soldats faiſoient retentir le même nom. Il avoit viſité toutes les tentes des Scythes. Le jour commençoit à poindre ; il ne reſtoit plus d'ennemis. Laſſé de tuer & d'appeller Ariane, couvert de ſueur & hors d'haleine, il deſcendit de cheval, & ſe coucha au pied d'un arbre. Comme il s'y abandonnoit à ſa douleur, il vit paſſer devant lui un Scythe, qui fuyoit, & une fille qui le pourſuivoit à coups de traits. Alcydamas craignit que le Scythe, ſe retournant, ne la bleſſât ; il lui cria : — *Arrêtez-vous, belle fille ; vous êtes valeureuſe : mais ne craignez-vous pas ce barbare ?* — Cette fille entend ſa voix, tourne la tête : —

Ah ! Mélinte, mon chère Mèlinte, eſt-ce bien vous — ? Eſt-ce bien vous, s'écria Alcydamas ? ô bonheur ! il efface tous mes maux —. Il fit repoſer Ariane auprès de lui ſur l'herbe ; avec ſon mouchoir, il eſſuya la ſueur dont elle étoit couverte, prit deux baiſers innocens ſur ſa main, & la pria de lui raconter comment elle avoit été enlevée.

— Apprenez, lui dit-elle, tout ce qui m'eſt arrivé dans Lariſſe. Le Scythe, qui m'emmenoit, ayant trouvé dans la Ville un cheval, m'y plaça, & m'emmena. Il voulut gagner un bois qui eſt près des portes de Lariſſe, pour n'être point rencontré. Jugez de mon effroi. Mes cris, mes plaintes, mes prières étoient inutiles. Il s'arrêta enfin ; & à l'inſtant qu'il me mettoit à terre, il fut frappé d'une flèche. Un autre Scythe venoit lui enlever ſa proie. Il tira auſſi-tôt un javelot de ſon carquois, l'ajuſta

à son arc, & en blessa celui qui venoit l'attaquer. Alors ils jettèrent l'un & l'autre leurs arcs & leurs flèches, & mirent l'épée à la main, pour décider, par un combat, à qui des deux j'appartiendrois. Je ne savois quel parti prendre. Déjà mon ravisseur avoit donné deux coups d'épée dans la gorge du second. Je voyois qu'il m'auroit bien-tôt acquise une seconde fois. Un serpent, sorti d'un buisson, qui étoit près de-là, vint mordre à la jambe celui qui avoit l'avantage, & se retira ensuite dans le même buisson. Je crus que c'étoit une invitation des Dieux. Mon courage s'anima; je me saisis d'un de leurs arcs, & je perçai le corps de celui qui alloit être vainqueur: une seconde flèche me délivra de son adversaire. Je croyois être en liberté. Cinq Scythes, qui avoient été témoins de mon action, crurent qu'il y avoit en moi quelque chose de divin, &

me prirent pour la Déeſſe tutélaire de la Grèce, qui vengeoit ſur eux le ravage qu'ils avoient fait dans la Theſſalie. Le plus hardi s'approcha de moi, & voulut me toucher; je me reculai derrière le buiſſon, où j'avois vu le ſerpent ſe retirer; & ajuſtant une flèche ſur mon arc, je la jettai dans le buiſſon, pour en faire ſortir le ſerpent, qui s'élança ſur eux. Alors, ils ne doutèrent plus que je ne fuſſe une Déeſſe, croyant que la flèche que j'avois tirée s'étoit changée en ſerpent pour les dévorer. Ils tombèrent à mes pieds pour m'adorer. Ils me ſuppliérent d'empêcher le ſerpent de leur nuire. Il arriva, par haſard, que le ſerpent s'éloigna d'eux, & ſe perdit dans les haies. Ils me témoignérent leur reconnoiſſance par des adorations ridicules. Ils me conjurèrent de ne les point quitter. J'aimai mieux demeurer parmi ceux qui étoient prévenus de cette erreur,

que de retomber entre les mains d'autres plus dangereux ſans doute. Je réſolus de les ſuivre, & de m'en ſervir pour ma défenſe. Je marchois d'un pas altier; ils me conduiſirent ſous une tente. Le bruit ſe répandit parmi les Scythes qu'ils avoient rencontré la Déeſſe tutélaire de la Grèce. Je tremblois qu'ils ne revinſſent de leur erreur, & ne me fiſſent mille indignités. Je réſolus, ne pouvant m'échapper, de ne point manger. Cette réſolution augmenta leur crédulité. Ils imaginèrent que j'étois ſoutenue par une Puiſſance ſurnaturelle. Je paſſai ainſi un jour & deux nuits. Hier, les voyant plus enclins à boire qu'à l'ordinaire, je les excitai moi-même. Ils s'enivrèrent tellement, que de ſept ou huit qu'ils étoient dans cette tente, il n'en reſtoit plus que deux qui ne fuſſent point aſſoupis. Je leur préſentai du vin, qu'ils reçurent avec reſpect; & leur ivreſſe fut bientôt complette. J'ai pris ce moment pour

pour me ſauver : j'étois à vingt pas du camp ; le bruit de vos trompettes m'a effrayée. J'ai trouvé une caverne dans laquelle je ſuis entrée, ayant l'arc au poing & la trouſſe ſur les épaules. J'avois une flèche à la main pour me défendre, ou contre les hommes, ou contre les bêtes. J'ai vu venir dans ma caverne deux Scythes : ils avoient deſſein de ſe cacher. Je ne pouvois éviter de tomber dans leurs mains, ſi j'étois apperçue. J'ai tiré deux flèches. La première en a atteint un au cou, & l'a étendu mort ; l'autre l'a entendu ſiffler, & a pris la fuite. Sa lâcheté m'a rendu courageuſe, & je l'ai pourſuivi. Heureuſe pourſuite, qui m'a amenée au-devant de vos pas ! Je vous ai cauſé, ſans doute, bien des chagrins. — Ils ſont tous oubliés, lui dit Alcidamas —.

Ils finiſſoient de parler, quand les Theſ-

saliens, qui s'étoient ralliés, survinrent, & rendirent compte de leurs succès à Alcydamas. Il prit le chemin de la Ville; & pour donner aux Habitans une idée de la grandeur de la déroute des Scythes, il pria ses Compagnons de se charger d'autant d'arcs, que chacun d'eux pourroit en porter. Ils se mirent en marche par rangs de trois seulement, portant les faisceaux d'arcs liés sur leurs épaules. Ariane marchoit à côté d'Alcydamas, ayant l'arc à la main.

Arimin, qui avoit désapprouvé la sortie d'Alcydamas, & qui se préparoit à le punir de sa désobéissance, ne put conserver son ressentiment après la victoire. Il fut contraint d'honorer une valeur si peu commune.

Alcydamas & Polydore, que rien n'arrêtoit plus à Larisse, vouloient se retirer en Asie, pour n'avoir plus rien à craindre

de Néron : mais Pisistrate revint de Rome, chargé des ordres de l'Empereur. Il se hâta de les faire mettre à exécution par Arimin, & lui dit qu'Alcydamas étoit Mélinte, & Polydore Palamède, déjà mis au ban de l'Empire. — Le prétexte est plausible, disoit-il à Arimin : il a combattu malgré votre défense. Il mérite la mort. — Mais il a vaincu ; n'est-ce pas assez pour son châtiment du sang qu'il a répandu en combattant ? — Il a déplu à Néron, dit Pisistrate. — Mais vous connoissez l'Empereur. — Il faut qu'il meure. — Vous le voulez ? César le veut ? il mourra donc : mais il mourra avec honneur, en Guerrier, suivant la coutume honorable des Scythes. — Mélinte fut conduit aussi-tôt en prison. Il apprit que Pisistrate étoit l'instrument de cette nouvelle violence, & se prépara à la mort.

Arimin manda le Sacrificateur de La-

riſſe, qui ſervoit au Temple de la Déeſſe Thétis, & lui ordonna de ſe diſpoſer à remplir un ſanglant miniſtère. Le Sacrificateur refuſa d'obéir, ſous prétexte qu'il lui étoit défendu, par un Oracle particulier de Thétis, de verſer le ſang humain. On ſe ſouvint du vieux Sacrificateur des Scythes, qui avoit enſeigné la loi, & on le chargea de l'exécution. Ce Vieillard voulut refuſer cette fonction cruelle; on le menaça de la mort: il fut contraint de revêtir les habits du Grand-Prêtre. Mélinte, avant de mourir, demanda le combat contre Piſiſtrate. Celui-ci accepta le défi; & Arimin ordonna qu'il auroit lieu ſur la place même de l'exécution. Le déſir de Mélinte étoit de mourir les armes à la main. Tout étant prêt pour le ſupplice, Mélinte demanda ſes belles armes, les mêmes qui lui avoient ſervi le jour de la bataille. Les Theſſaliens, qui l'avoient ſe-

condé à la défaite si glorieuse des Scythes, furent condamnés à marcher devant lui désarmés, & à porter les faisceaux des flèches prises sur les Scythes. Mélinte étoit porté armé dans un chariot doré, ayant seulement la tête découverte, & son casque à ses pieds. Le Sacrificateur suivoit, à cheval, entouré des Prêtres nécessaires au sacrifice. Le Bourreau marchoit à pied, portant une hache. La marche étoit fermée par les Gardes d'Arimin. Le chariot s'arrêta au pied de l'échafaud, au milieu duquel étoit élevé un autel, où étoient déposés les couteaux sacrés. Arimin arriva aussi-tôt dans la place, conduisant Pisistrate à cheval, & armé. Il envoya un cheval à Mélinte, qui fut placé à un des bouts du camp, Pisistrate à l'autre, n'ayant chacun qu'un grand javelot à la main & l'épée au côté. Ariane, qui étoit auprès du Sacrificateur, s'étoit saisie d'un des couteaux sa-

crés pour s'en frapper, ſi Mélinte mouroit dans le combat. Les trompettes ſonnèrent : les deux combattans partirent ; ils ſe lancèrent leurs javelots en s'approchant. Celui de Piſiſtrate atteignit légérement les armes de Mélinte ; celui de Mélinte perça les armes de Piſiſtrate, & pénétra bien avant dans ſon épaule gauche. Ils mirent l'épée à la main. Mélinte, encore plus furieux que Piſiſtrate, le frappa avec tant de force & à coups ſi redoublés, qu'il vit voler ſes armes en éclat, abattit ſon caſque, lui ouvrit ſon eſtomac, & le voyant prêt à tomber, lui trancha la tête d'un ſeul coup. Le Peuple battit des mains, & cria que l'on ſauvât Mélinte. Il monta lui-même ſur l'échafaud, & dit qu'on le déſarmât. Il fut dépouillé juſqu'à la ceinture, & voyant le bucher qu'on avoit élevé avec les flèches des Scythes, pour brûler ſon cœur : — Chere Ariane, dit-il, je vous demande

une grace ; c'eſt que ce cœur qui vous a tant aimé, ſoit placé par vous ſur ce bucher honorable. Ne ſouffrez pas qu'un autre porte une main profane ſur ce cœur que vous ſeule avez touché —. Il ſe renverſa ſur l'autel & préſenta ſon eſtomac. Le Sacrificateur, armé du couteau ſacré, s'approche : le Peuple frémit ; Ariane n'attend que le cri de la victime pour ſe frapper. Le Sacrificateur s'arrête, recule deux pas & jette un cri. — Ah ! mon fils ! ah ! Mélinte ! ſang de Pyrrhus & d'Achille, jamais je ne vous donnerai la mort—. C'eſt mon fils, dit-il au Peuple, c'eſt la divine race d'Achille.

A ces mots le grand Sacrificateur de Lariſſe ſe hâte de monter ſur l'échafaud, & ordonne qu'on ſuſpende le ſacrifice. — Peuples, & vous Arimin, dit-il, écoutez-moi : gardez-vous bien de faire mourir Mélinte ; il eſt du ſang des Dieux —. Il ouvrit le Livre ſacré où étoient dépoſées les pa-

roles de l'Oracle, & lut à haute voix :

Que mes Prêtres gardent leurs mains
De verſer le ſang des humains.
Si jamais de ma race antique
Vous voulez un Roi retrouver,
Quand ſon cœur ſe pourra ſauver
Des rigueurs de la loi Scythique.

Nos Rois, ajouta-t'il, étoient de la race d'Achille : devenus tyrans, nos aïeux les chaſsèrent, & conſultèrent l'Oracle de Thétis qui leur fit la réponſe que vous avez entendue. Depuis, nous n'avons pas eu de Roi. La valeur de Melinte ne permet pas de douter qu'il ne ſoit du ſang d'Achille —.

Le vieux Sacrificateur, qui étoit Hermocrate, père de Mélinte, aſſura que ſon fils étoit un deſcendant d'Achille, & que les Syracuſains en donneroient des preuves. Arimin, perſuadé que c'étoit une fable inventée pour ſauver Mélinte, commanda à ſes ſoldats de monter ſur l'échafaud, & de le mettre à mort.

Une rumeur nouvelle, qui se répandit dans le même instant, empêcha les soldats d'obéir. C'étoient des Syracusains, à la tête de trois mille hommes, qui avoient forcé les portes de la Ville, & crioient : *Sauvez Mélinte, ou vous êtes morts.* Dans ce tumulte, les Thessaliens montent sur l'échafaud : on n'entend plus les ordres d'Arimin ; Mélinte est proclamé Roi de Thessalie. Il refuse ces nouveaux honneurs, appaise le tumulte, & conjure Arimin, pour sa propre sûreté, de différer son supplice jusqu'à ce qu'il sache la volonté dernière de l'Empereur. L'exécution fut différée, & on reçut bientôt la nouvelle de la mort de Néron. Galba avoit été élu Empereur : Galba accorda aux Députés de Thessalie Mélinte pour leur Roi, mais Roi Tributaire de l'Empire. Le Couronnement de Mélinte & d'Ariane se fit avec la plus grande pompe.

Nous nous ſervirons de la deſcription de l'Auteur.

« Les Habitans de Lariſſe avoient ſemé » de fleurs toutes les rues, & s'en étoient » couronnés eux-mêmes. Pluſieurs trom- » pettes étoient à la tête des Compagnies » des Nobles Theſſaliens que Mélinte avoit » commandés le jour de la bataille : puis on » faiſoit marcher quantité de chariots char- » gés des dépouilles des Scythes. Après, » étoient portées en trophée les armes de » leur Roi que Melinte avoit tué. Puis les » priſonniers barbares étoient menés ; les » mains liées ; enſuite deſquels alloient à » cheval deux à deux les cinq cents braves « Theſſaliens qui avoient ſervi Mélinte en » la vaillante entrepriſe de la nuit, ayant » des armes argentées & de riches capara- » çons à leurs chevaux : ils portoient leurs » javelots entortillés de fleurs, & leurs têtes » couronnées de lauriers. Au milieu d'eux

» on menoit en main de deux côtés le che-
» val de Mélinte : cinquante taureaux
» blancs suivoient pour le sacrifice, ayant
» les cornes & les ongles dorés, ornés de
» festons, & couverts de tapis de soie qui
» traînoient en terre. Les Sacrificateurs al-
» loient après les victimes, & portoient
» les choses nécessaires au sacrifice. Un peu
» après, dix jeunes Gentilshommes Thes-
» saliens, vêtus de blanc & couronnés de
» fleurs, portoient sur leurs épaules une
» façon de brancard, au milieu duquel
» étoit un tapis de pourpre avec des fran-
» ges d'or traînant jusqu'à terre, sur quoi
» étoient posés la couronne d'or & le scep-
» tre pour Mélinte; puis suivoient dix des
» plus belles filles de la Thessalie, vêtues
» aussi de blanc, ayant les cheveux épars,
» couronnées de fleurs, qui portoient un
» autre tapis, sur lequel étoient la cou-
» ronne & le sceptre pour Ariane. Arimin

» qui faiſoit les fonctions d'Ambaſſadeur de
» l'Empire, & un Roi, ami de Mélinte,
» alloient enſuite à cheval à côté l'un de
» l'autre, environnés de leurs Officiers.
» Après marchoit le char triomphant de
» Mélinte & d'Ariane tout éclatant d'or,
» & orné de feſtons de fleurs, tiré par ſix
» chevaux blancs de la Theſſalie, qui
» avoient les crins liés de cordons de ſoie
» incarnate, mêlée d'or & d'argent, ſur
» lequel étoient ſix jeunes enfans aîlés en
» façon d'Amours. Mélinte étoit couronné
» de lauriers, vêtu d'un manteau de pour-
» pre royal, broché d'or, tenant la main
» d'Ariane, dont l'admirable beauté, ani-
» mée par la joie de tant de bonheur &
» d'applaudiſſemens, avoit une ſplendeur
» dont les rayons ſe rendoient toutefois
» ſupportables pour n'éblouir pas, & pour
» donner aux yeux un raviſſement agréa-
» ble. Palamède & Epicharis ſuivoient le

» char. Ils étoient suivis d'un chariot sur » lequel étoit Hermocrate, qui levoit in- » cessamment les mains au ciel, lui ren- » dant graces d'avoir mis une si heureuse » fin aux malheurs de sa famille. La No- » blesse de Thessalie marchoit après, & en- » suite les Députés des Villes, puis un » nombre infini de Peuple.

» Toute la Ville retentissoit de chants de » joie : les festins qu'on avoit préparés pour » cette royale assemblée, furent accompa- » gnés de musique, de toutes sortes de voix » & d'instrumens. Mais rien ne fut si agréa- » ble à ces deux nobles Amans, que la » nuit qui donne une heureuse conclusion » à tant de joie. Lorsque leurs sens furent » endormis de plaisir, leurs esprits goûtè- » rent à leur tour tant de délices, que ce » doux transport leur eût fait abandonner » leurs corps, si sans eux ils eussent pu con- » server ces divins raviſſemens. Palamède

» abjura aux genoux d'Epicharis sa légéreté » passée, & il fut enfin le plus heureux » des époux. Hermocrate fut trouvé mort » au pied d'un autel, qu'il tenoit em- » brassé ». Ainsi finit le Roman.

OBSERVATIONS SUR ARIANE.

MAINTENANT qu'il nous soit permis de faire quelques courtes observations sur la charpente, la manière & les détails de ce Roman, qui a joui dans le temps de beaucoup de célébrité; & on verra qu'il la méritoit, si pour le juger on veut bien mettre le siècle présent à part, & remonter en 1620. Nous ne dirons rien de Desmaretz, à qui des productions d'un genre différent ont acquis de la réputation : nous renvoyons toutes les notices des Auteurs à une table raisonnée, que nous avons le projet de donner, & dont on sent que la Bibliothèque des Romans a besoin.

Quant à la charpente, nous avons peu de chose à dire pour excuser Desmaretz.

Tous les Romans étoient ainſi faits. On aimoit cette eſpèce d'intérêt (qui eſt un embarras pour nous, accoutumés à une marche unie & ſimple), qui naiſſoit des accidens multipliés, bien ou mal amenés. Ces longues converſations, qui nous paroiſſent faſtidieuſes, & qui cependant nourriſſent l'action, étoient fort goûtées, parce qu'alors on tenoit de longs ſallons, & qu'en général les converſations étoient à la mode : c'eſt par elles, dans le fond, qu'on peut juger du plus ou du moins de bonhommie & de ſociabilité d'un ſiècle. Malheur au ſiècle où on n'a plus que le trait; où on ne roule que ſur un mot, épigramme ou calambour ; & où on ne ſe raſſemble point pour cauſer : à coup sûr, ce ſiècle-là eſt plus corrompu que l'autre ; & à coup sûr, les lumières vont en déclinant. On aimoit auſſi de longues deſcriptions de batailles, de fêtes militaires dans les Romans :

on vouloit, en un mot, des Héroïnes guerrières & belles, tendrement & exactement amoureuses; & des Héros incomparables. On aimoit tout ce cliquetis, parce qu'une fermentation générale agitoit tous les cerveaux, & que les guerres civiles allumoient dans toutes les têtes des volcans secrets. Qu'on se souvienne de Corneille: s'il peignit les Romains à grands traits, c'est qu'il peignoit d'après des modèles, que son imagination, à la vérité exaltée par son siècle, faisoit encore plus grands & plus sublimes qu'ils n'étoient. C'est ce passage des divisions & des combats, à l'urbanité de la Cour de Louis XIV, qui a mis une si grande différence, pour les caractères, entre Corneille & le doux Racine. Les femmes étoient chastes; elles aimoient sans se compromettre, à beaucoup près: de-là tant de chastes & longues intrigues. Le Roman d'Ariane, examiné & jugé d'après ces

observations, paroîtra excellent pour son tems ; je dis excellent, non pas que je veuille prononcer sur cette perfection générique de tous les arts dont Ariane est bien éloignée, mais comparativement aux Productions du même genre & du même tems.

Quant aux détails, c'est une invraisemblance continuelle (défaut du tems). On établissoit le lieu de la scène à Rome, & tout étoit peint sous le costume François ; rien ne ressembloit aux Romains. Dans Ariane, par exemple, rien ne peint le luxe voluptueux du siècle de Néron. Emilie n'est pas une Romaine, ainsi des autres. Mais le luxe, mais quelquefois nos mœurs étoient peintes. Desmaretz, dans toutes ces descriptions pompeuses, où il entasse l'or sur l'argent, & les perles sur les rubis, & où il parle d'un miroir comme d'une chose précieuse, nous donne l'idée du plus bel ameublement & de la plus

belle fête du tems. Tout cela devoit contribuer au succès de son Livre ; mais aujourd'hui tout cela ne peindroit tout au plus que le luxe d'un Bourgeois opulent. On dit que le luxe excessif est un signe de décadence nationale, & de corruption ; nous touchons donc de bien près à notre perte. N'est-il pas vrai qu'il y a loin de la décoration des appartemens de Louis XI à ceux d'une petite Maîtresse de nos jours ? Desmaretz avoit donc un mérite qui n'est plus senti.

Pour ce qui est de sa manière, elle est souvent pure, élégante ; ses incidens mal amenés, sont quelquefois agréables : mais plus souvent il est entortillé à force d'esprit, & obscur à force de madrigaux. Le madrigal, récemment remis à la mode, devoit se retrouver par-tout ; c'étoit la pierre de touche du talent ; il falloit des madrigaux ; & Desmaretz n'en faisoit pas de

plus mauvais que ſes Confrères. Ce précieux nuit quelquefois à ſon Roman. Ses oppoſitions ſont mal placées; & par cette raiſon, font bien moins d'effet. Il ne connoiſſoit point la diſtribution de ces infiniment petits, qui s'élèvent par échelons juſqu'à celui ſur lequel on veut fixer l'attention. Tous les perſonnages ont une égale ſtructure, & ſont, à peu de choſe près, également intéreſſans. On doit ſentir, par cette obſervation, que Deſmaretz & ſes Contemporains étoient plus près de la Nature que nous qui la défigurons avec art. Je ne ſais ſi nous y avons gagné juſqu'à un certain point. Après tout, des caractères valent mieux que des nuances. J'en reviens à ce que j'ai déjà obſervé; malheur à la Nation qui n'a que le trait!

(*Par M. Mayer.*)

TABLE

DU VOLUME DE FÉVRIER.

SUPPLÉMENT au Gygès François, *page* 3
Mémoires d'un Américain, 23
Allégeance, que fournit la lecture aux Ames émues de feu ardent; ou Réminiscence encore douce de l'âge cuisant: *Anecdote du Règne de Henri II*, 73
Ariane, 119

APROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Février de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 6 Février 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MARS, 1780.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

MARS, 1780.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LARISSE,
HISTOIRE GRECQUE,

Traduite du Latin de Théophile Viaut.

THÉOPHILE VIAUT est trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler. On trouve, dans

ce petit Conte, la correction qui manque à ſes autres Ouvrages. Pour l'invention & la conduite, il eſt tout-à-fait dans le goût de l'Antiquité, & une vraie Fable Miléſienne.

Lariſſe raconte ſon hiſtoire devant quelques perſonnes aſſemblées, parmi leſquelles ſont deux jeunes filles, dont un petit trait de malignité eſt cauſe que le récit eſt, un moment, interrompu. Cet incident fait honneur à l'imagination de l'Auteur, & ne peut qu'être ſenti par les perſonnes de goût.

JE servois dans la maison d'un Citoyen Romain avec un jeune Esclave Grec, à qui la passion de voyager & de tenter les hasards de la mer avoit coûté la liberté dont il jouissoit dans sa Patrie, & fait trouver des fers sous un ciel étranger. Tous les caractères & les signes naturels, qui, sur le front des gens bien nés, marquent la naissance ou l'éducation, on les démêloit sur son visage; l'air distingué de sa personne annonçoit la noblesse de son origine; & l'on voyoit, par toutes ses manières, qu'il avoit employé ses premières années à des exercices bien différens de ceux auxquels le sort le condamnoit: car il étoit si peu fait pour servir, qu'à le voir manier le plus vil instrument, on eût dit qu'il tenoit une lance. S'il falloit porter quelque fardeau, il plioit sous le plus léger, & il ne pouvoit porter un poids de vingt livres au-delà d'un mille. Cependant, malgré sa foiblesse, il montroit beaucoup de courage: tout ce que sa condition exigeoit de lui, quelque pénible

qu'il fût, il le faisoit de bonne grace; & oubliant ce qu'il étoit né, il avoit su plier son esprit, & l'accommoder à sa situation, toute affreuse qu'elle dût lui paroître : mais sa délicatesse avoit beaucoup à souffrir sous le joug pesant de la servitude auquel il n'étoit point accoutumé.

En effet, peu de tems après qu'il eut éprouvé la rigueur de l'esclavage, ses forces épuisées par une vie dure, par le travail & par les veilles, l'abandonnèrent tout à-coup, & il tomba dans une langueur mortelle. Ses beaux cheveux blonds, autrefois l'objet de sa complaisance & de ses soins, étoient négligés & tout en désordre; son front, uni & blanc comme la neige, avoit perdu tout son éclat, & presque contracté des rides; il avoit les yeux mourans, les joues creuses & décharnées, les mains rudes & dures par le travail : enfin une maigreur affreuse, répandue par tout son corps, le défiguroit horriblement, & l'avoit presque réduit à la dernière extrémité. Ainsi dépériſſant de jour en jour, s'il donnoit encore quelque signe de vie, ce n'étoit que par des sanglots & par des soupirs,

Touchée de l'état où je le voyois, je partageois en secret ses peines; & compatissant à ses malheurs, je me plaignois de l'injustice du sort. Lorsque j'en trouvois l'occasion, je l'exhortois à prendre courage; je mêlois souvent mes larmes aux siennes, & j'essayois de le consoler, ou du moins d'adoucir ses maux. De plus, pour ménager sa foiblesse, je le prévenois sur tout; je ne souffrois pas qu'il se donnât la moindre peine; & je faisois moi même son ouvrage : mais je ne me contentois pas de prendre sur moi toute sa tâche, & de lui procurer, par mes fatigues, le repos dont il avoit besoin; j'étois devenue volontairement son Esclave; & quoiqu'il fût mon Compagnon, je le servois comme mon Maître, & je m'efforçois de lui marquer mon zèle & mon attachement.

Au reste, tout abattu qu'il étoit par sa nouvelle condition, il y avoit dans sa physionomie quelque chose de grand & d'élevé : ses yeux, à demi-éteints, laissoient échapper un certain éclat, qui sembloit exercer ses droits, & dominer souverainement sur l'obscurité de mon étoile.

On voyoit briller sur son visage une dignité naturelle, & je ne sais quelle autorité qui me soumettoit d'abord à lui ; & je suivois avec plaisir les impressions de cet ascendant. Ce jeune homme, bien né, sentit bientôt toutes les obligations qu'il m'avoit, & ce que la pitié m'inspiroit pour lui. Toutes les fois que je lui rendois quelque service, je remarquois la peine qu'il avoit de ne pouvoir me rendre la pareille ; & tout confus de mes bontés, il me remercioit avec ces graces & ce tour heureux d'expressions que donne la politesse des Cours. Comme il avoit beaucoup de douceur dans l'esprit & dans le caractère, qu'il avoit l'entretien fort aimable, la figure charmante, & toute la beauté qui peut rendre un mortel adorable, je ne fus pas longtems sans passer de la compassion à l'amour. Il est vrai que quoique mon cœur n'eût jusqu'alors reçu aucune atteinte, la blessure d'abord ne fut pas profonde ; l'amour n'en avoit point encore forcé les derniers retranchemens : il essayoit ses cruelles armes sur mon imagination, où sa flamme avoit pris naissance ; ma raison

sentit les progrès de cette flamme ; &, d'intelligence avec son ennemi, lui livra mon cœur sans rendre de combat —.

Le début de cette agréable histoire avoit rendu toute la compagnie attentive au récit de Lariſſe, & principalement deux jeunes filles ; mais elles feignoient d'être distraites, pour ne point paroître écouter un récit trop libre, où la pudeur ne leur permettoit point de prendre part, & elles affectoient de détourner la tête ; ensuite, s'efforçant de bâiller, puis fermant peu-à-peu les yeux, & laissant tomber doucement leur tête, on eût dit, à voir toute leur attitude, que le sommeil les gagnoit réellement. Elles feignoient cette envie de dormir pour être seulement plus recueillies, & se livrer avec plus d'attention au récit de la Vieille ; car leurs oreilles étoient en effet tout aussi éveillées que leur imagination, & elles saisissoient avidement les circonstances d'une peinture voluptueuse qui leur causoit une douce émotion. Cependant, une de ces dormeuses ne put résister à un mouvement de curiosité, qui lui fit jetter à l'échappée quelques regards sur la Vieille : mais comme si ses yeux éblouis

par les images confuses d'un songe qui fait errer la vue au hasard, se fussent ouverts machinalement, elle les referma bien vîte. L'autre fille, pour renchérir sur sa Compagne, s'étant laissé tomber de dessus son siège, comme si elle fût tombée de son lit en se réveillant le matin en sursaut: — Quoi donc! dit-elle, est-ce qu'il fait jour —? Mais s'étant bientôt déconcertée, une rougeur subite, dont elle ne fut point maîtresse, trahit, par une véritable confusion, le stratagême de sa fausse pudeur, & découvrit toute la feinte. On se mit à rire; & toute l'assemblée fixant ses regards sur les deux filles, qui rougissoient à l'envi, on leur fit connoître qu'on n'étoit point la dupe de leur sommeil, & qu'elles s'étoient décélées elles mêmes.

Cependant Lariſſe avoit cessé de parler; elle ne vouloit point, disoit-elle, achever un récit qui fût capable d'offenser qui que ce fût des assistans; & elle menaça la compagnie de quelques vieux contes des plus usés, lorsque Philèse, impatient d'entendre la suite de son histoire: — Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que ces jeunes filles tâchent

en effet de s'endormir, pour pouvoir embrasser en songe l'image charmante de votre jeune Grec — ? Alors, sautant au cou de la Vieille par une vivacité de jeune homme : — Ma bonne mère, continua-t il, je vous conjure par vos amours, ne nous faites pas payer si cher l'interruption qu'on vous a faite —. Enfin, à force de caresser & d'embrasser la vieille Esclave, ce beau garçon la fit consentir à continuer son histoire. Elle promit de ménager, le plus qu'il lui seroit possible, dans la suite de ses amours, la pudeur de ces deux jeunes filles, & voulut qu'elles vinssent s'asseoir plus près d'elle : — On permet, dit-elle, une fois le jour un peu de folie à la jeunesse —. Ces paroles, prononcées d'un ton grave, furent comme une espèce de dispense pour les oreilles scrupuleuses, & comme un passe-port pour les histoires du jour. Les deux jeunes filles ne se firent point prier pour se mettre auprès de Larisse ; & la Vieille reprit ainsi la suite de ses aventures.

— L'amour, gagnant peu à-peu le terrein, & d'un foible commencement, s'étant sensiblement accru, comme quand

le feu trouve une matière combuſtible, fut bientôt maître abſolu chez moi : ce n'étoit déjà plus cet amour ſéducteur, dont les jeux m'avoient paru ſi doux dans la naiſſance de ma paſſion, mais un Dieu cruel, & qui, devenu plus fier encore, après avoir triomphé de ma foibleſſe, exerçoit ſur moi ſon pouvoir tyrannique. Enfin (1), au lieu de cet amour paiſible, qui s'étoit d'abord logé dans mes yeux, & que j'entretenois innocemment, je ſentis un feu violent qui m'enflammoit le ſang dans les veines, & dévoroit juſqu'à mes os. Toutes les armes que ma vertu oppoſoit à ſon ennemi, étoient des ſoupirs & des larmes; &, comme d'intelligence avec l'amour, ma volonté étoit trop foible pour tenter même de réſiſter à ce qu'il plairoit à mon tyran d'ordonner de la malheureuſe Lariſſe. Au reſte, je ne puis bien exprimer quelle étoit ma ſituation; & je ne ſais quel nom lui donner. Eh! comment puis-je décider ſi c'eſt volontairement ou malgré ſoi qu'on ſubit

(1) Alluſion au Conte de l'Amour mouillé d'Anacréon.

le joug de l'amour, puiſque dans mon égarement, en me plaignant de ſa cruauté, je lui adreſſois en même tems mes vœux! Fatal amour (diſois-je dans ces momens où ma raiſon ſembloit vouloir reprendre le deſſus), funeſte fléau des mortels, pourquoi viens-tu troubler mon repos? Puis, à l'inſtant même, changeant de langage : Doux vainqueur, diſois-je tout de ſuite, Amour, le plus puiſſant des Dieux, pardonnez-moi mon emportement: mon cœur déſavoue les plaintes injuſtes que ma bouche inſenſée profère; & ſi le trouble de mes ſens permet quelque retour à ma raiſon, Dieu de Paphos & d'Idalie, j'adore ton pouvoir ſuprême; fais que mon cher Gliſon réponde à mes feux; & toutes les offenſes que j'ai pu commettre contre toi, je vais les expier, en faiſant couler ſur tes autels, parmi les roſes, le ſang des moineaux & des colombes. Cependant ma bleſſure mortelle avoit abattu mes eſprits, & je dépériſſois à vue d'œil. La nourriture & le ſommeil ne me donnoient aucun ſoulagement; & nulle conſidération ne pouvoit affranchir mon ame maî-

triſée par une paſſion furieuſe, & aſſervie à un chétif Eſclave.

Gliſon (c'eſt le nom de cet aimable enfant) me paroiſſoit plus beau de jour en jour; je trouvois ſon entretien plus agréable; & je découvrois à chaque inſtant de nouveaux charmes dans ſes yeux, qui reprenoient leur vivacité. En effet, auſſitôt que le tems, qui guérit tous les maux, à la longue, eut adouci l'amertume de ſon chagrin, & que par l'habitude de ſouffrir, il ſe fut endurci contre la douleur, ſon viſage ayant repris ſon ancien éclat, fit bientôt briller tant d'agrémens & de beauté, qu'en le regardant on ſe rappelloit l'idée de cette admirable Vénus, le chef-d'œuvre du pinceau d'Apelle. Hélas! tandis qu'il ſe faiſoit un changement ſi heureux chez Gliſon, j'en éprouvois un bien triſte en moi: le feu brûlant qui me minoit, conſumoit de plus en plus mes forces; & autant ce garçon charmant s'embelliſſoit encore chaque jour, autant je voyois s'altérer ma figure, qui, ſans vanité, dans ce tems-là, n'étoit point tout-à-fait dépourvue d'agrémens. Mais (ce qu'il y a de plus cruel dans les maux

que souffrent les Amans), à mesure que le feu qui me dévoroit se fortifioit dans mon sein, une timidité malheureuse me contraignoit de l'étouffer ; & quoique les transports d'une passion qui étoit à son dernier dégré fussent devenus trop violens pour pouvoir être retenus davantage, comme j'étois fort jeune, je n'avois point assez de hardiesse pour exposer ma pudeur par une déclaration plus qu'incertaine. Mon état étoit donc presque désespéré. L'Amour eut pitié de sa victime. Il anima mes yeux du feu même qui me consumoit ; il y mit une expression si tendre, cette expression peignoit si bien mon tourment, que Glison, qui vit dépérir cette infortunée, à qui il avoit de si grandes obligations, devint triste lui-même, & m'interrogea sur la cause de ma douleur. Des larmes furent ma première réponse. Elle disoit beaucoup. Son trouble fut ma première consolation. Je vis qu'il m'entendoit. Sans parler, il s'expliqua mieux. Ses questions furent des aveux. La pitié la plus expressive les suivit. Nos larmes se mêlèrent ensemble. Les miennes eurent alors un charme inex-

primable pour moi : elles prouvoient l'excès de mon amour, & je voyois leur effet sur le cœur que je voulois toucher. Moment délicieux qui ne s'éffacera jamais de ma mémoire ! Jeunesse aimable ! jeunesse sensible ! si vous aimez jamais, n'accusez pas l'Amour de vous causer des peines ; il sait bien en dédommager.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Comment le Comte de Foix fut fort soudainement averti de ce qui étoit advenu à la journée de Juberoth, & ce par secrète manière; au propos de laquelle est rapportée une histoire touchant un Esprit familier, nommé Orthon, servant le Seigneur de Coraſſe en ſemblable matière.

C'EST encore ici une fiction sans doute. D'après ce que nous avons dit plus d'une fois, nous avons droit de nous l'approprier. S'il nous faut cependant une excuse, l'intérêt du morceau nous en tiendra lieu.

LA bataille de Juberoth eſt célèbre dans les anciennes Chroniques. Elle ſe donna durant la guerre que Jean, Roi de Caſtille, fils d'Henri de Triſtemare, & Denis, Roi de Portugal, ſe firent pour ſoutenir leurs prétentions reſpectives ſur ce dernier Royaume. Les Caſtillans y furent taillés en pièce, ainſi que les François & les Bearnois, qui avoient épouſé leur querelle. Le fait que Froiſſard rapporte à cette occaſion, eſt des plus ſinguliers. On lit, au dix-ſeptième chapitre du Livre troiſième de ſa Chronique, que le lendemain du combat, le Comte de Foix fut informé quelle en avoit été l'iſſue; choſe dont la diſtance des lieux rend la poſſibilité inconcevable.

(1) Le Dimanche, tout le jour, & le jour du Lundi & du Mardi enſuivant,

(1) C'eſt un Ecuyer du Comte de Foix qui raconte à Froiſſard le fait dont il s'agit.

le Comte de Foix, étant à Ortais en ſon Chaſtel, faiſoit ſi ſimple & ſi matte chère, qu'on ne pouvoit tirer parole de lui ; & ne voulut oncques ces trois jours iſſir de ſa chambre, ne parler à Chevalier, n'Eſcuyer (tant prochain lui fût), s'il ne le mandoit : & encore avint-il qu'il demanda tels, à qui il ne parla oncques mot tous les trois jours. Quand ce vint le Mardi au ſoir, il appella ſon frère Arnaut-Guillaume, & lui dit tout bas : Nos gens ont eu affaire, dont je ſuis courroucé ; car il leur eſt pris du voyage, ainſi que je leur dy au départements. Arnaut-Guillaume, qui eſt un très-ſage homme & aviſé Chevalier, & qui congnoiſſoit la manière & condition de ſon frère, ſe teut un petit ; & le Comte, qui déſiroit à éclaircir ſon courage, car trop longuement avoit porté ſon ennuy, reprit encore ſa parole, & parla plus haut qu'il n'avoit fait la première fois ; & dit : Par Dieu, Meſſire Arnaut, il eſt ainſi que je vous dy, & bientoſt nous en orrons nouvelles : mais oncques le Païs de Bearn ne perdit tant, depuis cent ans, en un jour, comme il a perdu

à ceſte fois en Portugal. Pluſieurs Chevaliers & Eſcuyers, qui eſtoient là préſens, & qui ouirent & entendirent le Comte, n'osèrent parler, & glosèrent ſes paroles; &, dedans dix jours après, on ſeut la vérité, par ceux qui à la beſongne avoyent eſté, & qui lui racomptèrent premièrement, & en enſuivant à tous ceux qui ouïr le vouloyent, toutes les choſes, en la forme & manière comme elles eſtoient avenues à Juberoth. Là, renouvella le deuil du Comte & de ceux du Païs, leſquels y avoyent perdu leurs frères, leurs parens, leurs enfans & leurs amis. Saincte Marie, dy-je à l'Eſcuyer qui me comptoit ſon conte, & comment le peut le Comte de Foix ſitoſt ſavoir, ne préſumer, comme de jour au lendemain? Par ma foy, dit-il, il le ſeut bien, comme il apparut. Donc eſt-il divin, dy-je, ou il a meſſagers qui chevauchent avec le vent, ou il faut qu'il ait aucun art. L'Eſcuyer commença à rire; & dit: Voirement faut-il qu'il le ſache par aucune voye de Nygromance. Point ne ſavons, au vray dire, en ce Païs, comment il en uſe, fors par ima-

gination. Lors, dy-je à l'Escuyer, or l'imagination que vous pensez, veuillez la moy dire & déclarer, & je vous en sauray bon gré; & si c'est chose à celer, je la celeray bien; ne jamais, tant que je soye en ce monde, n'en ce Pays, je n'en ouvriray ma bouche. Je vous en prie, dit l'Escuyer, car je ne voudroye pas qu'on seust que je l'eusse dit. Si en parlent bien les aucuns en couvert, quand ils sont avecques leurs amis. Adonc me tira en un anglet de la chape du Chastel d'Ortais, & puis commença à faire son compte; & dit: Il y a bien environ vingt ans qu'il regnoit en ce Païs un Baron qui s'appelloit en son nom Raymon, Seigneur de Coraſſe. Coraſſe, que vous l'entendez, est une Ville, à sept lieues de ceste Ville d'Ortais. Le Seigneur de Coraſſe, pour le tems que je vous parle, avoit un plaid en Avignon, devant le Pape, pour les dismes de l'Egliſe, en sa Ville, à l'encontre d'un Clerc de Catelogne; lequel Clerc estoit en Clergé fondé très-grandement, & clamoit avoir grand droit en ces dismes de Coraſſe, qui bien valoyent de revenu cent florins

par an : & le droit qu'il y avoit, il monſtra & prouva. Car, par ſentence définitive, le Pape Urbain cinquième, en Conſiſtoire général, condamna le Chevalier, & jugea pour le Clerc. De la dernière ſentence du Pape, leva lettre, & en prit poſſeſſion; & chevaucha tant par ſes journées, qu'il arriva en Bearn, & monſtra ſes Bulles & ſes Lettres: & ſe fit mettre, par la vertu des Bulles du Pape, en poſſeſſion de ce diſmage. Le Seigneur de Coraſſe eut grand'imagination ſur le Clerc & ſur ſes beſognes; & vint au-devant & dit au Clerc : Maiſtre Pierre ou Maiſtre Martin, ainſi qu'il avoit nom, penſez vous que par vos Lettres je doye perdre mon héritage ? Je ne vous ſay pas tant hardy, que vous en prenez, ne que vous en levez jà choſe qui ſoit mienne. Car, ſe vous le faictes, vous y mettrez la vie. Mais allez ailleurs impétrer bénéfices, car de mon héritage n'aurez-vous néant; &, une fois pour toutes, je vous le défen. Le Clerc ſe douta du Chevalier, car il étoit cruel, & n'oſa perſévérer. Si s'aviſa qu'il s'en retourneroit en Avignon, comme il fit. Mais, quand

il deut partir, il vint en la préſence du Chevalier & Seigneur de Coraſſe ; & lui dit : Par votre force, & non droit, vous m'oſtez les droicts de mon Egliſe, dont en conſcience, vous vous méfaictes très-grandement. Je ne ſuis pas ſi fort en ce Païs, comme vous eſtes : mais ſachez qu'au pluſtot que je pourray, je vous envoyeray tel Champion, que vous redouterez plus que moy. Le Sire de Coraſſe qui ne fit compte de ſes menaces, lui dit : Va à Dieu, va. Fay ce que tu pourras. Je te redoute plus mort que vif. Jà, pour tes paroles, je ne perdray mon héritage. Ainſi ſe partit le Clerc de Monſeigneur de Coraſſe ; & s'en retourna, je ne ſais quelle part, en Catelogne, ou en Avignon ; & ne meit pas en oubly ce qu'il avoit dit au départir du Seigneur de Coraſſe. Car, quand le Chevalier y penſoit le moins, environ trois mois après, en ſon Chaſtel de Coraſſe, là où il dormoit en ſon lict, delez ſa femme, vindrent meſſagers inviſibles, qui commencèrent à tempeſter tout ce qu'ils trouvèrent parmy ce Chaſtel, & ſembloit qu'ils deuſſent tout abattre, &

frappoyent les coups si grans, à l'huis de la chambre du Seigneur, que la Dame qui gisoit, estoit toute effrayée. Le Chevalier oyoit bien tout ce : mais il ne vouloit sonner mot, car il ne vouloit pas monstrer courage d'homme ébahy; & aussi il estoit hardy assez, pour attendre toutes aventures. Ces tempestes & effrais, fais en plusieurs lieux parmi le Chastel, durèrent une longue pièce; & puis se cessèrent. Quand ce vint au lendemain, toutes les megnées de l'Hostel s'assemblèrent, & vindrent au Seigneur, à l'heure qu'il fut levé; & lui demandèrent: Monseigneur, n'avez-vous point ouy ce que nous avons à nuict ouy? Le Sire de Coraſſe se feignit, & dit que non. Quelle chose avez-vous ouye? Adonc lui recordèrent comment on avoit tempesté aval son Chastel, & retourné & cassé toute la vaisselle de la cuisine. Il commença à rire, & dire qu'ils avoyent songé, & que ce n'avoit esté que vent. Ou nom Dieu, dit la Dame, je l'ay bien ouy. Quand ce vint l'autre nuict après ensuivant, encores revindrent ces tempestes, & menèrent plus grand'noise que devant,

devant; & frapoyent les coups si grans aux huis & aux fenestres de la chambre du Chevalier, qu'il sembloit que tout deust rompre. Le Chevalier saillit sus emmy son lict, & ne se peust, ni ne voulut abstenir qu'il ne demandast: Qui est ce qui heurte ainsi à ma chambre à ceste heure? Tantost lui fut respondu, ce suis-je. Le Chevalier lui dit: Qu'ici t'envoye? Il m'y envoye le Clerc de Carelongne, à qui tu fais grand tort, car tu lui touls les droits de son bénéfice. Si ne te laisseray en paix, tant que tu lui auras fait bon compte, & qu'il soit content. Dit le Chevalier: Comment t'appelle-t-on, qui est si bon messager? On m'appelle Orthon. Orthon, dit le Chevalier, le service d'un Clerc ne te vaut rien. Il te donnera & fera trop de peine, si tu veux le croire. Je te prie, laisse l'en paix, & me sers, & je te sauray moult bon gré. Orthon fut tantost conseillé de respondre, car il s'amoura du Chevalier; & dit: Le voulez-vous? Oui, dit le Chevalier: mais que tu ne faces mal à personne de céans. Nenny, dit Orthon. Je n'ay puissance

nulle de faire autre mal, que de toy réveiller, & détourner de dormir toy, ou autruy. Fay ce que je te dy, dit le Chevalier, nous ſerons bien d'accord, & laiſſe ce Clerc méchant, car il n'y a riens de bien en luy, fors que peine pour toi, & ſi me ſers. Et puiſque tu le veux, dit Orthon, & je le veuil. Là s'énamoura tellement celuy Orthon du Seigneur de Coraſſe, qu'il le venoit veoir bien ſouvent de nuict; & quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit ſon oreiller, ou il frappoit grans coups à l'huis & aux feneſtres de ſa chambre; & le Chevalier, quand il eſtoit éveillé, lui diſoit: Orthon, laiſſe-moy dormir. Non feray, diſoit Orthon, ſi t'auray dit des nouvelles. Là avoit la femme du Chevalier ſi grand paour, que tous les cheveux lui hériſſoient; & ſe muſſoit en ſa couverture. Là, lui demandoit le Chevalier, & quelles nouvelles m'apportes-tu? Diſoit Orthon, je viens d'Angleterre, ou de Hongrie, ou d'un autre lieu; & diſoit je m'en party hier, & telles choſes & telles y ſont avenues. Si ſavoit ainſi le Sire de Coraſſe, par Or-

thon, tout ce qu'il avenoit par le monde; & maintint bien celle erreur cinq ans, & ne s'en pouvoit taire; mais s'en découvrit au Comte de Foix, voire par une manière que je vous diray. Le premier an le Sire de Coraſſe vint devers le Comte de Foix à Ortais ou ailleurs. Le Sire de Coraſſe lui diſoit : Monſeigneur, telle choſe eſt avenue en Angleterre, ou en Eſcoce, ou en Allemaigne, ou en autre Païs; & le Comte de Foix, qui depuis trouvoit tout ce véritable, avoit grand'merveille dont telles choſes luy venoyent à ſavoir : & tant le preſſa & examina une fois, que le Sire de Coraſſe lui dit comment, & par qui telles nouvelles lui venoyent, & par quelle manière il lui eſtoit venu. Quand le Comte de Foix en ſeut la vérité, il en eut grand'joye; & lui dit : Sire de Coraſſe, tenez l'en amour. Je voudroye bien avoir un tel meſſager. Il ne vous couſte riens; & ſi ſavez véritablement tout ce qui avient par le monde. Le Chevalier reſpondit : Monſeigneur, ſi feray-je. Ainſi eſtoit le Seigneur de Coraſſe ſervy d'Orthon, par long-tems.

Je ne ſay pas ſi celuy Orthon avoit plus d'un maiſtre : mais toutes les ſemaines, deux ou trois fois, il venoit viſiter le Seigneur de Coraſſe, & luy diſoit les nouvelles qui lui eſtoyent avenues ès Païs où il avoit converſé, & le Seigneur de Coraſſe en eſcrivoit au Comte de Foix, lequel en avoit grand'joye. Car c'eſtoit le Sire en ce monde, qui plus volontiers oyoit nouvelles d'eſtrange Païs. Une fois eſtoit le Sire de Coraſſe avecques le Comte de Foix, & jaugloyent entre eux deux enſemble de cecy, en manière que le Comte de Foix luy demanda : Sire de Coraſſe, avez vous point veu encores voſtre meſſager ? Par ma foy nenny, ne point ne l'en preſſe. C'eſt merveille, dit le Comte ; & s'il me fuſt auſſi bien appareillé comme à vous, je luy euſſe prié qu'il ſe fuſt démontré à moy, & vous prie que vous en mettez en peine, ſi me ſaurez à dire de quelle forme il eſt, & de quelle façon vous m'avez dit, qu'il parle auſſi bien le Gaſcon comme moy, ou vous. Par ma foy, dit le Sire de Coraſſe, c'eſt vérité. Il parle auſſi bien & auſſi bel

comme vous & moy ; &, par ma foy, je me mettray en peine de le veoir, puiſque vous le me conſeillez. Avint que le Sire de Coraſſe (comme les autres nuicts avoit eſté) eſtoit en ſon lict, de coſté ſa femme, laquelle eſtoit jà accouſtumée d'ouïr Orthon, & n'en avoit jà plus de paour. Lors vint Orthon, & tire l'oreiller du Seigneur de Coraſſe qui fort dormoit. Le Sire de Coraſſe s'éveilla, & demanda : Qui eſt-cela ? reſpondit Orthon, ce ſuis je. Il lui demanda : Et dont viens-tu ? Je viens de Prague en Bohême. Combien, dit-il, y a-t-il bien ? Soixante journées, dit Orthon ; & en es-tu ſitoſt revenu ? Mais Dieu ouy. Je vole auſſi-toſt que le vent, ou plus toſt. Et es-tu à aelles ? Nenny, dit-il. Comment doncques peux-tu voler ſitoſt ? reſpondit Orthon, vous n'avez que faire de le ſavoir. Non, dit-il. Je te verroye trop plus volontiers, pour ſavoir de quelle forme tu es, & de quelle façon. Reſpondit Orthon, vous n'avez que faire de le ſavoir. Suffiſe vous quand vous m'oyez, & que je vous rapporte certaines nouvelles. Par Dieu, dit le

Sire de Coraſſe ; je t'aimeroye mieux, ſe je t'avoye veu. Reſpondit Orthon, &, puiſque vous avez déſir de me veoir, la première choſe que vous verrez & rencontrerez demain au matin, quand vous ſaudrez de voſtre lict, ce ſeray-je. Il ſuffit, dit le Seigneur de Coraſſe. Or va je te donne congé pour cette nuict. Quand ce vint au lendemain, le Sire de Coraſſe ſe leva ; la Dame avoit telle paour, qu'elle fit la malade, & dit que point ne ſe leveroit pour ce jour, & le Sire vouloit qu'elle ſe leuaſt. Sire, dit-elle, je verroye Orthon, & je ne le veuil point veoir, ſi Dieu plaiſt, ne rencontrer. Lors, dit le Sire de Coraſſe, je le vueil bien veoir. Il faut tout bellement de ſon lict, & s'aſit ſur le chalie, & cuidoit bien veoir en propre forme Orthon : mais il ne veit rien choſe par quoy il peuſt dire, veez-cy Orthon. Ce jour paſſa ; & la nuict vint ; quand le Sire de Coraſſe fut en ſon lict couché, Orthon vint, & commença à parler comme il avoit accouſtumé. Va, dit le Sire de Coraſſe à Orthon, tu n'es qu'un menteur ; tu te devois ſi bien monſtrer à

moy, & tu n'en as riens fait. Non, dit-il ? Si ay. Non as. Et ne veistes-vous pas, dit Orthon, quand vous failliſtes de voſtre lict, aucune choſe ? Et le Sire de Coraſſe penſa un petit, & puis s'aviſa. Oui, dit-il, en ſéant ſur mon lict ; & penſant à toy, je vey deux feſtus ſur le pavement, qui tournoyoient enſemble. Ceſtoy-je, dit Orthon, en celle forme-là je m'eſtoye mis. Dit le Sire de Coraſſe, il ne me ſuffit pas ; je te prie que tu te mettes en autre forme telle que je te puiſſe veoir & congnoiſtre. Orthon reſpondit : Vous ferez tant que vous me perdrez, & que je m'en iray de vous, car vous me requérez trop avant. Dit le Sire de Coraſſe, tu ne t'en iras pas d'avecques moy, ſi je t'avoye une fois veu, je ne te voudroye plus veoir. Or, dit Orthon, vous me verrez demain, & prenez-vous garde de la première choſe que vous verrez quand vous ſerez iſſu hors de voſtre chambre. Il ſuffit, dit le Sire de Coraſſe. Ore t'en va, je te donne congé, car je vueil dormir. Orthon s'en partit. Quand ce vint le lendemain à heure de tierce, le Sire de Coraſſe fut

levé & appresté, & issit hors de sa chambre, & vint en une place, qui regarde emmy la court du Chastel. Il jetta ses yeux; & la première chose qu'il veit, ce fut une truye, la plus grande qu'oncques il avoit veue; mais celle estoit tant maigre, que par semblant on n'y veoit que les os & la pel, & avoit les oreilles grandes, longues & pendantes, & toutes tachées, & avoit un musel long & agu & affamé. Le Sire de Coraſſe s'émerveilla trop de cette truye. S'il ne la veit point voulontiers, & commanda à ses gens, or tost, mettez les chiens dehors. Je veuil que cette truye soit morte & dévorée. Les varlets saillirent sus, & deffermèrent le lieu où les chiens étoient, & leur firent assaillir la truye, laquelle jetta un grand cry, & regarda contremont sur le Seigneur de Coraſſe, qui s'appuyoit devant sa chambre, à une estaye; & oncques puis on ne la vit, car elle s'évanouit, oncques on ne seut qu'elle devint. Le Sire de Coraſſe rentra en sa chambre tout pensif, & luy souvint d'Orthon: Je croy que j'ey veu Orthon mon messager. Je me repens de ce que j'ay

luy fait huer mes chiens sur luy. Avanture sera se le voy jamais, car il m'a dit plusieurs fois, qu'aussitost que je le courrouceroye, que je le perdroye. Il dit vérité : oncques depuis ne revint en l'Hostel de Coraſſe, & le Chevalier mourut dedans l'an ensuyvant. Or vous ay-je recordé de la vie d'Orthon, & comment il servit un tems de nouvelles le Seigneur de Coraſſe. Il est vérité, dy-je à l'Escuyer, & à ce propos, pourquoy vous le commendastes, le Comte de Foix est il servy d'un tel messager; en bonne vérité c'est l'imagination de plusieurs hommes en Bearn, qu'ouy. Car on ne fait riens ou Païs n'ailleurs quand il veut, & il y met parfaitement sa cure que tantost il ne le sache, & quand on s'en donne le moins de garde; ainsi fut-il de nouvelles qu'il dit de bons Chevaliers & Escuyers de ce Pays qui estoyent démourés en Portugal. La grace & la renommée qu'il a de celuy fait grand profit. Car on ne perdroit point céans la valeur d'une cueiller d'or ou d'argent, ne riens qu'il ne le seust tantost. Atant pry-je congé à l'Escuyer; & trouvay autre compaignie avecques laquelle

je m'embaty & déportay. Mais toutes fois je my bien en mémoire tout le compte qu'il m'eut dit.

SUITE
DE LA TROISIEME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

ADHÉMAR,
OU
LES TORTS DE L'OPINION.
TIRÉ D'UN MANUSCRIT.

Nos Ordonnances, nos Règlemens ne ressemblent plus aux Coutumes des anciens Gaulois. La France a reçu presque un nouveau caractère depuis la suppression du régime féodal. Pourquoi l'opinion subsiste-t-elle encore telle qu'elle fut? Despote altier, & presque toujours bar-

bare, elle eſt encore le tyran des eſprits. Ames vertueuſes, Adhémar, perſécuté par l'opinion, vous fera rougir de vous laiſſer conduire par elle. Ames ſenſibles, cet infortuné va vous arracher des larmes. Le plus honnête homme fut flétri. Le Guerrier, dont le ſang, verſé pour la défenſe de l'Etat, fumoit encore, fut outragé ſur le champ de bataille, où, la veille, il avoit paru un Héros. La beauté même oſa condamner, quelques inſtans, le ſentiment qui l'entraînoit vers lui.

Il n'eſt point de François qui ne ſoit inſtruit des troubles qu'un parti trop puiſſant a cauſé en France ſous les règnes de Charles IX & Henri III. Quand même le ſang de deux Henris n'eût point été verſé par des mains fanatiques, les malheurs de nos Provinces auroient ſuffi pour nous faire haïr la mémoire de ces tems affreux, où le Citoyen armé égorgeoit le Citoyen qui s'endormoit avec confiance ſur le ſein de ſa Patrie.

Louis XIV, en révoquant l'Edit de Nantes, crut extirper le mal juſques dans ſa racine. La tranquillité future de la Nation, lui ſembla néceſſiter de grands

ſacrifices. Mais l'*erreur a ſes martyrs.* Il fut forcé d'uſer de rigueur. On employa la violence pour convertir les uns & pour chaſſer les autres. Le déſeſpoir donna de l'énergie à des François timides, qui ne furent plus que des factieux. Des enthouſiaſtes montèrent en Chaire, & le feu de la rébellion ſe communiqua de proche en proche. Le Vivarez & quelques Villes de la Guienne ſe mutinèrent. Les attroupemens ſe formèrent; les hoſtilités commencèrent: on ne vit bientôt plus que des camps volans. Les ennemis de l'Etat eurent des intelligences avec les rebelles. L'Etat étoit menacé d'un embraſement. Le Maréchal de Villars fut envoyé avec une armée en Languedoc. C'étoient des eſcarmouches, des convois enlevés, des poſtes pris & repris. Le ſang des ſoldats François couloit ſur le champ de bataille; celui des Proteſtans ſur les échafauds.

Les Bourgeois de Nîmes, plus coupables, avoient formé le complot d'enlever le Duc de Berwick, leur Gouverneur, l'Intendant de la Province; de faire ſoulever le Languedoc & le Dauphiné: la conſpiration fut découverte.

Brouſſon, d'une famille conſidérée, homme éloquent, trop zélé pour la Religion Réformée, un des Conjurés, oſa prêcher en public la révolte : il fut arrêté & condamné à périr du dernier ſupplice, qu'il ſouffrit avec conſtance. Il laiſſa une épouſe & un fils encore au berceau. Cette famille innocente, perſécutée par le Gouvernement, & flétrie en France par l'opinion, ſe réfugia en Hollande. Les Provinces-Unies, par une tolérance politique & digne d'éloges, donnoient aſyle aux Réfugiés. La bienfaiſance des Proteſtans, qui ne voyoient dans le ſupplice de Brouſſon qu'un martyre glorieux, procura une fortune à ſa veuve & à ſon fils.

Cette mère tendre qui, quoique Proteſtante, étoit, comme tant d'autres, très-attachée à la France, ne nourrit point la jeuneſſe de ſon fils de levains ſéditieux. Elle ſut en faire un honnête homme, & un homme *honnête*. Adhémar (c'eſt le nom qu'il porta toujours) réuniſſoit aux avantages d'une belle taille & aux agrémens de la figure une phyſionomie douce & ouverte, beaucoup d'eſprit, & un cœur ſenſible. Si c'eſt

finir un portrait que d'ajouter le courage, je dirai, Adhémar étoit brave. Modèle unique de la piété filiale, ses entrailles s'émurent toujours au nom si sacré de mère. Une mère est en effet ce qu'un enfant a de plus précieux au monde. Que de sacrifices ne fait-elle pas avant d'être sûre qu'elle n'élève point un ingrat!.. Un fils ingrat!.... est-il bien vrai qu'il en ait existé?

Caressé par sa mère, formé par de sages instituteurs dans un Pays de liberté, où l'ame n'est point forcée de *s'assouplir* & de prendre cette *ductilité* qui la défigure si souvent, Adhémar vit s'écoulet utilement pour lui les tendres années de la première adolescence. On parvient dans le monde avec bien moins de qualités qu'il n'en avoit. Il avoit tout à espéret. Il embrassa le parti des armes, le plus digne sans doute d'une ame franche & noble. C'est dans les troupes du Stathouder qu'il fit son apprentissage militaire. La neutralité que la Hollande venoit de s'imposer dans les derniers traités, s'opposoit à l'avancement d'Adhémar. Le Maréchal de Villars, quoique vieux, commandoit les armées de France. Adhé-

mar brûloit de servir sous ce grand homme. Il savoit qu'il étoit né François : son sang se déclaroit pour sa Patrie. La Religion étoit l'obstacle que sa mère lui opposoit. Elle lui avoit gardé le secret sur la triste fin de son père. — Je vivrai, disoit-il à sa mère, par-tout en paix. Mon cœur fut à Dieu & à vous, dès l'instant que je naquis. Je lui donne aujourd'hui un troisième Maître ; c'est Louis XV. La France persécuta mes aïeux ; elle m'a banni : hé bien, je veux qu'elle se repente un jour de m'avoir compté pour un de ses ennemis. Ce grand Roi, que je ne puis haïr, & qui, dans le long cours de sa vie brillante, n'a peut-être que le tort de nous avoir persécutés injustement, Louis XIV n'est plus. Son Successeur n'a persécuté personne (1).

Adhémar & sa mère revirent donc encore la France. Le Cardinal de Fleury en étoit le premier Ministre. Ce Prélat, qu'on ne placera point parmi ces Mi-

(1) On doit sentir que c'est ici un éloge un peu prématuré ; car, à cette époque, Louis XV étoit bien jeune.

niſtres qui donnent à la Nation l'empreinte de leur caractère, avoit des vertus pacifiques. C'étoit ce que la France demandoit. Louis XIV avoit laiſſé des dettes immenſes : le tems des diſſipations & des grands projets étoit paſſé. Une économie ſage étoit devenue une vertu de circonſtance ; le Cardinal rétablit l'ordre dans les affaires par des opérations ſans éclat, mais ſans faccades violentes. La mort d'Auguſte II, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, rallumoit le feu de la guerre. Le Roi Staniſlas, nommé au Trône de Pologne par Charles XII, l'avoit été une ſeconde fois de la manière la plus ſolemnelle. Cette élection étoit contrariée par l'Empire & la Ruſſie. La France qui l'avoit protégée, s'étoit alliée avec l'Eſpagne & la Sardaigne. Les campagnes s'ouvroient dans le Milanez & dans l'Autriche. Adhémar, préſenté au Cardinal, fut nommé un des Aides-de-Camp du Maréchal de Villars, qui venoit d'être déclaré Généraliſſime des armées Françoiſe, Eſpagnole & Piémontoiſe. Adhémar mérita l'eſtime du Général, qui mourut après la priſe de

Milan, & qui le recommanda au Maréchal de Coigny. La Lorraine fut le prix inattendu de cette campagne. Adhémar obtint, à la paix, une Compagnie dans le Régiment des Gardes-Suisses. Avec quelle joie il fut reçu dans les bras de sa mère! comme il répondit à ses caresses! Le tems de paix, le séjour des garnisons est un tems d'oisiveté pour l'Officier, qui ne fait qu'aller de l'*Inspection* à la *Parade*, de la Parade à l'Auberge, de l'Auberge *au Café*, du Café à la Comédie, & enfin dans un Sallon Bourgeois, pour perdre son argent ou pour faire l'amour. Adhémar fit succéder aux fatigues de la campagne les méditations de l'étude. Son cœur, paisible encore, mais vuide, étoit fait cependant pour honorer l'amour & l'amitié. L'amitié dut en recevoir les prémices. Le Chevalier de Saint-Prieſt, Officier dans le même Régiment, mérita & obtint sa confiance. Le Chevalier n'avoit qu'un défaut : trop de vivacité, & point assez de cette Philosophie qui soumet tous les mouvemens de l'ame à la froide analyse de la raison. Une passion bien plus entraînante partageoit le cœur

de Saint-Prieſt. Il aimoit la fille d'un Lieutenant-Colonel, & le père de ſon Amante lui avoit promis ſa main.

Mademoiſelle de Blinville vivoit dans un petit Bourg en Province les deux tiers de l'année. Son père (pour parler le langage de tous les Officiers qui ſe ruinent dans les garniſons) avoit mangé une grande partie de ſon patrimoine au Service, & s'étoit aſſervi à ce régime économique. Il amaſſoit, pendant neuf mois, par le retranchement de toutes les dépenſes qui n'étoient point d'une abſolue néceſſité, les ſommes dont il avoit beſoin pour venir figurer, avec décence, trois mois dans la Capitale. Il avoit choiſi l'hiver de préférence. Paris alors eſt un Pays de Fées. Des Temples magiques conſacrés à Terpſicore & à Momus, s'élèvent de toutes parts. Les jours ont des fêtes, les nuits ont des plaiſirs. Aux ſons des tambourins du Carnaval, la vertu même devient gaie; la timidité prend l'eſſor; & la pudeur, ſous le domino, haſarde ces innocentes agaceries, ces ingénieux calembourgs, dont le mérite n'eſt point la méchanceté, mais l'embarras du moment. Vingt-cinq ans fai-

soient son âge. Elle n'étoit point belle ; mais elle avoit, ce qui vaut mieux, beaucoup de physionomie. Son esprit étoit agréable. Elle parloit avec aisance, & sans avoir la prétention de parler bien ; mérite rare. Elle avoit beaucoup lu ; car on lit beaucoup dans les Couvens, & on n'y lit pas toujours ce qui peut instruire solidement. Des mains indiscrètes viennent glisser à travers les grilles Candide, la Nouvelle Héloïse, le Temple de Gnide, & des Livres très-philosophiques. Mademoiselle de Blinville les avoit dévorés. Ces lectures avoient hâté les développemens de son esprit, & formé son caractère. Elle en eut un toute sa vie. Déjà, dans sa jeune tête, elle avoit arrangé un nouveau plan de conduite. — Je serai femme, avoit-elle dit, par les graces, homme par les vertus. L'opinion . . . chimère ! on dira tout ce qu'on voudra ; je pardonne d'avance tout à la calomnie : mais je ferai en sorte qu'elle n'osera me reprocher ni un vice ni une foiblesse —. Par foiblesse, elle n'entendoit point l'amour, mais la suite ordinaire de l'amour. Elle avoit demandé à sortir du Couvent avant que ce que les

Religieuſes appellent *une bonne éducation* fût fini. — Nous n'en avons pu rien faire, dirent les Religieuſes à ſon père; ſes Maîtres & nous y avons perdu notre patience. — Ce ne ſera point tant pis, répondit M. de Blinville —. Revenue dans la maiſon paternelle, elle avoit dédaigné les hochets de ſon âge. Point de filets, point de broderie au tambour, peu de deſſin; & encore ce n'étoient ni des tulipes, ni des muguets qu'elle deſſinoit. Le claveſſin, l'exercice, & des livres, voilà les délaſſemens de Mademoiſelle de Blinville. On la voyoit, dès le matin, à cheval, ſuivre ſon père, enchanté de ſa preſteſſe. — Si j'aime un jour, & ce malheur eſt inévitable, diſoit-elle, celui que j'aimerai en ſera bientôt informé. Pourquoi ces mines de notre ſexe? Fauſſeté de convention. Je veux traiter l'amour comme un galant homme traite l'amitié, avec raiſon & nobleſſe. Les femmes ſeroient bien plus heureuſes; le préjugé, qui ſemble ajouter à leur foibleſſe, ſeroit bientôt détruit, ſi elles vouloient penſer, agir, au lieu de ſe borner à plaire —.

L'automne avançoit. Ce moment que

le Chevalier de Saint-Prieſt avoit tant de fois déſiré, approchoit. Il auroit voulu retrancher de l'année toutes les ſaiſons, qui mettoient un intervalle entre le départ & le retour de ſon Amante. Une lettre de M. de Blinville lui annonça enfin l'inſtant fortuné. Elle finiſſoit ainſi: » A mardi, Chevalier! vous ſeriez bien » aimable, ſi vous dévanciez ce jour. Il » ne tient qu'à vous. Nous couchons ſa- » medi à Étampes chez le Comte D***, » où nous ſerons trois jours ».

Ici, il nous eſt permis d'aller un peu plus vîte que l'Auteur. Nous dirons que le Chevalier arriva à Étampes, accompagné d'Adhémar. Adhémar plaît à Mademoiſelle de Blinville; il aime, déjà il eſt le rival de ſon ami. Ici commencent des combats très-bien rendus par l'Auteur du Roman. Déjà malheureux, mais vertueux, Adhémar ſe diſpoſe à tout ſacrifier à ſon ami. » J'eus tort » d'aimer, s'écrie-t-il, la Maîtreſſe de » mon ami; mais ce même amour de- » viendra mon châtiment ». Mademoiſelle de Blinville n'aimoit point le Chevalier; elle avoit conſenti à lui donner la main, parce que cette union paroiſ-

soit flatter M. de Blinville. *Les convenances*, qui font tant de victimes, l'avoient déterminée; mais aussi-tôt qu'elle eut vu Adhémar, elle se dit tout haut: » Le Chevalier ne sera point mon époux. » Monsieur de Blinville éclatera en re- » proches, menacera: mais il s'appai- » sera. Le Chevalier sera mon ami; son » partage sera assez beau ». Comme *Ninon*, elle croyoit que l'amitié d'une femme aimable vaut autant que l'amour. Nous pensons comme elle; & après le tems de la première jeunesse, on est bien plus flatté d'être l'ami que l'amant d'une jolie femme.

M. de Blinville, entré de bonne heure au Service, étoit *tout* Militaire, &, comme beaucoup de ceux de son état, n'avoit eu qu'une éducation de garnison. Dans son jeune âge, il avoit pu être aimable; dans sa vieillesse, ce n'étoit plus qu'un ignorant. Tous ses problêmes en morale s'expliquoient à la pointe de l'épée. L'épée, avec lui, décidoit toujours du juste & de l'injuste, du vrai ou du faux. Il s'élevoit contre toutes les formes judiciaires du siècle, & regrettoit ces tems où la Justice, plus expéditive,

prononçoit, par le charbon ardent, par l'huile bouillante ou par le duel, sur le crime & l'innocence. « Notre fortune, » notre honneur ne dépendent pas du » moins, disoit-il, d'un Avocat, d'un » Procureur & d'un Juge, mais de Dieu » & de notre bras ». Esclave de sa parole, il la tenoit, quelque hasardée qu'elle fût; ou s'il y manquoit, il se justifioit aussi-tôt en proposant un duel. Estimant peu les femmes, parce qu'il avoit trompé des Bourgeoises de Province, sans nombre, à l'aide d'une jolie figure, d'un uniforme, *& d'une certaine tournure*, il laissoit sa fille remplir, disoit-il, la destinée de son sexe. Tout ce que sa fille avoit à redouter, c'étoit la parole qu'il avoit donnée au Chevalier. Sur ce point, il n'y avoit que l'épée qui pût lui faire entendre raison; & ce n'étoit point à sa fille à se mesurer avec lui.

Cependant Mademoiselle de Blinville ne dormoit plus. Elle connut l'inquiétude & l'insomnie. Quelque courageuse en effet que soit une femme, du moment qu'elle aime, elle a des craintes. Un doute cruel l'entretenoit dans une perplexité inquiétante. « Adhémar peut-il m'aimer; est-

» il

» il libre » ? Une réflexion plus triſte l'accabloit. « Il eſt vertueux . . . il eſt » l'ami du Chevalier ; il craindra de le » trahir ». Adhémar ſe livroit, en ſecret, de plus grands combats ; il aimoit ; il jutoit de fuir ; il ſecouoit avec déſeſpoir ces chaînes, qu'une tendre ſympathie, qu'un amour, devenu impérieux, lui avoit préſentées.— Non, diſoit il, non, je n'empoiſonnerai point les jours de mon ami. — Il évite un entretien ; il devient plus circonſpect : il couvre les feux dont il eſt embrâſé, ſous un maintien auſtère. Ses yeux mornes ne diſent plus que ce qu'il veut bien leur permettre de dire. On part. Il ne prend point ſa place dans le carroſſe. Il monte à cheval, ſous prétexte de prendre les devants, pique & s'éloigne avec la plus grande vîteſſe, en diſant: — Jamais, jamais . . . je l'ai vue pour la dernière fois —.

Un mois s'étoit paſſé depuis ſon arrivée à Paris ſans qu'il ſe fût préſenté chez M. de Blinville. Lui, qui n'autoit pu paſſer une matinée ſans donner un bonjour au Chevalier, il avoit ceſſé de le voir pendant un mois. Mademoiſelle de Blinville n'avoit point perdu ce tems;

là ; elle avoit ôté tout espoir au Chevalier. Celui-ci, tout entier à sa douleur, avoit négligé son ami. C'est dans son sein qu'il vient enfin s'épancher. — O mon ami, plaignez-moi. Je suis malheureux ; Mademoiselle de Blinville ne jouit plus de sa tranquillité ordinaire. J'ai un rival, un rival aimé. Si je le connoissois ! — A ces mots, Adhémar rougit & perd contenance. — Que feriez-vous, lui dit-il ? — Ce que je ferois ?... il ne se présenteroit à elle que baigné de mon sang. — Vous n'êtes donc qu'un homme sans principes ? Quel est le crime de votre rival ? d'avoir su plaire ? savez-vous si, malgré lui, si, malgré elle, ils se sont aimés dès le premier instant ? Peut-être votre rival, plus généreux que vous ne l'imaginez, évite la présence de celle qui l'a charmé. Mais si Mademoiselle de Blinville ne vous a jamais aimé, que vous a-t-il enlevé ? Vous ne perdez que le frivole espoir de plaire. Etes-vous homme à vous nourrir d'une espérance vaine ? Soyez juste : . . . je vous en dirai plus ; . . . . Il n'est pas tems encore. Vous n'êtes point en état de m'entendre. Je ferai même tout mon possible pour que

vous n'ayiez pas besoin de tout savoir—. Il étoit ému, attendri. Le Chevalier, étonné de tant d'émotion, l'observoit avec un œil avide : — Ainsi, mon ami défend mon rival ! — Votre ami veut que vous ayiez des vertus. — Adhémar ! peut-être en ai-je plus que vous ne l'imaginez ; vous n'êtes pas à votre aise. — Il est vrai . . . je ne suis pas bien. — Achevez donc.— Brisons-là. — Vous vous taisez ? — Je ne me tairez pas toujours. — Pourquoi n'êtes-vous point venu chez Monsieur de Blinville ? Savez-vous que votre conduite ne se conçoit pas ? — Vous avez raison. Je le verrai ; il voudra bien m'excuser. — Sa fille demande de vos nouvelles. — Sa fille ! dit Adhémar—. Son trouble l'empêcha de continuer, & ce trouble n'échappa point au Chevalier. — J'ai donc perdu mon ami ? — Non, cher Saint-Prieſt, non . . . . Si vous lisiez dans mon cœur ; . . . que vous le déchirez ! Par pitié . . . . laissez-moi. J'ai besoin d'être seul. — Je vais donc faire vos excuses. — Faites —. Quand vous verra-t-on ? — Je ne sais —. Le Chevalier se retira.

Nous passerons sous silence les nou-

veaux combats d'Adhémar. Il ramaſſoit tout ce que ſa vertu avoit de plus fort; mais l'amour l'étoit bien davantage. Cependant, toujours inébranlable, il ne ſe propoſoit point de voir Mademoiſelle de Blinville. Un carroſſe arrête devant ſa porte. On annonce M. de Blinville. — Eh! bonſoir, Monſieur; je ne dis point mon ami, puiſqu'il faut venir vous chercher. Cela n'eſt pas bien; mais vous êtes habillé, vous ſerez des nôtres, ce ſoir. Nous avons une loge aux François: venez y donner la main à ma fille. — A Mademoiſelle de Blinville? — Oui, à ma fille—. Vous ne devez pas douter, Monſieur, du plaiſir que j'aurois: mais des affaires, des motifs . . . mille pardons, Monſieur. — Des affaires! des motifs! termes ſacramentaux, & par-tout prodigués, qui ne m'en impoſent point. Vous viendrez. —Pouvez-vous penſer que s'il étoit en ma puiſſance? —Vous viendrez.— Adhémar fut forcé de ſe rendre à une invitation ſi preſſante. Qu'il fut décontenancé devant Mademoiſelle de Blinville! qu'il avoit peu d'eſprit! Ce fut en vain que, pendant tout le tems que dura le ſpectacle,

elle fit tout ce qu'elle put pour l'encourager. Il la reconduisit, & elle eut l'adresse de lui faire promettre de revenir le lendemain à dix heures du matin.

Comme il se disposoit à sortir, le Chevalier entra. — Je venois chargé des excuses de mon ami : mais je pense qu'il a déjà obtenu son pardon, dit-il avec un ton moitié doux, moitié ironique. — Je lui ai fait grace en le voyant, dit M. de Blinville. Entre gens de notre sorte, il n'y a pas de longues rancunes. L'accolade ou l'épée; je ne sais que cela, pour tout finir le même jour. — Et vous, Mademoiselle ? — Je suis moins indulgente. — Les Dames, reprit M. de Blinville, ont le droit d'être plus difficiles. Plaidez la cause de votre ami. — Monsieur a un Avocat plus éloquent que moi. — Oui, dit Adhémar, la bonté de Mademoiselle & ma bonne foi. — On se sépara d'abord après le souper.

— Le voilà donc connu, se disoit Saint-Prieſt, ce rival dangereux ! Le perfide ! sous quels dehors imposans il cachoit sa noirceur ! Toi, Adhémar ! toi ! . . . . L'amitié, non, l'amitié n'habite point sur la terre, puisque tu as osé la trahir—. Dans

sa fureur, il osa se promettre de faire couler le sang de son ami.

Adhémar n'étoit plus ce Caton, qui, deux jours auparavant, eût déchiré ses entrailles. Eh! tient-on long-tems contre la pensée d'être aimé ? Heureux celui à qui l'amour ne fait pas perdre en un jour trente ans de gloire & de vertu ! Adhémar s'étoit oublié lui-même. Enfin, l'heure du rendez-vous sonna. On l'attendoit. Mademoiselle de Blinville étoit seule. La coquetterie n'avoit point présidé à sa toilette. Elle avoit monté de bon matin à cheval. Adhémar la trouva en *frac*, en bottes, son chapeau sur la tête, & un fouet à la main. Ce n'étoit point dans un boudoir galant, mystérieux & fermé avec soin, qu'elle attendoit Adhémar. Elle se promenoit, d'un pas assuré, dans un sallon dont toutes les portes & les fenêtres restèrent ouvertes. Adhémar trembloit; elle ne trembloit point. Elle vint au-devant de lui avec un air ouvert que nos femmes n'ont point ; ce sexe, par timidité sans doute, se tient un peu trop sur la défensive. N'agissant jamais, n'attaquant point, toujours attaqué, peut-il n'être pas toujours vaincu ? On voit que

Mademoiselle de Blinville ne tenoit point trop à son sexe. — C'est moi, Monsieur, dit-elle, qui vous ai donné rendez-vous ; c'est à moi de parler la première. Le tems est précieux ; ne le perdons point en vains préliminaires. Je ne me pique point de ressembler à tant de femmes. Point de coquetterie ; on n'en a jamais qu'aux dépens de sa vertu, ou tout au moins de sa réputation. Point de minauderies, la bêtise en fait tous les frais. Encore moins d'intrigues romanesques ; une imagination folle en fait toujours jouer les ressorts. Je ne vous donnerai point à deviner une énigme que mes yeux vous auroient déjà expliquée ; & je ne m'applaudirai pas fortement, en vous voyant sortir sans m'avoir devinée, dans l'espérance de recommencer la même scène le lendemain. Je vous aime, Monsieur, & je crois qu'on peut, sans honte, faire cet aveu. Maintenant, j'ai deux questions à vous faire. Vous y répondrez avec franchise. M'aimez-vous ? — Ah ! Mademoiselle, ce doute est offensant pour tous deux. Vous voyez à vos genoux un homme que sa tendresse & vos bontés vont rendre bien

malheureux. Mademoiselle, j'ai un ami : vous le connoissez. — Oui, Monsieur, & vous prévenez ma seconde question. Ecoutez-moi. Je n'ai jamais flatté le Chevalier de l'espoir de posséder mon cœur. Il m'a vue ; il m'a aimée : jusques-là je n'étois pour rien dans ses projets. Mon père lui promit ma main. Libre encore, je ne refusai ni n'acceptai cette alliance. Je demandai des délais. Voilà où j'en étois avec votre ami : vous n'avez point de reproches à vous faire, puisque vous ne lui avez rien ravi —. Le ton assuré de Mademoiselle de Blinville entraîna Adhémar. Une seconde fois il voulut tomber à ses pieds. — Je ne le permettrai point, lui dit-elle en l'arrêtant. Je n'ai pas besoin de ces espèces de protestations ni de tous vos sermens. Vous m'aimez, je n'en doute point. Vous êtes sûr de ma tendresse : c'est à notre conduite à parler maintenant. Ces petits soins si charmans, qui sont la galanterie de l'ame, toujours imprévus, & arrivant toujours à propos, voilà notre langage, nos sermens. Vous n'aurez pas même mon portrait ; je ne vous demande pas le vôtre. Croyez que l'Amour a son bu-

rin ; ce n'eſt pas ſur un froid vélin ou ſur l'émail qu'il aſſemble ſes couleurs. C'eſt dans le cœur des Amans ; & ſa manière vaut bien celle des plus grands Maîtres : à chaque moment une douce penſée vient jetter une tendre lumière ſur le portrait, qu'il finit & renouvelle à chaque inſtant.—

La bienſéance mit un terme à un entretien ſi délicieux. Adhémar ſe retira le plus content de tous les hommes. Le Chevalier, qu'une étoile ennemie pouſſoit, venoit demander à Mademoiſelle de Blinville *ſon dernier mot*. La rencontre d'Adhémar lui donna des mouvemens de fureur. Mademoiſelle de Blinville ne renvoya pas plus loin l'explication qu'elle avoit projettée. — Aſſéyez-vous, Monſieur ; je vais vous épargner la peine de me prévenir, & ſur-tout l'embarras de diſſimuler. Vous m'aimez : depuis long-tems, toutes vos démarches me l'ont dit. Mais moi, Monſieur, jamais je ne vous ai tenu le même langage. Je l'ai voulu, je ne l'ai pu. Sans le vouloir j'aime Adhémar —. Ce nom fit jetter au Chevalier un cri de déſeſpoir. — Remettez-vous, je vous prie. J'aime Adhé-

mar. Il doit vous être indifférent qui de lui ou d'un autre je vous donne pour rival. Mais il eſt votre ami ; il auroit le courage farouche de me fuir. N'exigez point ce ſacrifice ; vous n'y gagneriez rien. — M. de Blinville ſurvint. Il avoit tout entendu, de la pièce voiſine. — Chevalier, dit-il, on ne m'a jamais ſupplanté : mais, ſi on l'eût oſé, on auroit payé cher ce léger avantage. — Je vous entends, Monſieur. — M. de Blinville tira à part le Chevalier ; & lui dit à voix baſſe : — M'avez-vous bien entendu ? L'affront veut du ſang entre gens comme nous. Je ne ſerois point étonné qu'Adhémar n'eût qu'une bravoure équivoque. — Non, il eſt brave ; que n'eſt-il auſſi délicat ? Il aura bientôt de mes nouvelles — Le Chevalier ſortit. A peine rentré chez lui, il avoit propoſé un cartel à ſon ami pour le ſurlendemain à ſix heures du matin.

Adhémar, dans ces momens, étoit en proie à d'autres angoiſſes. Sa vertueuſe mère touchoit à ſon heure dernière. Il n'abandonnoit plus le chevet de ſon lit qu'il arroſoit de ſes larmes ; que celles qu'il avoit encore à répandre devoient

être amères ! Quand sa mère fut assurée qu'elle n'avoit que peu d'instans à vivre, elle voulut soulager sa conscience du poids d'un secret qui la tourmentoit. Elle fit éloigner ses gens, tint long-tems Adhémar serré contre son sein; & ensuite prenant dans ses mains, presque froides, une des siennes: — O mon fils ! je meurs; mais faites-moi revivre dans votre souvenir. Vous fûtes toujours cher à votre mère. Une rigueur inouie la priva de bonne heure de son époux. Son affection, jusqu'alors partagée, se tourna toute entière vers vous. Le Ciel a béni ma tendre sollicitude. Le souvenir de vos vertus fait encore ma joie aux portes du tombeau. Tendre fils, retenez vos larmes; n'affoiblissez point votre mère. J'ai un grand secret à déposer dans votre sein. Vous en serez désespéré. J'ai reculé tant que j'ai pu ... Ma conscience me presse! Ramassez toutes les forces de votre esprit . . . . Adhémar n'est point votre nom. Vous êtes le fils unique de l'honnête Brousson, Ministre de la Religion Réformée. Son zèle pour la Réforme le rendit suspect à l'Etat. Il fut traité comme un vil rebelle . . . Je n'ose achever...

O mon fils !... où nous mène le fanatisme ! . . . Un gibet infamant déshonora sa mémoire, & couvrit sa postérité d'un opprobre éternel . . . Après sa mort, honteuse, désolée, dépouillée sans pitié de l'héritage de mes pères, n'ayant plus que vous pour ami & pour consolateur dans un monde qui reculoit d'effroi à mon aspect, je vous pris dans mes bras, où je vous baignois de mes larmes : heureuse si elles avoient pu effacer la tache que le supplice de votre père venoit d'imprimer sur votre front ; & je me réfugiai chez un Peuple doux, ami de l'humanité, qui m'accueillit, & me fit oublier & la perte que j'avois faite, & notre commun opprobre. Votre père avoit presque des autels en Hollande. Il étoit compté parmi les victimes de la *grande persécution* (1). J'ai dû vous faire cet aveu terrible, pour vous prémunir contre tout engagement de cœur. Vous sentez, mon cher fils, que vous ne pouvez plus former de lien en France. L'opinion

(1) C'est ainsi que les Protestans ont nommé la révocation de l'Edit de Nantes.

ſeroit contre vous. Vous auriez la honte d'être mépriſé. — Quel aveu ! quel funeſte ſecret ! ô Adhémar ! l'opprobre a donc avili ta race — ? Il ne dit rien de plus, & tomba dans une conſternation profonde. — Malheureux enfant !... je l'avois prevue cette douleur. — O ma mère ! — O mon fils ! je vous croyois plus fort. Que ſont devenus vos principes ? L'opinion qui vous perſécute eſt injuſte : oſez la braver. Que vos vertus accuſent hautement l'injuſtice des hommes. Prouvez-leur que le fils d'un père coupable peut être un ſujet vertueux. Les inſenſés ! peuvent-ils croire que nos vices ou nos vertus nous viennent par ordre de ſucceſſion ? Pénétrez-vous de vos devoirs ; dédaignez un préjugé cruel ; ſervez bien votre Roi ; méritez qu'il réhabilite un jour la mémoire de votre père. Je ne crains point que vous marchiez ſur ſes traces. Laiſſez au Ciel le ſoin de venger ou de défendre ſa cauſe. O Dieu ! Dieu bon ! verſe tes bénédictions ſur cette tête chérie, Mon fils, mon cher fils, recueillez mon dernier ſoupir —. Elle expira dans les bras d'Adhémar. Des larmes ſincères honorèrent ſon

trépas. — O cendre sacrée ! ô ma mère — ! Le tems n'a jamais adouci l'amertume de ses regrets. C'est pendant qu'il étoit plongé dans la plus profonde douleur, c'est aux pâles clartés des torches funéraires qu'il lut le cartel du Chevalier. Il n'étoit point en état d'y répondre. L'aveu que sa mère venoit de lui faire lui imposoit la nécessité de fuir Mademoiselle de Blinville. — Si je suis assez sage pour braver l'opinion, je ne veux point m'exposer au mépris des petites ames. J'écarterai toutes les occasions qui pourroient donner lieu à des recherches humiliantes. — Que de pertes dans un jour ! Il écrivit au Chevalier : « Une barrière » éternelle vient de s'élever entre Made- » moiselle de Blinville & moi. Je ne puis » plus être votre rival. Puissiez-vous être » heureux ! Je pardonne tout à votre » vivacité. Je vous prie de m'oublier. Je » vais essayer de vous effacer l'un & l'au- » tre de mon souvenir. J'ai tout perdu, » mère, amante, ami ; je ne suis plus » qu'un infortuné. Tous les liens qui me » tenoient à la terre sont rompus ». Il écrivit à Mademoiselle de Blinville : « Oubliez-moi, Mademoiselle ; il ne

» vous est plus permis de m'aimer. Toute » ma sensibilité ne doit plus se nourrir » que de larmes. Ne me demandez pas » pourquoi je vous fuis ; je n'aurois pas » assez de vertu pour vous le dire. Le » Chevalier vous aime ; je crois que je » serois moins malheureux s'il devenoit » votre époux. Recevez les plus tristes » adieux ».

Le Chevalier s'étoit trouvé, à l'heure indiquée, au rendez-vous. Il s'étoit permis des propos offensans contre son ami, qui ne parut point. Les Officiers de son Régiment en furent instruits ; ils accusèrent Adhémar de lâcheté. En rentrant chez lui, le Chevalier reçut la lettre de son ami. Si sa passion ne l'eût aveuglé, il eût volé dans ses bras. Il se présenta chez M. de Blinville. Ce Vieillard l'attendoit avec impatience. Sa fille étoit dans son appartement, occupée à relire le billet d'Adhémar. — Me voilà délivré de mon inquiétude, dit M. de Blinville. Comment les choses se sont-elles passées ? Mort . . . ou tout au moins blessé . . . Contez-moi çà. — Liséz sa lettre, dit le Chevalier. — Oh ! oh ! gardez cette lettre, & ayez grand soin de la mon-

trer. Mons Adhémar, Mons Adhémar, vous n'êtes pas franc du collier ! — Vous vous trompez, dit le Chevalier ; son amitié lui aura fait un crime de se mesurer avec moi. — Conte que cela ! Il manque par-là (en mettant la main sur son cœur). — Adhémar, Monsieur, s'est fait connoître dans plus d'une occasion. — Je le sais, à la tête de sa Compagnie, où il étoit forcé de marcher, & qui se battoit pour lui. Je vais en faire de belles gazettes. — Quand cela seroit, faut-il le déshonorer ? — Je consens volontiers à me taire : mais écrivez-lui de quitter l'uniforme. Autrement je parle, & je parlerai. Montons à l'appartement de ma fille. Elle a du cœur ; elle pensera comme moi. — Jouissez, Monsieur le Chevalier, de la satisfaction des petites ames, s'écria Mademoiselle de Blinville du plus loin qu'elle l'apperçut, en lui présentant le billet qu'Adhémar lui avoit écrit. Lisez, Monsieur ; voilà votre ouvrage —. M. de Blinville lut. — Autre merveille ; il vous cède généreusement sa Maîtresse. Vive Dieu ! ce n'est pas Blinville, tout vieux qu'il est, qui auroit reculé ; non. — Ah !

Monsieur, la vertu la plus désintéressée, l'amitié... — Roman que cela ! on ne renonce point par amitié à ce qu'on aime. — Chevalier, dit Mlle. de Blinville, le parti qu'Adhémar a pris l'honore, & je lui en tiendrai compte. Je ne vous cèle point que je ferai tous mes efforts pour l'en détourner. S'il étoit assez cruel pour persister, n'espérez rien. C'étoit à vous, qui n'êtes point aimé, à vous sacrifier. Je commence à suspecter votre amitié. Je ne crois plus à votre vertu depuis que vous avez osé appeller votre ami en duel. — Elle se retira dans un cabinet dont elle ferma la porte ; & là, sa douleur éclata sans témoins. M. de Blinville ne savoit que répondre ; car il n'entendoit rien au langage de l'ame. Le Chevalier sortit consterné.

Adhémar n'étoit pas plus tranquille. Il avoit, en apparence, brisé tous ses liens ; mais il emportoit dans son cœur un bout de sa chaîne. Amant, aimé ! cruelle opinion ! vous empoisonniez les sources d'une volupté si pure. Irrité par la résistance qu'il s'imposoit, son amour en devenoit plus impérieux. Sa raison, froissée par le choc d'un préjugé barbare,

le rendit misantrope. Il commença à haïr les hommes. Il ne formoit plus qu'un vœu, celui de mourir. Son appartement étoit un tombeau, dont il ne sortoit presque plus. Mademoiselle de Blinville lui écrivoit, & ces assurances de son amour ajoutoient à ses douleurs des douleurs nouvelles. Il lui répondoit: «—Vous » devez m'oublier; l'honneur, non, Ma» demoiselle, l'honneur ne vous l'ordonne » point : mais l'injuste opinion vous en » impose la loi. Oubliez-moi. Quel vœu! » & je dois le former, & je dois en dé» sirer l'accompliſſement comme un bien» fait du Ciel » —! Peu de jours après, il reçut un billet signé de plusieurs Officiers de son Corps. « Vous avez une » affaire, lui marquoit-on, avec le Che» valier de Saint-Prieſt : vous avez man» qué au rendez-vous. Le Chevalier s'en » est plaint. Monsieur de Blinville en » parle avec la plus cruelle ironie. Vous » devez connoître l'esprit de Corps & les » loix de l'honneur. Vous n'avez que deux » partis à prendre; le plus humiliant pour » vous est celui de donner votre démis» sion ». Le reproche de lâcheté indigne l'ame noble d'Adhémar. — Dussé-je

percer mon ami, je montrerai qui je suis. Le cruel ! il l'a voulu. Eh ! voilà encore un crime du préjugé ! Ne peut-on l'appaiser qu'avec du sang ? — Il se rendit le lendemain de très bonne heure auprès du Chevalier. — Vous avez été trop vif, lui dit-il ; voilà à quoi vous exposez votre ami. Lisez ce billet, & suivez-moi —. Le Chevalier convint de la nécessité d'en venir aux mains. Il frémissoit des suites que son indiscrétion pouvoit avoir. — Je ne vous en veux point, Chevalier ; ce n'est plus ici votre crime, c'est celui d'un préjugé trop accrédité. Il n'y a plus moyen de reculer. Partons —. M. de Blinville étant survenu : — Monsieur, lui dit froidement Adhémar, je vais bientôt satisfaire au préjugé. — Au préjuge ! au préjugé ! dit M. de Blinville : de mon tems, rien n'étoit préjugé ; tout étoit devoir ou vertu : les Officiers ne donnoient point des épithètes insultantes à des affaires d'honneur. Mais vous ne serez point exempt du blâme. Les vingt-quatre heures sont expirées. Quel lieu avez vous choisi pour le champ de bataille ? — A Courbevoix,

vis-à-vis nos casernes. — Partons ; je veux être un des témoins.

Ils arrivent à Courbevoix. C'étoit la veille d'un jour de revue. Les Officiers s'étoient rendus aux casernes. On entoura les combattans. On eût dit que c'étoit un jeu, tant cette jeunesse militaire sembloit prendre plaisir à voir la valeur aux prises avec le courage. Adhémar étoit plus fort l'épée à la main. — Comme nous devons combattre à forces égales, dit-il, je choisis le pistolet ; & en présentant un au Chevalier : Tirez le premier —. Le Chevalier s'en remit au sort. L'écu lancé tourna en sa faveur. Ils montèrent à cheval, s'éloignèrent, & coururent l'un sur l'autre. Le Chevalier osa tirer sur son ami. Sa main, heureusement tremblante, s'égara, & la balle ne perça que le chapeau. Adhémar pousse à lui, l'atteint, & lui présente un second pistolet. En voici un second ; peut-être vous servira-t-il mieux. Je ne crains point la mort, & je me suis exposé à la recevoir de vous. Mais je n'aurai point la cruauté de tirer sur mon ami. Je ne me souillerai point d'un crime. C'est à

vous d'achever —. On admira toute la noblesse du procédé d'Adhémar ; il fut reconduit presque en triomphe dans les casernes. Le Chevalier honteux voulut se jetter à ses pieds. Adhémar l'en empêcha, en le serrant dans ses bras. — Soyez encore mon ami, si vous le pouvez, lui dit-il —. Il se déroba à la foule le plutôt qu'il lui fut possible. Retiré dans son cabinet, il cherchoit des consolations dans ses livres ; & les livres ne donnent des plaisirs qu'à l'ame paisible qui médite. — Moi flétri ! moi obligé de me retrancher du nombre des vivans ! de rougir devant le plus abject des hommes ! Eh ! qu'ai-je fait ? Si je me consulte, un mouvement d'orgueil m'est permis —.

Mademoiselle de Blinville, que les réponses d'Adhémar continuoient de désespérer, s'adressa au Chevalier. — Vous aurois-je mal connu, lui disoit-elle, quand j'ai cru que vous seriez capable d'imiter Adhémar ? Soyez aussi généreux que lui. Devenez son ami, devenez le mien ; qu'il me seroit doux de recevoir Adhémar des mains de l'amitié ! — Oui, Mademoiselle, lui disoit le Chevalier avec l'enthousiasme d'une ame exaltée

par le souvenir de la générosité d'Adhémar ; je mériterai du moins votre estime. Adhémar s'est acquis sur moi des droits sacrés. Je le servirai ; je vous servirai. Il m'en coûte : mais j'oublierai, s'il est possible, tout ce qu'il m'en aura coûté —. Il courut au logis d'Adhémar ; & en entrant chez lui, il prit le ton le plus léger. — Je suis prié à dîner avec vous. J'ai promis pour vous. On doute de la sincérité de notre réconciliation ; venez prouver que vous êtes plus généreux qu'on ne pense. — Vous avez promis !. . . J'irai. Je ne laisserai pas le moindre soupçon sur notre amitié. Chevalier, que ne m'est-il possible d'adoucir ainsi toutes les peines que je vous cause involontairement. Une passion malheureuse vous tourmente. — Moi ! point. Tant que l'espoir me fut permis, à la bonne heure ; depuis qu'il n'en est rien, eh bien, ce n'est plus rien. Ma tendresse s'est évaporée avec l'idée de mon bonheur. — Vous m'étonnez, Chevalier ; l'amour ne meurt-il pas avec nous ? — Parlez plus juste. L'amour meurt dans nous. La constance est votre fort : moi, c'est mon foible. Votre Roman sera sen-

timenté, bruni de la teinte Anglicane. Le mien déformais ſera brillant. Je veux que tout y ſoit zéphyr, papillon, perle ou roſe. Oh ! ſi jamais je donne dans le ſérieux — ! Peu s'en fallut qu'Adhémar n'interprêtât mal le ton léger du Chevalier, ton qui lui coûtoit beaucoup à ſoutenir. — Vous ne me dites rien de Mademoiſelle de Blinville, reprit le Chevalier; je ſuis chargé de vous réconcilier avec le bon homme. Il vous eſtime; il ne jure plus que par vous. Pour ſa fille, c'eſt bien un cœur ... A propos, on dit que vous tenez rigueur. Prenez-y garde. Elle en mourroit. Ce n'eſt point ce qu'on appelle une tête; *c'eſt une ame.* Nous devons paſſer devant ſa porte : n'auriez-vous point envie de lui donner un bonjour ? — Chevalier, êtes-vous venu pour perſiffler ? — Oh ! non, répondit en ſoupirant le Chevalier. — J'ai peine à ſupporter ce ton léger, en parlant de Mademoiſelle de Blinville. — Je ſuis, reprit le Chevalier, le plus chaud de ſes amis, & je veux lui ramener le plus tendre des Amans. Parlons donc ſérieuſement. Vous n'avez plus de raiſons pour la fuir; je n'ai plus beſoin de ſacrifices,

Vous êtes aimé : soyez heureux —. Adhémar poussa un long soupir. — Chevalier, il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre. Estimez moins votre ami. Ce n'est point à vous qu'il se sacrifioit. Un autre obstacle s'oppose à sa félicité. Jamais Mademoiselle de Blinville ne me reverra —. L'air pénétré d'Adhémar saisit le Chevalier. — Un autre obstacle, dites-vous ? Expliquez-vous, mon ami. — C'est dans mon sein que ma douleur repose . . . c'est-là . . . La cause en demeurera toujours cachée. — Eh ! que deviendra Mademoiselle de Blinville ? Désolée, mourante, elle vous cherche, vous nomme, vous tend les bras ; c'est elle qui m'envoie . . . . . Vous versez des larmes ? — Mon ame se brise ; détournez loin de moi cette affreuse image. Qu'elle m'oublie, qu'elle m'oublie — ! Jamais : Adhémar, voyez quels nœuds je vous presse de former : . . . . Quelle famille ! c'est la probité, le courage, la naissance. Seize Croix de S. Louis décorent cette race. Les annales militaires ont consacré le nom des Blinville. La fortune, il est vrai . . . . . — Je ne me déshonore point par ce motif. — N'aimeriez-

riez-vous plus? — Ma douleur vous répond pour moi. — Eh! vous reculez! — Ces nœuds si beaux ne sont pas faits pour moi. Je suis indigne d'elle! — Vous indigne d'elle! vous! quelle femme ne seroit honorée de porter le nom de votre épouse! — Il n'en est point qui... n'en... rougît. Malheureux —! Il se tut, & suivit le Chevalier, sans s'informer du lieu où il le menoit. C'étoit dans la maison de Mademoiselle de Blinville. Passons rapidement sur tous les détails de l'entrevue, & rendons avec chaleur, la scène la plus déchirante qui fût jamais.

Adhémar est aux genoux de Mademoiselle de Blinville : le Notaire est mandé pour dresser le contrat de mariage : l'amour le sollicite, l'amitié le conjure, l'honneur le presse ; seul contre tous, seul contre l'amour & l'amitié, il n'a plus rien à dire pour sa défense, ou plutôt il ne peut plus garder son secret. Il se recueille un moment ; & rompt enfin un silence pénible par un de ces cris du désespoir, qui sont si pénétrans & si terribles. On frémit,.. on se tait, &

on prête une oreille attentive. — Vous voulez ma mort ! . . . Eh bien ! l'instant n'en est pas éloigné. Vous allez me mépriser . . . n'importe . . . Apprenez qu'Adhémar n'est qu'un nom supposé. Le mien est condamné à une flétrissure éternelle. Mon père expira sur un gibet. Voilà ce secret affreux que vous m'avez arraché. Ma mère ne me l'a révélé qu'en mourant. Depuis, vous savez ce que j'ai fait pour vous fuir, pour fuir le monde entier. Je dois à la mémoire de mon père l'aveu suivant. Il ne fut point un vil criminel ; il ne fut point homicide. Né Protestant, le fanatisme le rendit rebelle : il fut puni —. Adhémar se tut : on ne lui répondit que par une silencieuse consternation. Il sortit. On n'eut point la force de le retenir, tant le préjugé a d'empire sur nous ! Avant d'avoir parlé, il étoit digne d'estime. Qu'ils étoient différens alors les mouvemens qu'on éprouvoit pour lui ! Cependant c'étoit toujours le même homme. L'opinion seule n'étoit plus la même. — Qu'ai-je entendu ! Dieux, s'écrioit Mademoiselle de Blinville en cachant sa tête de ses deux

mains ! Dieux, quel aveu ! Adhémar... pourrai-je bien te bannir de mon cœur ! J'aime... eh qui !...

L'instant du malheur est le moment de l'amitié ; c'est dans le creuset de l'infortune que son feu s'épure. Le Chevalier s'élève au-dessus de l'opinion, plaint son ami, & prend sa défense. — Jurez, dit-il à Mademoiselle de Blinville, jurez, au nom de cet amour malheureux qui vous sollicite pour lui, de garder inviolablement ce secret important ; & vous Monsieur, jurez par les loix de l'honneur —. Le Chevalier fut si persuasif, son amitié étoit si généreuse, sa cause si belle, que Mademoiselle de Blinville, revenue de sa consternation, écrivit une lettre consolante à Adhémar. — Croyez-moi, disoit le Chevalier, foulons aux pieds toutes ces cruelles bienséances. L'amitié, l'honneur inspirent l'homme de bien. Comme il n'aime que par sentiment, il ne hait point par préjugé. L'infamie attachée à la famille innocente d'un criminel, a pris son origine dans ces tems barbares, où on ne connoissoit point encore les proportions entre les délits & les peines. On diroit que le

premier Législateur François fût un homme cruel, qui, voulant perpétuer ses vengeances, frappa de mort la postérité du malheureux qui l'avoit offensé. Qu'on ose s'élever contre cette barbarie ! qu'un de ces hommes, fait pour détourner la pente de son siècle, protège ouvertement ces infortunés ; que l'État ne craigne point de s'en servir ; que le père honnête ne rougisse point d'y venir chercher un époux à sa fille, ou une épouse à son fils ; alors l'homme vertueux sera sûr de n'avoir à répondre que de ses actions —.

Muni de la lettre de Mademoiselle de Blinville, le Chevalier accourt auprès de son ami. — Périssent, lui dit-il, en se précipitant dans ses bras, périssent ces cœurs intéressés, dont l'amitié s'évanouit comme une vapeur légère ! Je ne fus l'ami que de vos vertus, que de votre cœur. Fussiez-vous accablé de la haine générale, l'Univers entier vous prodiguât-il l'opprobre & le mépris, tant que le cœur de mon ami seroit pur, je me glorifierois d'être son ami. Lisez la lettre de Mademoiselle de Blinville. L'amour & l'amitié vous tendent les bras ; ne vous croyez plus à plaindre,

Nous abrégeons. La lettre étoit affectueuse. Le Chevalier étoit preſſant : Adhémar aimoit ; il vint remercier Mademoiſelle de Blinville. L'amour acheva, dans ſon cœur, la révolution que l'amitié avoit commencée. On faiſoit déjà les plus beaux plans de vie : — on vouloit fuir le monde. *Un déſert & Adhémar*, diſoit-elle. — Non, répondoit Adhémar ; j'ai une tache à effacer . . . . L'Etat a beſoin de défenſeurs. Grands Dieux ! la gloire ou la mort. — Grands Dieux ! diſoit-elle, la gloire & Adhémar —.

Il ne jouit pas long-tems du bonheur de voir ſon Amante, & de paſſer des journées entières avec elle. Il reçut un ordre de joindre, avec ſon Régiment, l'armée Françoiſe, qui étoit en Flandres, ſous le commandement du Maréchal de Saxe, & où le Roi devoit ſe rendre. Mademoiſelle de Blinville en fut inſtruite. — Monſieur, dit-elle à ſon père, vous fûtes nourri dans les camps ; le coup-d'œil d'une armée doit encore vous plaire : vous m'en avez parlé ſi ſouvent ! . . . . Vous devez connoître votre fille. Elle s'éleva toujours au deſſus des foibleſſes. Adhémar s'y trouvera ; il ſaura que je

le vois, il sera un Héros —. M. de Blinville, dont l'ame étoit toute militaire, ne se fit pas presser. Il fut convenu que sa fille prendroit un habit d'homme. — J'aurai vu encore une bataille, disoit-il, avant de mourir —. Ils partirent ensemble, & arrivèrent devant Tournay, que le Maréchal de Saxe assiégeoit, cinq jours avant les alliés. L'armée ennemie étoit composée de soixante mille combattans. Les Anglois étoient commandés par le Duc de Cumberland; les Hollandois par le Prince de Valdeck; les Autrichiens par le Général Kœnigseg : l'armée Françoise n'avoit que le même nombre de troupes.

Adhémar & le Chevalier se mirent tous deux à la tête de leur Compagnie. Leur Régiment fit division avec les Gardes Françoises, le Régiment de Courton & celui d'Aubeterre. Le septième jour, on commença à canonner. Adhémar, tremblant pour les jours de Mademoiselle de Blinville, lui fit des instances pour partir. — Je ne partirai point, parce que je ne peux m'éloigner d'un lieu où vous allez courir tant de périls. Je ne veux point mourir à tout moment

d'inquiétude. Je ne mettrai point une distance immense entre vous & moi. Le pont de Calonne n'est pas loin d'ici. C'est-là que sont les bagages; c'est-là que je vais attendre l'issue d'un combat que j'appréhende. Je n'ose vous dire ce que je voudrois. Adhémar, le bruit du canon ne me fait point peur. J'ai le cœur d'un homme; souffrez que je vous accompagne. Si vous mourez, que je meure en vengeant votre mort. Si vous êtes blessé, que ce soit moi qui mette le premier appareil à vos blessures —.

Adhémar prit un ton ferme. — Mademoiselle, un jour de combat n'est point un jour pour la tendresse. Aujourd'hui je suis tout à mon devoir; demain, si je vis, je serai tout à vous. Si je meurs ne pleurez point ma mort; elle aura été utile autant que glorieuse. Partez. Je serai des premiers à vous donner des nouvelles de la bataille, ou je ne serai plus. Mon ami, dit-il au Chevalier, soyons rivaux en gloire, comme nous le fûmes en amour; & ne montrons pas moins d'ardeur pour l'une que pour l'autre. Ne nous séparons point, à moins que la mort ou le Général ne l'ordonne. Je vous re-

commande Mademoiselle de Blinville —.

La bataille de Fontenoy est trop connue, pour qu'il se trouve quelqu'un qui en ignore les moindres détails. Nous nous dispenserons de suivre l'Auteur du Manuscrit. On sait que le gain de cette bataille mémorable fut due à l'intrépidité & à l'intelligence des Officiers François. Adhémar y fit des prodiges de valeur. Blessé dangéreusement, il se fit panser sans descendre de son cheval. *Le service du Roi m'est plus cher que ma vie.* L'ordre de faire donner la Maison du Roi ayant été répandu : — Allons, mourons, s'écria-t-il, avec tant de braves gens —. Rien ne résista à l'impétuosité de la Maison du Roi. Les Anglois furent vaincus, mais avec honneur, sans être dispersés ni découragés. On marcha à la conquête de Gand. Adhémar arrive dans le moment que les Anglois venoient de s'emparer de l'artillerie Françoise. Tout étoit perdu. Il voit les Anglois, qui tournoient le canon contre lui. Il court à eux, reprend le canon, livre combat & les défait. Il les poursuit à la tête seulement de quarante hommes, & fait prisonniers un Lieute-

nant-Colonel, huit Capitaines & deux cens quatre-vingts soldats, dont la surprise fut sans égale, quand ils virent qu'ils s'étoient rendus à quarante François. Adhémar fut inscrit sur la liste des Héros que Sa Majesté vouloit distinguer. Ses blessures nombreuses se rouvrirent; il fut obligé de garder le lit. Le Chevalier avoit reçu aussi beaucoup de blessures, mais toutes légères.

Parmi les prisonniers qu'Adhémar avoit faits, se trouvoient des Protestans François, dont les pères avoient été bannis par Louis XIV, & que la soif de la vengeance avoit armés contre la France. Adhémar fut reconnu par plusieurs d'entr'eux, qui l'accusèrent d'avoir défendu une Couronne qui avoit persécuté ses amis, & fait périr son père. L'armée fut bien-tôt instruite qu'Adhémar étoit couvert de l'opprobre de son père. On oublia ses services; on ne vit plus le Héros. Les Officiers de son Régiment s'assemblèrent: ils décidèrent de le renvoyer, s'il ne vouloit pas se retirer lui-même. Dans le même moment, le Roi l'élevoit au grade de Brigadier de ses armées, & le décoroit de la grand'Croix de l'Ordre

Militaire. Adhémar reçut ces marques d'honneur au moment qu'un Aide-Major de son Régiment le prioit, au nom du Corps, de se retirer, en lui remettant une lettre signée de ses Camarades.

Cette humiliation envenima ses plaies. Ses jours furent en danger. Il remercia le Maréchal de Saxe de l'honneur que le Roi lui faisoit. Il renvoya le Cordon de l'Ordre, qu'il n'étoit plus digne de porter. Il y joignit la lettre de ses Camarades. Il ajoûta par apostille : « Mon » père n'a commis de crimes que celui » de servir Dieu à votre manière. Moins » Philosophe que vous, il se rendit cou- » pable. Sa mort fut une injustice, & » l'opprobre de cette injustice rejaillit sur » moi ; je n'y survivrai pas ».

Le Chevalier n'étoit point venu s'appitoyer auprès de son ami : il avoit conjuré le Maréchal de Saxe, & avoit représenté à ce Général toute la dureté du procédé des Camarades d'Adhémar. Le Maréchal avoit le cœur bon ; l'honneur parloit plus haut dans son cœur généreux, que les préjugés. Adhémar, aux yeux de l'honneur, étoit un Héros. — Le Roi, dit-il, rendra l'épée à votre

ami; il la lui donnera à la tête de l'armée. Il recevra de moi le Brevet de Brigadier, & le Cordon de l'Ordre —.

Tandis que le Chevalier preſſoit le Maréchal de Saxe, Mademoiſelle de Blinville, toujours en habit d'homme, s'étoit préſentée devant la tente du Roi; elle s'étoit annoncée pour la fille d'un Lieutenant-Colonel, pour l'Amante d'Adhémar. Elle avoit demandé à Sa Majeſté qu'elle rendît à ſon Amant l'honneur que l'opinion venoit de lui ravir, dans un jour qui n'auroit dû éclairer que ſon triomphe. — Sire, avoit-elle ajoûté, vous ne voudrez point que cette main qui cueillit tant de lauriers, ſoit flétrie; vous ne permettrez point qu'Adhémar rougiſſe de paroître devant ceux qui étoient jaloux de ſa valeur —. Le Roi remit au lendemain la réhabilitation d'Adhémar, au moment de la revue générale que Sa Majeſté devoit faire avant de revenir à Paris. « Vous pouvez lui » dire de s'y trouver; quelque foible qu'il » ſoit, ce jour ſera trop beau pour lui ». Et puis il avoit ajoûté avec une bonté royale : « Vous y ſerez; je veux vous le

» donner pour époux ; vous aurez pour » autel & pour garant de vos sermens le » Ciel, moi, l'armée ».

Le Chevalier racontoit à son ami ses succès. Adhémar, rassuré par un billet du Maréchal de Saxe, prioit son ami de porter ces heureuses nouvelles à son Amante. Elle parut : son œil n'avoit jamais été si brillant ; elle s'élança dans ses bras : — O mon cher Adhémar, ce jour est le plus beau de notre vie ! qu'il ne soit plus parlé de honte, de mépris, de douleur ; si vous saviez ! . . . Mais, dans cet état de foiblesse, pourriez-vous bien soutenir tant de joie ! Que le Roi est bon ! comme Louis XV fait compâtir aux peines de ses Sujets ! Si vous l'aviez vu ! . . . sa sensibilité, en m'écoutant, alloit jusqu'aux larmes. Demain . . . . demain vous paroîtrez couvert de gloire aux yeux de l'armée.... Un triomphe . . . inouï . . . . Tombez, rivaux, tombez, jaloux ; . . . esprits bas & petits, tombez aux pieds de mon Amant, de mon époux. Oui . . . tu vas l'être . . . Eh ! de quelle main la recevras-tu, cette épouse chérie ! . . . Si tu savois . . . . en quels

lieux !... devant qui ! Les noces de Tétis & de Pelée, où tout l'Olympe assista, ne furent pas plus augustes —.

Adhémar, pénétré d'amour, enivré de joie, mais affoibli par ses blessures, l'écoutoit, la regardoit, la pressoit contre son sein. — Vous avez donc vu le Roi, vous ? — J'ai tombé à ses pieds. Il ne m'y a pas laissée long-tems ; il m'a écoutée : il m'a tout promis. A demain... — O mon ami ! disoit Adhémar, ô ma femme — ! C'est tout ce qu'il pouvoit prononcer. M. de Blinville survint ; pour cette fois il pleuroit, mais il pleuroit d'admiration : il n'aimoit dans Adhémar que la valeur.

Le lendemain, l'armée se mit sous les armes. Le Régiment des Gardes Suisses fut placé au centre. Un Aide-de-Camp vint ordonner à Adhémar de s'y rendre. Sa foiblesse ne put lui permettre de monter à cheval ; on le porta couché sur les drapeaux qu'il avoit pris aux Anglois ; les timbales, les casques & les espontons des ennemis décoroient ce trophée. Les deux cens quatre-vingts soldats, le Lieutenant-Colonel & les huit Capitaines qu'il avoit

fait prisonniers, le suivoient désarmés. Le Chevalier étoit à cheval, à sa droite, Mademoiselle de Blinville, avec son père à sa gauche. C'est avec cette pompe qu'il entra dans les rangs. Les tambours battirent, les trompettes & les clairons sonnèrent; le Roi le fit placer à la tête de son Régiment. En lui rendant son épée, Sa Majesté lui dit: — Je vous la rends, Monsieur, cette épée déjà redoutable à mes ennemis; elle est encore teinte de leur sang. La reconnoissance que la France vous doit, suppléera à ce qui manque d'ancienneté à la Noblesse que vos lauriers vous ont donnée, & que je confirme en présence de l'armée; recevez le Cordon de l'Ordre Militaire: c'est la couleur de la gloire; c'est le ruban de la valeur —. Ensuite, s'adressant au Régiment des Gardes Suisses: — Commandans, Officiers, Soldats, je vous ordonne de reconnoître Monsieur, Brigadier de mes armées, grand-Croix de mon Ordre Militaire, pour votre Colonel, & de lui obéir dans tout ce qu'il vous commandera pour mon service. — Sa Majesté donna au Chevalier le Brevet de Colonel en second du même

Régiment : — Pour que vous ne soyiez point séparé, ajoûta-t-elle, de votre ami; Monsieur le Comte, dit le Roi à Adhémar, je dois vous donner une épouse, la voici —, en présentant Mademoiselle de Blinville : — vous ne serez point fâché de la tenir de ma main; c'est en faveur de ce mariage que je vous fais Comte. Aimez votre épouse : elle est digne de vous —. Une décharge de mousqueterie, les sons de tous les instrumens guerriers, les acclamations de l'armée, firent la pompe de cet hymen. On fit mettre bas les armes; & les danses, les courses, la lutte firent de ce jour un jour d'allégresse générale. Le Soldat crioit : *Vive le Roi, vive Adhémar!* — O Dieux! s'écrioit le Comte, j'ai vécu pour l'Etat; faites-moi vivre pour ma femme & pour mon ami —.

Voici les réflexions de l'Auteur. Louis XV fut juste dans cette occasion. La Postérité l'eût mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, si, par un Edit solemnel, il eût défendu de repro-

cher à des postérités innocentes les crimes de leurs ancêtres. L'homme ne devroit être, comme Curtius, que l'*enfant de ses vertus*. Nous désirons que le vœu de l'Auteur s'accomplisse.

(*Par M. Mayer.*)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

AVENTURES DE LA GERMANIE.

ROMAN Italien, sans nom d'Auteur, dédié au noble & docte Seigneur Geronimo Balbi, Noble Génois, imprimé à Florence en 1522; Ouvrage fort long, dénué d'intérêt, rempli de descriptions & de dialogues. Quelqu'un a souhaité voir l'Histoire de Christine dans la Bibliothèque des Romans; on l'a extraite d'un gros Volume. Malgré le soin de rapprocher, d'élaguer, on craint fort que l'Extrait d'un Ouvrage si froid & si diffus, ne soit aussi ennuyeux que l'original.

Hiſtoire de Chriſtine de Suabe, & de Sigefroid, Comte de Sugger.

Au tems où ſe formoient les premières Croiſades, vivoit Frédéric-Auguſte, Duc de Saxe, de Bavière & de Suabe. Vingt années de guerre, marquées par d'éclatantes victoires, avoient conſidérablement augmenté ſes Domaines, & réduit ſous ſon obéiſſance une grande partie de la Germanie. Satisfait de ſes conquêtes, déſirant goûter un repos que ſon âge avancé lui rendoit néceſſaire, il accepta les propoſitions d'une paix offerte à des conditions honorables & avantageuſes. Le mariage de Bonne-Eléonore, Marquiſe de Miſnie, & de Maximilien-Philippe, ſon unique héritier, fût un des principaux articles du traité. Frédéric l'accorda, malgré la répugnance & les oppoſitions de ſon fils, le contraignit de ſigner le traité, & d'épouſer la Princeſſe de Miſnie.

Philippe ſe ſoumit à cette impérieuſe loi; mais peu capable de diſſimulation,

il laiſſa voir toute la douleur que lui cauſoit ce mariage. Amant heureux & paſſionné d'Amélie, fille d'un ſimple Officier du Palais, il devoit les faveurs de ſa Maîtreſſe à des ſermens réitérés de l'élever au premier rang, quand il y monteroit lui-même. Forcé de s'unir à l'héritière de Miſnie, de priver Amélie du prix promis à ſes complaiſances, un ſentiment injuſte, & malheureuſement trop naturel, lui fit rejetter l'amertume de ſes chagrins ſur celle qui les cauſoit innocemment. Eléonore, à peine ſortie de l'enfance, parée de mille charmes, douée de toutes les qualités aimables, parut ſeulement à ſon époux la rivale d'Amélie; une femme qui occupoit la place deſtinée par ſon choix à une autre, l'obligeoit d'être parjure, de ſe montrer ingrat, de tromper l'attente d'une crédule amie, dont la généreuſe confiance s'étoit repoſée ſur ſa foi du ſoin de ſa gloire & de ſon bonheur.

Le caractère de Philippe ne lui permettoit pas de déguiſer les mouvemens de ſon ame. Ce Prince, alors âgé de vingt ans, joignoit à la plus grande impétuoſité une opiniâtre conſtance dans

ſes ſentimens ; il avoit cette franchiſe dure, peu réfléchie, qui traite de fauſſetés les ménagemens ſi utiles à l'entretien de l'union, même de ſes apparences, entre les perſonnes les plus diviſées par leurs intérêts ou par leurs opinions. Sans égard pour le nœud qui le lioit à la jeune Princeſſe, il continua de ſe livrer à ſa paſſion. Si la crainte d'attirer ſur ſa Maîtreſſe la colère du Duc, l'engageoit à cacher la vivacité de ſes ſentimens, retenoit l'aveu public de la préférence dont il l'honoroit, c'étoit avec violence, avec regret, qu'il ſe privoit du plaiſir de lui donner tous ſes momens, & de rendre un hommage public à ſes attraits.

Pendant la première année de ſon mariage, Eléonore ne remarqua ni la froideur, ni les négligences de ſon époux. Tendrement aimée de Frédéric, ſans ceſſe amuſée par des fêtes, ſa propre indifférence & ſon extrême diſſipation l'éloignèrent également d'obſerver la conduite du Prince, & de connoître ſes penchans : mais elle donna le jour à une Princeſſe ; & l'amour maternel ouvrit ſon cœur à tous les mouvemens de la tendreſſe. De longues ſouf-

frances ayant épuisé ses forces, elle fut un tems considérable à les recouvrer. Son état fixant le Duc & la Cour chez elle, contraignit le Prince à plus d'assiduité. Eléonore, portant sur lui des regards attentifs, vit dans ses traits des agrémens dont elle n'avoit point encore été frappée. La noblesse de sa personne, la vivacité de son esprit la charmèrent: elle s'étonna de le trouver si aimable; sa présence, le son même de sa voix lui causoient de flatteuses émotions: elle aima Philippe; elle désira lui plaire, l'attacher. Plus elle devint sensible pour lui, plus elle s'apperçut, plus elle s'assura qu'il ne l'étoit pas pour elle. Une inquiète curiosité lui fit chercher de tristes lumières; la jalousie s'introduisit dans son cœur avec l'amour, rendit ses sentimens aussi pénibles que tendres; elle connut sa rivale: elle s'affligea, ne goûta plus les douceurs du repos. L'empressement d'une Cour, dont elle se voyoit adorée, l'importuna; elle vouloit être seule, soupirer en liberté, pleurer sans témoins. Bien-tôt elle se livra toute entière à cet accablement, où plongent une passion condamnée à n'être jamais par-

tagée, la certitude de former d'inutiles souhaits, le malheur de se peindre sans cesse un bien dont on ne peut espérer la jouissance ; de voir une autre posséder à nos yeux l'objet de nos vœux les plus ardens, & de conserver toujours le désir d'un bonheur qui fuit devant nous.

Ses chagrins, trop vifs & trop apparens, excitèrent la tendre pitié de Frédéric. Plus Eléonore lui inspira de compassion, plus la conduite du Prince le révolta. Amélie triomphoit des larmes de la Princesse. Enorgueillie de sa faveur, elle commençoit à ne plus cacher son pouvoir sur l'esprit de Philippe. Irrité de l'audace de cette fille, le Duc la fit enlever du Palais au milieu de la nuit, ordonna de la mener à Muhlbery, de l'enfermer dans cette forteresse, & de l'y garder soigneusement. L'Officier, chargé de cet ordre, trahit la confiance de son Maître. Au moment où Amélie sortoit d'Ausbourg, Philippe, instruit de son départ, vola sur ses traces, la joignit, mit son escorte en fuite, se saisit d'elle, la conduisit dans une de ses maisons, où ne la croyant point assez en sûreté contre la colère de Frédéric, il resta peu, &

bien-tôt en partit pour passer avec elle en Danemarck.

A l'abri de la vengeance de son père, il lui écrivit, se plaignit aigrement de la violence exercée sur une personne qui lui étoit chère, accusa d'un ordre si rigoureux le ressentiment d'une femme jalouse; en exigeant l'exil d'Amélie, en pressant le Duc de la traiter avec inhumanité, Eléonore venoit de se rendre à jamais odieuse aux yeux de celui que la contrainte unissoit à elle; il alloit travailler à faire rompre un lien dont il se regardoit déjà comme entièrement dégagé; & terminoit sa lettre par une protestation de ne rentrer jamais en Suabe avec le titre d'époux de la Princesse de Misnie.

Pendant que Philippe porte la douleur dans le sein de son père, affoibli par de longues fatigues & de récentes infirmités, & livre Eléonore à la crainte de se voir rejettée de son lit, l'objet du trouble & de la division de cette illustre Maison, cesse d'être sensible à la vanité de les exciter. A l'instant où Amélie s'étoit vu arrachée des bras de son père, entraînée hors du Palais, sa frayeur

& ſon ſaiſiſſement avoient fait une forte impreſſion ſur ſes ſens. Le tems ne l'effaça point. Des mouvemens de terreur l'agitoient ſans ceſſe ; au moindre bruit, elle treſſailloit. Souvent la vue de ſes femmes l'alarmoit ; elle croyoit appercevoir les Gardes du Duc cachés ſous leurs vêtemens. Elle pouſſoit alors des cris affreux, appelloit Philippe à ſon ſecours, le voyoit, l'entendoit & l'appelloit encore. Elle tomba dans un triſte égarement, dont rien ne put la retirer. Après pluſieurs mois de continuels tranſports, elle mourut entre les bras de ſon Amant, déſeſpéré de ſa perte, mêlant aux pleurs, aux gémiſſemens qu'elle lui arrachoit des imprécations contre Eléonore, des ſermens de ne jamais la revoir, de ne jamais lui pardonner ſa jalouſie, cauſe de la mort funeſte & prématurée d'Amélie, unique objet de toutes ſes affections.

Obſtiné à demeurer en Danemarck, à nourrir ſes chagrins par la vue du monument où repoſoient les cendres de ſa Maîtreſſe, il réſiſta pendant quatre ans aux ordres, aux prières, même aux ſupplications de ſon père. En vain ſes plus zélés ſerviteurs l'avertiſſoient de l'affoibliſſement

foiblissement visible de Frédéric, lui montroient prochain l'instant où sa présence seroit nécessaire à Ausbourg ; ni son devoir ni ses intérêts ne pouvoient le déterminer à quitter le tombeau d'Amélie, à revoir des lieux qui lui rappelleroient toujours le souvenir d'un bonheur à jamais perdu. Les timides instances d'Eléonore furent rejettées avec dédain. Il abandonna le dessein de briser ses liens ; Amélie ne vivoit plus, il cessoit de souhaiter sa liberté : mais il conserva son injuste haine, ne répondit aux lettres affectueuses & soumises de la Princesse sa femme, que pour l'accabler de reproches, l'accuser de toutes les peines, de toutes les amertumes de sa vie.

L'infortunée Eléonore ne put supporter l'aversion d'un époux qui lui étoit si cher. L'impossibilité de détruire la fatale prévention de Philippe sur l'exil d'Amélie, de lui prouver qu'elle n'avoit point demandé son éloignement, la certitude de lui déplaire par son attachement, celle de ne plus le voir, la livrent à la plus noire melancolie. Retirée au fond de son appartement, toujours baignée de pleurs, pressant entre ses bras la petite

Chriſtine ſa fille, inondant ſon viſage de larmes, elle prioit le Ciel de veiller ſur cet enfant chéri, de préſerver ſa fille du malheur affreux d'aimer un ingrat.

Une fièvre lente conſuma peu-à-peu les forces de cette jeune & charmante Princeſſe. Elle ſe deſſécha comme une fleur arrachée de ſa tige, & deſcendit au tombeau, regrettée de toute la Suabe. Le Duc, déjà atteint d'un mal dangereux, fut ſi ſenſible à cette perte, qu'il ne put la ſupporter; il ſentit ſa fin s'approcher !, & dépêcha des couriers en Danemarck pour hâter le retour de ſon fils. Philippe revint en diligence, eſpérant que ſa préſence ranimeroit ſon père, & prolongeroit ſes jours: mais il eut la douleur d'arriver trop tard. Au moment où il entroit dans le Palais, des cris de douleur lui annoncèrent que Frédéric n'étoit plus.

Son fils le pleura, lui rendit de grands honneurs, ſe reprocha ſincérement de l'avoir affligé. Souverain de tant d'Etats, maître de diſpoſer de ſon cœur, de ſa main, il donna de nouveaux regrets à la perte d'Amélie. Fidèle à ſa mémoire, il rejetta toutes les alliances qui lui furent

proposées. Ses longs chagrins lui avoient appris à redouter une passion trop puissante sur son ame. Il se livra tout entier à l'amour de la gloire ; entreprit cette guerre destructive, qui dévasta les plus fertiles Provinces de l'Allemagne ; soumit les Etats & la personne de l'Empereur à ce Prince belliqueux. Ses voisins, affoiblis par la foule des Croisés passés en Palestine, ne purent s'opposer au cours de ses victoires ; mais lui-même enfin se lassa de combattre & de triompher. Il replaça l'Empereur sur son Trône ; l'y maintint dans la suite, malgré les efforts d'une puissante Confédération ; ne s'appropria aucune de ses conquêtes ; sembla n'avoir prodigué ses trésors & le sang de ses Sujets que pour le vain honneur de remplir l'Europe du bruit de son nom, & lui inspirer la crainte de ses armes.

Au moment de la mort d'Eléonore ; on avoit mené la Princesse Christine à Fullengen, maison de plaisance de son Aïeul, située à vingt lieues d'Ausbourg. Philippe occupé des obsèques de son père & des cérémonies de son couronnement, ordonna de laisser sa fille à

Fullengen. Trois mois après son retour, débarrassé de ses soins, lui-même se rendit à cette maison pour voir la Princesse, & la ramener à Ausbourg. Les tristes plaintes d'Eléonore, les accens douloureux de sa voix, ses gémissemens retentissoient encore au fond du cœur de la petite Christine. Les noms de cruel, d'ingrat, d'inhumain se confondoient, dans sa mémoire, avec celui de Philippe, cause des peines & de la mort de sa mère. A l'approche du Duc, l'effroi la saisit; elle voulut fuir, se débattit entre les bras de ses femmes; refusa de se mettre à genoux devant son père; poussa des cris, répétant toute tremblante: Je ne veux pas aller avec le cruel, il me feroit mourir aussi.

Sa résistance, ses larmes, sa terreur, le rapport frappant de ses traits & de ceux de sa mère, rendirent Christine désagréable aux yeux de son père. Elle lui rappella de fâcheux souvenirs. Il la considéra long-tems d'un air pensif, & changea le dessein de la mener à Ausbourg, en celui de la faire élever à Fullengen. Disposé à la tenir éloignée de lui, il ne voulut pas que son éducation

souffrît de cette espèce de disgrace. Il plaça de bonne heure auprès d'elle des personnes capables de former son cœur, d'éclairer son esprit, de lui donner des connoissances propres à perfectionner les dons qu'elle tenoit de la nature. Si Christine ne trouva point dans Philippe un père caressant, elle ne put jamais l'accuser de négliger les devoirs imposés par ce titre. Il fit embellir sa retraite, ordonna de la délasser de ses études par des amusemens, lui prodigua les moyens de satisfaire ses désirs, d'exercer sa libéralité, de rendre heureux tout ce qui l'environnoit.

A la régularité des traits de sa mère, la Princesse en grandissant, joignit des charmes différens. Sa taille plus haute, son air plus majestueux, une physionomie ouverte, animée, donnoient à sa figure plus de noblesse & de dignité. Peut-être sa personne eût-elle été trop imposante pour exciter le désir & faire naître l'amour, si sa bonté, sa douceur, mille graces attrayantes n'avoient rapproché d'elle ceux que la vénération, inspirée par son premier abord, pouvoit en tenir à trop de distance. Elle

acquit des connoiſſances fort étendues, exerça les arts propres à ſon ſexe, & perfectionna ſes dons naturels par l'étude & l'application : mais on voulut en vain lui donner des principes généraux. Elle puiſa les ſiens dans l'obſervation des mouvemens de ſon cœur. On ne put l'accoutumer à ſoumettre ſa raiſon à des préjugés, à confondre des biens de convention avec des biens réels, la véritable gloire avec la contrainte que peut s'impoſer l'orgueil pour uſurper ſon nom. Rejettant tous les ſophiſmes de l'intérêt & de la vanité, elle régla ſes idées ſur le ſentiment & ſur la vérité. Elle avoit le cœur droit, l'eſprit juſte, le naturel ſenſible, beaucoup de courage & de fermeté, un attachement inviolable à ſa parole, & le caractère le moins ſuſceptible d'éprouver cette inconſtance & cette légèreté trop ſouvent reprochées à ſon ſexe.

Tant de rares qualités ſembloient devoir mettre Chriſtine à l'abri de toutes les erreurs : elles la conduiſirent au contraire à ne pas traiter de foibleſſe un penchant naturel ; à livrer ſon ame à la plus douce des paſſions ; à chercher ſon

bonheur loin de la route où les personnes de son rang doivent le trouver ; à priser peu l'éclat ; à préférer aux grandeurs, au pouvoir, la liberté de se choisir un sort, & l'espérance flatteuse de le rendre à jamais heureux.

La Maison de la Princesse de Suabe, composée d'abord des Dames de sa mère, fut augmentée dans la suite. On éleva près d'elle de jeunes Nobles des deux sexes, destinés à lui former une Cour. Sa Gouvernante étant morte, la Comtesse de Sugger prit sa place, avec le titre de Surintendante de l'éducation de Christine ; & le Duc lui donna un pouvoir absolu sur tous ceux dont sa fille étoit environnée.

Cette Dame, nièce de la mère de Philippe, avoit épousé le Comte de Sugger, possesseur d'une assez belle Souveraineté aux confins de la Saxe & de la Servie. Veuve à vingt ans, & mère d'un enfant au berceau, elle vit souvent des essaims de brigands, avides de pillage, se répandre sur ses Domaines, & les ravager. Leurs incursions devenant plus fréquentes & le pays désolé moins capable de défense, elle craignit, pour

ſon fils, la mort ou l'eſclavage, abandonna cette malheureuſe contrée, & vint demander un aſyle au Duc de Suabe. Ce Prince lui donna le choix de pluſieurs établiſſemens ; elle leur préféra la place vacante auprès de Chriſtine, dont la retraite flattoit plus ſon goût que le ſéjour d'Ausbourg.

Sigefroid, Comte de Sugger, ſuivit ſa mère à Fullengen. Il avoit huit ans, la Princeſſe cinq. Il partagea les jeux de ſon enfance, enſuite ſes études & ſes plaiſirs. Son empreſſement à la ſervir le diſtingua de tous les petits Courtiſans qu'on inſtruiſoit à lui plaire. Plus elle grandiſſoit, plus les attentions du jeune Comte redoubloient. Il s'appliquoit à prévenir ſes déſirs, à ſatisfaire ſes goûts. Il inventoit des amuſemens, imaginoit des fêtes dont il lui cachoit les apprêts. Il la ſurprenoit par les agrémens imprévus qu'il répandoit dans ſes promenades, par l'art ingénieux de remplir tous ſes momens. Admis à ſa familiarité, ſans ceſſe ſous ſes yeux, devenant chaque jour plus aimable, plus intéreſſant, il attacha la jeune Princeſſe par les liens d'une douce habitude, d'une tendre recon-

noissance, d'une vive amitié. Elle le nommoit son frère, quelquefois son cousin, plus souvent son ami ; avoit toujours des secrets à lui confier, des doutes à lui proposer ou des ordres à lui donner. Si on s'adressoit à Sigefroid pour obtenir d'elle une grace, elle l'accordoit à l'instant où il la demandoit. Quand elle distribuoit des présens à toute sa Cour, elle se réservoit le choix des bijoux destinés au Comte. Ce choix l'occupoit long-tems. Rien ne lui paroissoit assez riche, assez beau ; elle se plaignoit de ne rien trouver qui fût digne d'être offert à son ami.

La Comtesse de Sugger remarqua les distinctions trop apparentes dont sa charmante Elève honoroit son fils. Elle en pénétra la cause, s'en alarma. En examinant Sigefroid, elle découvrit dans son cœur une passion cachée sous le zèle de l'amitié. Frémissant des malheurs qu'une mutuelle inclination préparoit à deux personnes si éloignées de pouvoir jamais s'unir, elle chercha le moyen d'arrêter les progrès de ce dangereux attachement. Un nouvel ordre fut mis dans le Palais : il interdit l'entrée de la chambre & du

cabinet de Christine aux jeunes Barons élevés près d'elle. La Comtesse marqua les heures où ils pouvoient se présenter devant la Princesse, leur ôta la liberté de se mêler parmi ses Dames, de l'entretenir, de lui donner des fêtes, même de l'approcher dans ses promenades ou dans ses autres divertissemens. L'air de la gravité se répandit autour de la fille de Philippe; le silence & le respect y joignirent celui de la tristesse. Cette nouveauté déplut à Christine: mais elle n'osa s'en plaindre, croyant la Comtesse autorisée par son père à changer l'ordre accoutumé de sa Maison.

Sigefroid ne put perdre la douceur de voir à tous momens Christine sans ressentir un dépit extrême contre sa mère, dont les précautions, cachées sous une feinte austérité, lui parurent l'effet d'un bizarre caprice. Il ne dissimula point son chagrin, se plaignit de sa conduite, lui reprocha d'introduire l'ennui dans la Cour d'une Princesse de seize ans, de la priver des innocens plaisirs dont ses jeunes Courtisans s'empressoient d'amuser ses loisirs. En parlant, le Comte ouvroit son cœur sans s'en appercevoir, &

montroit à sa mère combien il étoit profondément touché. Non, Sigefroid, non, lui dit la Comtesse, ce ne sont pas ces vains plaisirs que vous regrettez; c'est la dangereuse liberté d'entretenir Christine, de la regarder, de jouir des distinctions, des préférences dont elle se plaît à vous favoriser. O mon fils, quelle erreur vous guide & vous égare! Est-ce à vous, est-ce au Comte de Sugger, privé de ses héritages, réduit à implorer la pitié de Philippe, à se soutenir par ses bienfaits, de nourrir un penchant qui le rend à la fois ingrat & téméraire? Maître paisible de votre petite Souveraineté, oseriez-vous lever les yeux sur la Princesse de Suabe? oubliez-vous la puissance de son père? Ah! mon fils! comment avez-vous pu aimer Christine? comment avez-vous pu perdre de vue l'éclat de sa fortune & l'abaissement de la vôtre?

Jamais ces réflexions ne s'étoient présentées à l'idée de Sigefroid; accoutumé à voir la Princesse, à sentir près d'elle des mouvemens doux & flatteurs, il l'aimoit sans connoître l'espèce de sentiment qui l'attachoit à elle. Aucun pro-

jet, aucune inquiétude ne mêloit de trouble aux sensations de son ame. Il se livroit à son penchant, sans espérer d'être jamais plus heureux, sans imaginer pouvoir perdre le bonheur dont il jouissoit.

Les justes & mortifiantes représentations de la Comtesse bannirent le calme de son cœur. Il se reprocha d'aimer Christine; il craignit d'en être aimé. En retraçant à sa mémoire ses bontés, les douces expressions de son amitié, il trembloit que la même erreur ne l'eût séduite. Son amour délicat & désintéressé lui donna la force de souhaiter que jamais l'aimable Princesse ne sentît pour lui cette passion si flatteuse & si cruelle, dont un instant pouvoit changer les plaisirs en amertume. Il se promit de lui cacher ses chagrins; d'éviter ses regards; de fuir les occasions de l'approcher; de renfermer sa tendresse, ses regrets; de ne plus montrer à la fille de Philippe que du respect & de la vénération.

Pendant un peu de tems, il observa cette conduite pénible; mais, malgré ses efforts, sa tristesse parut: elle se peignit dans ses yeux, sur ses traits; chaque

jour augmentoit sa mélancolie. Il feignoit de s'appliquer à l'étude, fuyoit ses amis, bornoit ses délassemens à de longues promenades, choisissoit les lieux les plus solitaires, & les heures où personne ne pouvoit interrompre ses sombres rêveries.

Christine n'étoit pas plus tranquille. Elle avoit espéré que le Comte de Sugger seroit excepté de la loi commune. L'avantage de lui appartenir par les liens du sang, sembloit devoir lui conserver la liberté de l'approcher. Trompée dans son attente, elle s'inquiéta, sentit combien la présence, l'entretien & l'amitié de Sigefroid étoient nécessaires au bonheur de sa vie. Elle cessa de goûter des amusemens qu'il ne partageoit plus. Une de ses femmes entendit la Comtesse parler vivement à son fils, le presser de quitter Fullengen, d'abandonner une retraite où ses jours s'écouloient dans une honteuse oisiveté : elle le redit à la Princesse. Ce rapport excita en elle un mouvement de dépit contre la Comtesse de Sugger. Elle examina Sigefroid avec plus d'attention ; remarqua son trouble, son agitation ; s'affligea du changement de

sa conduite, & plus encore de celui de sa personne. Elle attendoit impatiemment l'heure où sa Cour se rassembloit autour d'elle : ses regards s'attachoient sur Sigefroid ; sous prétexte de lui donner des ordres, elle l'écartoit de tout le monde ; le pressoit, le conjuroit de lui ouvrir son cœur. Il éludoit ses questions, baissoit les yeux, répondoit avec embarras, avec tant de réserve & de respect, que la Princesse le soupçonnant de peu d'attachement à sa personne, pensa s'être trompée, en lui croyant une véritable affection pour elle, regretta une erreur qui lui avoit été bien chère, & pleura souvent en secret la perte de la confiance & de l'amitié du Comte de Sugger.

Un jour qu'éveillée de grand matin, elle étoit descendue dans les jardins, suivie d'une seule de ses femmes, elle tourna ses pas vers une enceinte, où elle faisoit élever des fleurs étrangères, dont elle aimoit le parfum & les vives couleurs. En avançant dans cette enceinte, elle vit Sigefroid. Elle sentit un plaisir extrême en l'appercevant, & la plus douce émotion en remarquant le

soin dont il s'occupoit. Il examinoit ces fleurs cultivées par elle, les visitoit, regardoit si des insectes, nuisibles à leur accroissement, ne se cachoient point à leurs pieds. Touchée d'une attention dont elle ne pouvoit méconnoître le principe, la Princesse s'approcha sans bruit, posa une de ses mains sur le bras du Comte; & d'un ton enfantin & caressant : Eh quoi ! mon frère, lui dit-elle, ce qui me plaît vous intéresse donc encore ?

Le son de cette voix chérie fit tressaillir le Comte; une rencontre si imprévue mêla de la joie à sa première surprise : mais l'embarras & la tristesse se peignirent bientôt sur tous ses traits. Il s'inclina devant Christine, porta sur elle de timides regards; & s'exprimant fort bas : Je me trouvois bien malheureux, Madame, lui dit-il; mais si la Princesse de Suabe a pu douter un instant de mon zèle, de ma respectueuse affection, de mon inviolable attachement à son service, je sens que je vais l'être mille fois davantage.

Malheureux, vous ! s'écria Christine : Eh ! comment ? eh ! d'où vient l'êtes-vous ? Vous souffrez, & vous me cachez

le sujet de vos peines : vous fuyez ma présence ; vous refusez de me confier des chagrins que mon amitié dissiperoit peut-être, partageroit au moins. D'où vient ne vous suis-je plus chère ? comment ai-je perdu mes droits sur le cœur de mon frère, de mon ami ? qu'est devenue son ardeur à m'obliger ? pourquoi de vains respects, une froide indifférence lui font-ils oublier ses premiers sentimens ?

Ah ! cette ardeur n'est point éteinte, Madame, reprit en rougissant Sigefroid : plût au Ciel que ces jours heureux, dont le souvenir est si profondément gravé dans ma mémoire, n'eussent jamais été pour moi ; que jamais un infortuné ne se fût présenté devant vous ; que jamais les charmes, les vertus de l'auguste Christine !..... Il s'arrêta ; des pleurs inondèrent son visage, & de longs soupirs marquèrent l'oppression de son cœur.

En voyant couler les larmes du Comte, la jeune Princesse ne put retenir les siennes. Tous deux en répandirent assez longtems sans se parler. Christine se trompant au sens des dernières paroles de Sigefroid, le regarda d'un air étonné : Quel étrange souhait, dit-elle ! en le formant,

que voulez-vous me faire entendre ? ma vue vous cauſe-t-elle de la peine ? O mon frère ! me haïſſez-vous ?

Vous haïr ! moi, Madame ! s'écria le Comte. Ah ! comment interprétez-vous ſi cruellement les expreſſions d'un cœur affligé ? des ſentimens bien contraires à ceux de la haine agitent mon ame, me livrent à d'éternels regrets. Quel heureux tems eſt paſſé, & paſſé ſans retour ! De quels biens je jouiſſois, quand la différence de nos poſitions ne s'offroit point à mon idée ; quand les attraits de Chriſtine fixoient toute mon attention ; quand ſa grandeur ne retenoit point mes tendres mouvemens ; quand j'oſois la traiter & de ſœur & d'amie, m'empreſſer à lui plaire, m'applaudir de la voir ſenſible à mon zèle ! Pourquoi ne puis-je plus prétendre à mériter vos bontés, Madame, ſans craindre d'en abuſer, ſans craindre de m'en rendre indigne ? Votre intérêt, l'honneur, un devoir rigoureux m'impoſent la dure loi de vous cacher mes douleurs ; il m'eſt défendu de vous laiſſer pénétrer le ſecret d'un cœur déchiré par la néceſſité de ſe fermer quand vous l'encouragez à s'ouvrir, par la con-

trainte de montrer seulement à la fille de Philippe de la reconnoissance & du respect.

Je vous écoute attentivement, dit la Princesse, & je ne puis vous comprendre. Quel est ce devoir bizarre, cette loi déraisonnable? Jamais l'honneur n'ordonna de déguiser sa pensée, de dissimuler ses sentimens, de s'éloigner d'un objet dont on désire la présence! Comment mon intérêt vous engage-t-il à me causer de violens chagrins, à m'éviter, à me montrer une feinte indifférence, à me laisser croire qu'une amitié, autrefois mutuelle, ne subsiste plus que dans mon cœur?

Qu'entends-je, s'écria le Comte, en tombant aux pieds de Christine? quoi! Madame, vous avez daigné me la conserver cette amitié si précieuse! elle *subsiste encore au fond de votre cœur*! Ah connoissez donc tout le mien; apprenez le sacrifice que je vous ai fait, en me forçant à vous éviter, à vous paroître indifférent. Ce n'est plus le sentiment doux & paisible de l'amitié qui m'attache à vous, Madame; c'est une passion violente, impétueuse; c'est l'a-

mour le plus vif, le plus ardent ! Oui, j'ose vous aimer, vous adorer, ne vivre, ne respirer que pour vous. Brûlant sans cesse du désir de vous le dire, j'ai fui les occasions de vous parler. Plaignez-moi, Madame : que votre généreuse pitié console un infortuné ; ne le traitez point d'audacieux. Mon amour n'a jamais séduit ma raison ; vos bontés ne m'ont point enhardi ; aucun espoir n'a flatté cette passion, sentie avant de la connoître ; elle ne porte point d'atteinte à votre gloire. La pureté de mes vœux me donne peut-être des droits à l'indulgence de Christine : mais combien je dois paroître téméraire aux yeux de la Princesse de Suabe !

Le nuage qui obscurcissoit le front de Christine se dissipa ; le plaisir & l'attendrissement se montrèrent à la fois sur son aimable visage. Elle tendit la main à Sigefroid, l'obligea de se lever, de se placer à ses côtés sur le banc de gazon où elle venoit de s'asseoir ; & portant sur lui des regards animés & satisfaits, elle l'interrogea curieusement sur toutes les agitations de son cœur, voulut savoir comment & dans quel tems il avoit

distingué l'amour de l'amitié ; d'où vient un de ses sentimens lui sembloit mériter le reproche de la personne qui l'inspiroit. Elle exigea le détail circonstancié de toutes les sensations de son ame, un aveu de ce qu'il pensoit avant les préventions de la Comtesse sa mère, un récit particularisé de leur entretien, quand il se plaignit du nouvel ordre établi dans le Palais.

Le Comte obéit. Christine, comparant ses propres mouvemens à ceux de Sigefroid, s'étonna de leur conformité. Elle se recueillit, rêva un moment ; & reprenant la parole avec cette candeur & cette sensibilité qui la caractérisoient : Mon frère, lui dit-elle, nous avons long-tems goûté les mêmes plaisirs, & depuis plusieurs mois nous éprouvons les mêmes peines. L'enfance & l'habitude nous cachoient à tous deux la force de notre attachement. Vous m'éclairez ; vous m'apprenez que j'ai comme vous changé ma première amitié en un sentiment plus vif & plus inquiet. Votre obstination à vous taire m'a donné bien des chagrins. J'aime à pouvoir me dire que je n'ai pas volontairement causé les vôtres. Aucune

considération ne m'eût déterminé à vous affliger, à vous laisser penser un seul instant que la douceur de vous voir, de vous parler ne me touchoit plus. Mais d'où vient ce regret de m'aimer ? de quelle erreur vous accusez-vous ? & pourquoi séparer dans vos idées la Princesse de Suabe de Christine ? la fille de Philippe, de votre sœur, de votre amie ? Quelle est cette inégalité dont vous formez une barrière insurmontable entre vous & moi ? A mes yeux tout nous rapproche ; le sang nous lie ; nos principes, nos goûts, nos penchans, nous assortissent mieux encore ; la nature, la raison nous avertissent de ne chercher notre bonheur que dans l'intime union de nos cœurs.

Sigefroid, transporté du plaisir de l'entendre avouer sa tendresse avec cette noble simplicité, compagne de la vérité, ému, agité, voulut parler ; elle ne le permit pas. Ecoutez-moi, mon frère, lui dit-elle ; que mes paroles s'impriment dans votre souvenir, y gravent à jamais le sentiment invariable de mon cœur. L'éloignement de mon père pour un second engagement semble me destiner à la Souveraineté d'une considérable

partie de l'Allemagne, où peut se joindre la Couronne Impériale. Mais si je m'examine, si je consulte mes inclinations, si je me peins l'espèce de satisfaction capable d'exciter mes souhaits, de fixer mes vœux, de remplir mes désirs, l'empire de votre cœur me paroît préférable à la possession de l'entière Germanie. La perspective du pouvoir suprême n'a pu me consoler de la perte d'un bien plus cher & plus réel. L'excès de ma douleur, en me voyant négligée de mon frère, en me croyant indifférente à mon ami, m'a trop appris à discerner une apparente félicité d'un bonheur véritable. Le mien vient de renaître; je sens qu'il dépendra toujours de la tendresse, de la constance & de la fidélité du Comte de Sugger.

Comment résister aux charmes de ce touchant aveu, s'écria Sigefroid! quelle séduisante idée! Quoi! Madame, la certitude d'être aimée de moi, seroit nécessaire à votre bonheur! Eh! j'ai pu me taire, vous fuir! hélas! je le dois encore. Ah! vous ferez toujours chérie, toujours adorée, toujours désirée, toujours regrettée du plus heureux des Amans, du plus infortuné de tous les hommes!

Non, vous ne me regretterez point, reprit la Princesse : je vous engage ici ma foi ; je vous promets solemnellement que ni mon cœur, ni ma main ne deviendront jamais le partage d'un autre. J'ignore s'il me sera permis d'être à vous; mais j'atteste le ciel... Ah ! Madame, arrêtez, interrompit le Comte ; ne prononcez point un serment indiscret : la fille du Duc de Suabe peut-elle se promettre à Sigefroid ? Quand mon cœur a fait ce serment, pourquoi ma bouche ne le prononceroit-elle pas, reprit la Princesse ? Mais je le vois, mon frère, continua-t-elle; vous doutez de la fermeté de mon ame. Nous sommes bien jeunes ; peut-être seroit-il prudent de nous assurer des dispositions de nos cœurs, en nous soumettant à l'épreuve la plus cruelle, mais la plus sûre. Votre mère veut vous éloigner de moi : cédez à ses volontés. Cette condescendance détruira ses soupçons sur mes sentimens, cachera notre secrette intelligence, trompera la curiosité de ma Cour. Demandez-moi ce soir la permission d'aller trouver mon père : obtenez de lui celle de voyager ; employez une année ou deux à parcourir l'Europe. Si la vue

de mille objets aimables, si le charme attaché à la nouveauté laissent toujours l'image de Christine présente à votre idée, si son souvenir vous défend contre des attraits étrangers, si vous revenez sans avoir formé le désir de plaire à une autre; ou je connois mal mon cœur, ou le désir de vous rendre heureux me fera surmonter toutes les difficultés dont le vôtre se fait d'invincibles obstacles.

M'éloigner, vous quitter, & pour un tems si long! dit en pâlissant Sigefroid: mais vous l'ordonnez, Madame; j'obéirai. Je supporterai, si je le puis, le supplice où vous me condamnez. Ah! vous n'avez pas besoin d'éprouver un cœur où vous régnez. Jamais, jamais l'idée de Christine ne sortira de ma mémoire; jamais son image ne s'effacera de ce cœur où des traits de feu la gravent, où son indulgence, sa bonté, sa tendre prédilection en ma faveur l'impriment plus fortement encore. Ah! Madame, quel sort est le mien! Je vous suis cher; vous m'aimez, & je n'ose, & je ne puis m'écrier: Je suis heureux! Non, mon illustre sœur, non, mon auguste amie, je ne saurois l'être; je ne voudrois pas le devenir aux

dépens

dépens de votre grandeur, de votre gloire! Surmonter toutes les difficultés! vous, Madame! quoi, vous renonceriez au rang où vous êtes née, je vous en verrois descendre ? Non, vous triompherez de ce penchant, vous cesserez de vous occuper de moi. En parcourant des yeux la brillante carrière ouverte devant vous, le Trône où vous devez monter les arrêtera : vos regards ne s'abaisseront plus sur le compagnon des jeux de votre enfance; vous oublierez ce frère, cet ami si sensible à vos bontés; vous l'oublierez, Madame, il en gémira! mais ce sera loin de vous : vous n'entendrez point ses plaintes, vous ignorerez ses regrets, & rien ne vous rappellera ni l'amour, ni l'existence du malheureux Sigefroid.

Comte, interrompit vivement Christine, je vous défends de penser que je puisse vous oublier, que je puisse cesser un seul instant de vous aimer. Sûr de ma tendresse, partez, mon ami, partez sans crainte, sans inquiétude, & gardez-vous de douter du cœur de votre sœur. En parlant elle se leva, ôta de son bras une chaîne de perles qui y faisoit plu-

fieurs tours, & la passant au col de Sigefroid : O mon cher, ô mon aimable frère, lui dit-elle, que ce lien vous attache pour jamais à moi ! Le Comte mit un genou à terre, prit les mains de Christine, les inonda de larmes, en répétant : Adieu, Madame, adieu ! La Princesse, pénétrée de sa douleur, le contraignit de se lever, passa ses bras autour de lui ; & le pressant doucement contre son sein, elle lui dit, baignée de pleurs : Pars, sois fidèle, sois constant ; que l'amour & l'espérance t'accompagnent & te ramènent. O mon ami, crois le pressentiment d'un cœur tout à toi ; il me dit, il m'assure que nous serons heureux. En finissant de parler, elle s'arracha avec violence des bras du Comte, & s'éloigna précipitamment du lieu où elle le laissoit.

Peu de jours après, Sigefroid partit. Que de mouvemens divers l'agitoient ! De consolantes idées se mêloient à d'amères réflexions. La certitude d'être aimé adouciſſoit les premières douleurs de l'absence. S'il se plaignoit d'un destin contraire, il se félicitoit de ne point éprouver les rigueurs de sa belle Maî-

treſſe; & toutes ſes peines devenoient ſupportables, quand il penſoit que Chriſtine *préferoit l'empire de ſon cœur à la poſſeſſion de l'entière Germanie.*

Que tout changea aux yeux de la Princeſſe, quand Sigefroid ne s'offrit plus à ſes regards! Si on ſent une cruelle peine en s'éloignant des lieux où réſide un objet chéri, il eſt plus douloureux encore de le voir diſparoître de ceux où l'on reſte après lui. Une perſonne aimée ſemble emporter avec elle tous les agrémens du ſéjour qu'elle quitte; ſon idée s'y retrace ſans ceſſe, ranime le ſouvenir des plaiſirs que donnoit ſa préſence; leur privation répand le dégoût & l'inſipidité ſur tous les autres; chaque inſtant eſt marqué par le regret d'un moment heureux, & pour une ame tendre, tous les jours de l'abſence ſont des jours perdus.

La Princeſſe de Suabe ſe trouva dans cette ſituation fâcheuſe après le départ du Comte du Sugger. Rien ne put ni la diſtraire ni l'occuper. Elle négligea ſes études; inſenſible aux charmes de l'harmonie, elle abandonna ſon luth & ſa harpe; triſte, rêveuſe, elle paſſoit une partie du jour à ſe promener ſeule dans

les jardins. Tous les matins, elle alloit revoir ces fleurs, objet des soins du Comte, ces fleurs à qui elle devoit la connoissance de l'amour de Sigefroid & de ses propres sentimens. Peu-à-peu, elle s'apperçut que se livrant trop à la mélancolie, elle exposoit le secret de son cœur, & confirmoit les soupçons de la Comtesse de Sugger; s'arrachant avec violence à la douceur d'entretenir sa tristesse, elle s'imposa plus de contrainte, se mit à parcourir les environs de sa résidence, visita tous les monumens de la piété de ses ancêtres, & termina ses courses par un pélérinage à Notre-Dame-des-Bois, Chapelle miraculeuse, située à vingt-cinq lieues de Fullengen.

Christine, partie avec une suite nombreuse, fit de magnifiques dons à la Ste. Chapelle; passa trois jours en retraite chez des Religieuses, dont le Monastère touchoit, d'un côté, à l'enceinte révérée, & de l'autre à la forêt Périlleuse. En quittant le Monastère pour retourner à Fullengen, le débordement subit d'une rivière força la Princesse de traverser la seule route pratiquée au travers de cette forêt. Ses Dames n'y entrèrent pas sans

crainte. On la disoit habitée par des Esprits mal-faisans & des Monstres hideux. Christine écoutoit, en riant, le récit des apparitions, le nombre des accidens & des malheurs arrivés aux incrédules Voyageurs, assez hardis pour braver le danger & s'enfoncer témérairement dans l'épaisseur du bois, quand son cheval, faisant un bond, se mit à galopper avec tant de vîtesse, & l'emporta par des détours si fourrés, qu'elle disparut en un instant aux yeux de sa suite épouvantée, poussant des cris affreux, & cherchant en vain ses traces.

La Princesse, habile dans l'art de contenir l'animal le plus fougueux, s'effraya peu de la course rapide de son cheval; mais voyant le péril où l'exposoient les routes étroites & embarrassées du bois, elle se dégagea adroitement des étriers, saisit une forte branche, s'y suspendit, laissa partir la bête, & se coula doucement à terre.

Seule en ce lieu désert, où le jour pénétroit à peine, & dont la crainte écartoit tout passager, Christine ne put se défendre d'un mouvement de terreur. Elle écouta si on la suivoit, n'entendit

aucun bruit. Comme il étoit fort matin, elle se rassura, espérant que dans le cours de la journée ses gens, répandus par toute la forêt, parviendroient enfin à la découvrir. Ne pouvant juger de l'éloignement où elle se trouvoit de sa route, ni déterminer celle qu'il falloit prendre pour s'en approcher, elle marcha au hasard entre les arbres, souvent arrêtée par les ronces & les bruyères, dont elle se dégageoit avec peine. Elle se vit enfin dans une petite clairière. Portant alors ses regards de tous côtés, elle apperçut un sentier peu battu; elle le prit: il étoit rude, montueux, étroit & sablonneux. Il la conduisit à une espèce d'étoile; elle suivit la route la moins embarrassée, arriva, après un quart-d'heure de marche, dans une prairie où plusieurs animaux domestiques paissoient. Leur vue causa beaucoup de plaisir à la Princesse. L'habitation des maîtres de ce troupeau ne devoit pas être éloignée. Un gros bouquet d'arbres paroissoit à peu de distance; elle s'imagina qu'il la lui cachoit, & s'avança pour s'en assurer. En approchant, elle vit un grand rond de peupliers très-serrés les uns contre les autres; leurs

branchages s'entrelaçant de toutes parts, fermoient exactement l'enceinte qu'ils formoient; un large ruisseau, coulant à leurs pieds, en rendoit l'entrée absolument inaccessible.

Malgré son extrême lassitude, la Princesse marcha long-tems sur les bords de ce ruisseau, cherchant un passage, & se flattant de le trouver. Son attente ne fut point trompée. Deux chênes, renversés, appuyés à leur extrémité sur un amas de cailloutage, lui offrirent un pont assez solide. Elle le traversa, entra dans un verger, où des arbres chargés de fruits, alignés & placés à la distance convenable à leur accroissement, montroient les soins d'une main cultivatrice. Des légumes, des herbes potagères, quantité de fleurs & de plantes aromatiques, charmoient les yeux par leur variété, & mêloient aux plus utiles productions de la terre celles dont l'art embellit les jardins.

La beauté de ce lieu, l'éclat & le parfum des fleurs, la pureté de l'air, le chant d'une foule d'oiseaux, le murmure des petits ruisseaux qui serpentoient autour d'elle, fixèrent l'attention de Chris-

tine, & ſuſpendirent un moment ſon inquiétude. Elle ſe crut guidée par la protection divine dans la retraite où ſe cachoient de ſaints Anachorètes, inconnus aux hommes & favoriſés du Ciel. Elle frappa des mains, appella, implora tout haut l'aſſiſtance des pieux Cénobites. Perſonne ne parut, perſonne ne répondit à ſa voix. Alarmée de ce ſilence, elle commença de craindre qu'en effet cette forêt ne fut enchantée, n'offrît à ſes regards de vaines illuſions. Comment ce troupeau n'étoit-il point gardé? comment ce verger, ſi cultivé, ne tenoit-il à aucune habitation? Quoi! pas une ſeule cabane ne paroiſſoit à ſa vue! pas une ſeule créature ne répondoit aux accens de ſa voix! Intimidée, rebutée, elle ſe laiſſa tomber ſur l'herbe, jugeant inutile d'aller plus loin. Mais, rejettant bientôt des idées ſi contraires à ſa raiſon, elle reprit courage, ſe releva, continua ſes recherches, ſuivit l'eſpèce de paliſſade formée par le branchage touffu des peupliers, parvint à une petite éminence, d'où elle vit le ruiſſeau ſe détourner; & dans l'endroit qu'il laiſſoit à ſec, elle découvrit un chemin en pente, bordé des

deux côtés d'épines fleuries & de roſes des bois. Elle n'héſita point à prendre ce chemin; & pouſſa un cri de joie en appercevant au bas de cette deſcente, une jeune femme aſſiſe ſur un banc de gazon, ſe jouant paiſiblement avec deux petites filles, qui chantoient & danſoient autour d'elle.

A la vive exclamation de la Princeſſe, cette femme tourna la tête, la vit avec ſurpriſe, mais ſans marquer aucun effroi. Elle ſe leva, la ſalua poliment, & lui demanda par quel haſard une Dame de ſi haute apparence ſe trouvoit en ces lieux écartés. Chriſtine, accablée de fatigue, reſpirant difficilement, eut à peine la force de lui dire comment elle s'étoit égarée. L'Habitante du bois, remarquant ſa pâleur, ſe hâta de la conduire vers une grotte fort ſpatieuſe, où elle s'empreſſa de lui rendre les ſoins de la prévenante hoſpitalité. Elle lui préſenta des fruits, du miel, de la crême douce, des gâteaux d'une forme & d'un goût différens. Pendant qu'elle lui ſert ces ſimples mets, l'invite à réparer l'épuiſement de ſes eſprits, les deux petites filles répandent des fleurs autour de la table, & ſe

consultent tout bas sur le choix de celles dont elles composeront un bouquet pour la belle Etrangère. Ranimée par un léger repas, par l'assurance qu'on lui donne de la faire conduire, dans deux ou trois heures au Monastère d'où elle est partie le matin, Christine observe curieusement & la grotte & ses habitantes. La Maîtresse de ce lieu, vêtue comme ses filles, d'une toile fine & blanche, n'offre point, sous ces simples habits, la négligence qui annonce la pauvreté. Une large ceinture de soie, mêlée d'incarnat & de bleu, marque, par plusieurs tours, sa taille mince & dégagée. Ses cheveux blonds, en partie tressés, en partie bouclés, sont retenus sur sa tête par une guirlande de fleurs. Elle a de l'aisance dans ses mouvemens, de beaux yeux, des traits qui plaisent, de la facilité à s'énoncer, & cet air heureux que donnent le calme de l'esprit & la satisfaction du cœur.

La Princesse ne put se défendre de lui faire des questions. En y répondant, son Hôtesse lui apprend qu'elle se nomme Germaine, est née près du Lac de Constance, habite, depuis dix ans, cette

retraite, où jamais, avant ce jour, perſonne n'a pénétré. Elle y vit avec ſon mari & l'ami de ſon mari. Le verger & le troupeau leur appartiennent : ils entretiennent l'un & cultivent l'autre. Tous deux fourniſſent à leurs beſoins, même à leur amuſement, l'occupation devenant un plaiſir pour des ſolitaires, que le déſœuvrement livreroit peut-être à l'ennui.

Mais, lui demande Chriſtine, eſt-ce votre choix ou de fâcheux évènemens qui vous ont enlevé à la ſociété, confinée ſi long-tems au milieu de ces bois ? En vérité, Madame, reprend Germaine, le déſir d'être heureuſe m'y a ſeul amenée. J'attachois toute ma félicité à faire celle d'un homme aimable, indulgent & généreux. Mes vœux ſont remplis. La certitude de ſon bonheur redouble à chaque inſtant le mien. Parfaitement contente, je ne ſonge ſeulement pas s'il exiſte d'autres contrées ou d'autres humains.

Plus la Princeſſe examinoit la belle Solitaire, plus ſon air, ſa perſonne & la douceur de ſon langage l'intéreſſoient. Elle déſiroit la connoître mieux, obtenir

sa confiance ; voulant lui en inspirer, elle-même en montra, instruisit Germaine de son rang & de son nom ; ensuite elle la pressa de lui apprendre par quelle singularité le bonheur de son mari & sa propre félicité sembloient dépendre d'une vie si retirée.

Ce qui me concerne est bien peu digne de l'attention d'une grande Princesse, dit modestement Germaine. Je n'étois rien dans le monde, Madame, & n'y ai rien laissé capable d'exciter mes regrets. Mon père ancien Gentilhomme, mais peu riche, possédoit une petite Châtellenie sur les bords du Lac de Constance. Ma mère & moi, nous y vivions contentes avec lui, quand il s'attira la haine d'un puissant voisin, en donnant asyle à deux infortunés persécutés par ce Seigneur cruel & vindicatif. Le Comte Adolphe de Singen jura la perte de mon père. Il força ses Vassaux de ravager notre Terre ; & les trouvant trop lents à servir sa fureur, lui-même à la tête de ses hommes d'armes, vint attaquer & ruiner des malheureux sans défense. Contraints de fuir, nous dûmes notre con-

ſervation à la pitié du peu de Villageois qui vivoient ſous notre dépendance.

Sans reſſource, ſans eſpoir, mon père ſe livra tout entier au déſir de ſe venger. Il en chercha l'occaſion avec tant de ſoin & d'ardeur, qu'il la trouva. Caché ſous divers déguiſemens, ſuivant toujours les pas du Comte, il le vit un matin dans les bois, écarté du gros des chaſſeurs, courant ſur les traces d'un chevreuil. Il ſaiſit les rênes de ſon cheval, le contraignit de mettre pied à terre, ſe fit connoître, le défia, l'attaqua, le bleſſa mortellement, & prit la fuite à la vue d'une troupe de chaſſeurs qui accouroient vers eux. Jamais mon père ne reparut; ſans doute bleſſé lui-même, il périt au fond du bois où il ſe cachoit.

Ma mère plus accablée de ſa perte que de celle de notre fortune, réſiſta peu de mois à ſa douleur: j'avois alors douze ans. Iſolée ſur la terre, je m'y voyois ſans appui, quand la Baronne de Mindelheim apprit ma triſte ſituation. Elle voulut me voir: j'eus le bonheur de lui plaire; elle m'accorda ſa protection, & me mit au nombre des Filles d'Hon-

neur de la Comteſſe Aglaé ſa nièce.

Je paſſai trois ans auprès d'elle aſſez ſatisfaite de mon ſort; mais la crainte de perdre mon aſyle vint me troubler. Erneſt de Singen, fils du cruel Adolphe, hérita d'une magnifique Seigneurie dans le voiſinage d'Aglaé. Il s'y rendit, & le bruit ſe répandit qu'il ſe formeroit une alliance entr'elle & lui. Je me crus perdue. Erneſt me verroit avec horreur ſans doute, ne ſouffriroit point auprès d'Aglaé la fille du meurtrier d'Adolphe. Je me formois une idée terrible du jeune Comte. Mon imagination me le peignoit ſous les traits de ſon père encore préſens à ma mémoire. Mon cœur palpitoit d'effroi, quand j'entendois prononcer ſon nom. S'il venoit au Château, je courois me cacher, & tremblois tout le tems qu'il y reſtoit. Surpriſe un jour par ſon entrée imprévue dans une galerie où j'étois, j'oſai porter ſur lui de timides regards, & crus voir un ange où je craignois d'appercevoir l'image du féroce Adolphe. Depuis cet inſtant je ne me ſentis plus la force de le fuir.

Toutes les voix s'uniſſoient pour louer

le Comte Erneſt. On vantoit ſa perſonne, ſon eſprit, la nobleſſe de ſon caractère, ſes qualités aimables. Secrétement attachée à un autre, Aglaé convenoit de ſon mérite, & ne s'en montroit point touchée. Il voyoit ſa froideur, & ne paroiſſoit pas déſirer qu'elle prît pour lui des ſentimens plus favorables. Aſſidu, ſans être empreſſé, il avoit près d'elle l'air obligeant d'un ami, ſe plaiſoit au Château, y venoit ſouvent, n'entretenoit jamais la Comteſſe des projets d'union que méditoient leurs familles.

Raſſurée ſur mes premières terreurs, de triſtes réflexions me livroient à de nouvelles craintes. Je ne me ſentois point tranquille en préſence du Comte, ſouvent je ſurprenois ſes regards attachés ſur moi. Le feu dont ils étoient animés me ſembloit exprimer de la colère & de l'averſion. Je me répétois triſtement : Il me hait, ma vue lui rappelle des idées funeſtes ; je ſuis, ſerai toujours l'objet de l'inimitié du Comte Erneſt. Hélas! pourquoi, pourquoi mon père a-t-il donné la mort au ſien! Je m'affligeois, je pleurois ; le malheur de lui être odieuſe me paroiſſoit le comble de l'infortune.

Un matin qu'Aglaé devoit aller à la chasse accompagnée du Comte & d'une partie de sa maison, s'étant sentie indisposée pendant la nuit, Ernest en arrivant trouva l'ordre changé, les Gentilshommes de la Comtesse partis pour le bois, & les jeunes chasseuses restées & répandues dans les jardins. Il y entra. J'étois seule sous l'ombrage d'un bosquet où je me retirois souvent; je chantois: ma voix le guida, il s'avança sans bruit, & je le vis devant moi avec tant de surprise que je ne pus retenir un cri. Eh quoi! Germaine, me dit-il, mon aspect vous effraie, répand la terreur sur votre front? Ah! rassurez-moi promptement sur cet effet de ma présence; je suis pour toujours malheureux, si elle vous cause de la peine.

Je voulus répondre & ne pus m'exprimer. Il s'assit près de moi, prit une de mes mains, me considéra long tems, parut prêt à parler, hésita, & rompant enfin le silence: O ma belle Germaine, me dit-il, vos compagnes m'ont appris qu'avant de me connoître vous imaginiez trouver en moi un ennemi. Le fils du

Comte Adolphe étoit l'objet de votre effroi. Le tems & ma conduite ont dû vous détromper ; sans doute vous ne me croyez plus ni injuste, ni vindicatif : mais rien ne vous dit-il que vous avez dans Ernest un tendre, un sincère, un ardent ami ? Oui, ma charmante fille, vous seule m'attirez chez Aglaé, vous seule touchez un cœur dont elle devoit disposer, vous seule recevrez la main qui lui fut destinée, si vous consentez à me donner la vôtre, si cette bouche à demi-ouverte pour détruire ou confirmer mes espérances, me laisse entrevoir par sa réponse un léger désir de me rendre heureux.

Etonnée, interdite, & pourtant charmée, je craignois de le regarder, de lui parler. Je me croyois séduite par un songe enchanteur. Etre aimée du Comte Ernest, moi! pouvois-je me le persuader? Vous vous taisez, ma chère Germaine, continua-t-il ; d'où naît cet embarras, cette rougeur, l'agitation que me découvre le tremblement de votre main ? Regardez-moi, répondez-moi, ne me laissez pas un instant de plus dans l'incer-

titude où me jettent votre émotion & votre silence. Je levai les yeux sur lui ; ah ! Madame, il me sembla le voir pour la première fois ; je ne sais quel nouvel attrait, quelle grace touchante venoit de se répandre sur toute sa personne. Cet Ernest, dont j'avois si long-tems redouté la haine, étoit *mon ami*, *mon ardent ami*, me préféroit à la Comtesse Aglaé, faisoit dépendre son bonheur de mon affection. Une joie vive, inattendue, un mouvement de reconnoissance, la tendresse cachée au fond de mon cœur, m'arrachèrent de douces larmes : Eh ! comment, m'écriai-je, comment ne désirerois-je pas la félicité de celui dont l'indulgence & la bonté me rendent si heureuse en ce moment ?

L'ai-je bien entendu, dit-il, est-il vrai, bien vrai que ma félicité puisse devenir la source de la vôtre ? Quoi ! ma belle amie désire mon bonheur ? Mais hélas ! quand elle connoîtra mes vœux, mes projets, à quel prix il lui est possible de me rendre heureux, peut-être cessera-t-elle de le vouloir. Jamais, jamais, interrompis-je avec vivacité. Puissiez-vous toujours

penſer de même, s'écria-t-il ! mais avant de vous dévoiler mes deſſeins, permettez-moi de m'aſſurer de vos goûts, de vos inclinations ; rappellez vos idées ſur le paſſé, ſur le préſent & même ſur l'avenir. Quand je vins ici, ne préfériez vous perſonne ? ne déſiriez-vous plaire à perſonne ? L'éclat dont brille Aglaé, ne vous a-t-il jamais fait envier ſa fortune & ſon rang ? Vous aimez la ſolitude, ſouvent vous rêvez. Quelles penſées s'offrent à votre eſprit dans ces longues promenades où vous vous plaiſez ? vous formez-vous d'amuſantes illuſions ? Par le ſéduiſant écart d'une imagination vive, ſouvent on s'accoutume à priſer les biens fantaſtiques qu'elle-même a créés. Confiez-moi, ma chère Germaine, celui de tous vos ſouhaits, dont l'accompliſſement vous ſatisferoit le plus.

En vérité, lui répondis-je ſans héſiter, avant de vous avoir vu, perſonne ne me paroiſſoit aimable. Loin d'envier le ſort d'Aglaé, j'étois contente du mien ; & depuis que mes yeux ont oſé ſe lever ſur vous, l'unique ſouhait de mon cœur a été de n'être pas l'objet de votre haine.

Le Comte passa un bras autour de moi, me pressa avec transport : des pleurs marquèrent son attendrissement. Que ne m'est-il permis, dit-il, de payer la candeur de cet aveu par l'hommage public de mon cœur, de ma main, par le don de toutes mes possessions ! Mais je ne puis suivre une route ordinaire pour unir mon destin à celui de Germaine; la vengeance de son père met entr'elle & le fils d'Adolphe une barrière insurmontable : il est un seul moyen de la franchir ; ce moyen est étrange : oserai-je vous le proposer, croire, espérer qu'il ne révoltera pas votre ame ? Ce n'est point mon rang, ma fortune, mes titres que je puis offrir à ma charmante amie ; c'est mon cœur, ma personne, ma foi, une tendresse inaltérable ; elle ne peut être Comtesse de Singen à la vue de l'Allemagne, qui s'indigneroit de notre union ; elle seroit également blâmée dans une terre étrangère ; partout mon choix m'attireroit de justes reproches. L'obscurité d'une profonde retraite, peut seule me dérober à la censure, me donner la liberté de céder à mon

penchant. Maîtres de nous-mêmes en des lieux écartés, à jamais séparés du reste des humains, nous passerions des jours paisibles ; vous rendriez les miens heureux ! mais ma chère Germaine m'aime-t-elle assez pour sacrifier le reste de l'Univers au plaisir de vivre avec moi ?

En parlant, il m'observoit avec une extrême attention. Surpris de ne remarquer sur mon visage aucune altération, charmé de l'air tranquille dont je l'écoutois : Quoi ! me dit-il d'un ton animé, quoi ! ma chère Germaine ne s'effraie point de ma proposition ? L'idée d'une éternelle retraite ne lui cause point d'alarme ? elle envisage sans crainte & sans répugnance un asyle où elle ne vivroit & ne respireroit que pour moi ? Ah ! c'est avec plaisir, c'est avec délice que je l'envisage, m'écriai-je ! par-tout où je verrai le Comte Ernest, par-tout où je pourrai me dire : Le Comte Ernest m'aime, le Comte Ernest est heureux, mes vœux seront remplis & mon bonheur parfait.

Mais, Madame, dit Germaine en interrompant son récit, j'abuse de votre

attention par ces longs détails. Non, je vous l'assure, répondit la Princesse; votre complaisance m'oblige, continuez, je vous prie. Eh bien, vous consentîtes à vous cacher au fond des bois. Oui, Madame, reprit Germaine, & je m'y déterminai dans toute la joie de mon cœur. Mais comment, demanda Christine, pénétrâtes-vous l'horreur de ce désert? pourquoi choisir cette forêt qu'une antique superstition rend si redoutable aux crédules Habitans de son voisinage? quel hasard vous découvrit en des lieux si sauvages l'endroit agréable où vous habitez?

Le hasard n'eut point de part à cette découverte, Madame, ajoûta Germaine; depuis plus de trois ans Ernest connoissoit cette grotte. Un pieux Solitaire y vivoit; nous vînmes partager son asyle, & nous jouissons encore de sa présence & de son amitié. Il se nomme Emmanuel, fut long-tems premier Aumônier du Comte Adolphe. S'étant un jour opposé vivement à la rigueur de cet homme violent & inhumain, on l'avertit de se dérober à son ressentiment. Emmanuel

sortit à l'instant du Château, & l'on ne put savoir en quel lieu il s'étoit retiré.

Après la mort d'Adolphe, son fils, attaché dès l'enfance à cet homme recommandable par sa science & ses vertus, sentit un plaisir véritable en recevant une lettre d'Emmanuel. Elle l'invitoit à vouloir bien se rendre chez le Chapelain du Couvent, où vous allez retourner, Madame. Ernest y alla, vit Emmanuel, le trouva déterminé à ne point quitter sa retraite. Il conduisit le Comte à cette grotte, alors son unique habitation. Cet Hermitage plut à l'héritier d'Adolphe. Depuis la mort de ce Seigneur injuste & tyrannique, son fils se voyoit inquiété dans ses possessions. Loin de garder les Terres usurpées par la violence de son père, il dédommagea ses Vassaux de leurs pertes. Sa facile bonté engagea des hommes avides à réclamer des biens qui ne leur avoient jamais appartenu. Le Comte, souvent forcé de défendre ses droits à main armée, s'affligea de la mauvaise foi de ses voisins. Sa tendresse pour moi, les obstacles opposés à notre union, le désir de les vaincre, tournèrent toutes

ſes penſées vers la ſolitude; & moi, Madame, qui ne conçus l'idée du bonheur qu'en jettant les yeux ſur Erneſt; moi, qui l'aimois, quand je croyois le craindre; moi, qui n'imaginois point de plaiſir plus grand, plus flatteur, plus vrai que celui de le regarder ſans ceſſe, de l'entendre toujours, pouvois-je ne pas adopter ſes vues, ſes projets, ſes deſſeins, un plan de vie ſi capable de remplir tous les vœux de mon cœur?

Et vous l'avez ſuivi ce plan, dit Chriſtine; mais êtes-vous ſatisfaite, heureuſe? Jamais des momens de triſteſſe ou d'ennui ne vous ont-ils inſpiré du regret de votre complaiſance? Oh! jamais, jamais, Madame, reprit Germaine. Mais, dit encore la Princeſſe, deux hommes n'ont pu défricher ce grand terrein bordé de peupliers, en faire un jardin ſi utile & ſi charmant? Des mains, plus accoutumées au travail, y furent employées, répondit Germaine. Une foule d'ouvriers, gagnés par la libéralité d'Erneſt, oſérent entrer dans la forêt, ſous la conduite du Chapelain. Ils préparèrent ma demeure, & s'occupèrent à l'embellir.

Mais,

Mais, ajouta-t-elle en se levant & pouſſant de la main un des côtés de la grotte, il faut vous montrer ma véritable habitation. Une porte s'ouvrit, & laiſſa voir un jardin plus vaſte que le premier. Au milieu, s'élevoit un joli pavillon. La Princeſſe y entra, parcourut les divers appartemens, admira la Chapelle, viſita curieuſement cette demeure riante & commode. Le néceſſaire très-étendu, rien d'inutile, point d'ornement, une extrême propreté, des vaſes pleins de fleurs pour toute parure, donnoient une ſorte d'élégance à la ſimplicité de ce lieu. La Princeſſe jetta pluſieurs fois les yeux autour d'elle, rêva, ſoupira; & regardant Germaine avec attendriſſement : J'aimerois à vivre ici, lui dit-elle; ah! je n'en doute plus, vous êtes heureuſe.

Plus qu'il ne m'eſt poſſible de l'exprimer, reprit la belle compagne du Comte de Singen. Depuis le jour où le tendre Erneſt vint me tirer ſecrétement du Château d'Aglaé, depuis l'inſtant où, dans la Chapelle dont vous ſortez, Emmanuel joignit nos mains, unit nos cœurs

& nos destins, rien n'a troublé le cours de ma félicité. Les deux Solitaires, revenant alors de la promenade, parurent à l'entrée du jardin, & s'avancèrent vers l'Etrangère pour la saluer. Instruits par Germaine de son rang & de son aventure, tous deux rendirent à la fille de Philippe les respects dûs à sa naissance.

La Princesse, frappée de l'air vénérable d'Emmanuel, le fut aussi de la beauté des traits d'Ernest, de la noblesse de sa personne, & d'une grace particulière répandue sur tous ses mouvemens. Comme le jour n'étoit pas avancé, elle ne pressa point ses Hôtes de la conduire au Monastère, prit plaisir à leur parler, à les entendre. Ne voulant ni les gêner ni retarder leur repas, qu'une des petites filles annonçoit prêt, elle s'assit à table avec eux. L'entretien s'anima; Christine montra toute la solidité de son jugement. Emmanuel s'étonna de la profondeur de ses connoissances, Ernest de son esprit, Germaine de sa douceur & de son affabilité.

Des opinions, fondées sur les mêmes principes, disposoient les cœurs de ces

quatre personnes à s'unir par les liens de l'estime & de l'amitié. La Princesse promit au Comte de Singen de ne jamais découvrir son asyle ; mais elle mit une condition au silence qu'elle s'imposoit. Elle vouloit revoir Germaine & ses amis, pénétrer quelquefois dans cette jolie habitation. On s'empressa de chercher un moyen d'accorder ce désir avec le soin de se cacher ; Germaine le trouva. Avant de retourner à Fullengen, la Princesse pourroit faire publiquement le vœu de visiter la Chapelle miraculeuse à des tems marqués, de passer plusieurs jours en retraite chez les Religieuses. Pendant son séjour au Couvent, sous prétexte de porter des offrandes à tous les petits oratoires placés à l'entrée du bois, ne permettant qu'au seul Chapelain de l'accompagner dans ses pieuses promenades, il lui seroit facile de se rendre avec lui à l'Hermitage, dont elle daignoit favoriser les habitans, devenus plus heureux par l'espoir de jouir encore de son auguste présence.

L'idée de Germaine fut approuvée. L'approche de la nuit contraignit enfin

la Princesse à quitter ce sejour de paix. Elle embrassa plusieurs fois la belle Solitaire, l'assura d'une tendre & durable amitié, fixa le tems où elle reviendroit, partit à regret, & suivit ses guides au travers de mille détours, qui la menèrent au pied des murs du Monastère. On y savoit l'accident du matin. La Communauté, en prières, imploroit le secours céleste pour la fille de Philippe, égarée parmi les Magiciens & les Démons. Le Chapelain de ces saintes Recluses la reçut avec joie des mains d'Emmanuel & d'Erneſt. Ses deux Conducteurs prirent aussitôt congé d'elle, & se hâtèrent de rentrer dans le bois.

On ouvrit les portes à Christine au son de toutes les cloches ; on chanta le *Te Deum* ; on envoya des messagers répandre aux environs le bruit de son heureuse sortie de la forêt. Sa suite, dispersée pour la chercher, se rassembla le lendemain au Couvent ; & l'on rendit de nouvelles actions de graces au Ciel, en voyant la Princesse délivrée des dangers terribles où elle venoit d'être exposée.

Une fatigue inaccoutumée causoit à

Christine un peu d'abattement. Sa pâleur & sa foiblesse parurent l'effet des horribles apparitions, des cris, des hurlemens, qui sans doute l'avoient épouvantée tout le jour. Ses Dames attendoient impatiemment le récit de ses aventures dans ce bois rempli de Spectres & de Fantômes. Le silence de la Princesse les surprit, excita leur curiosité, la rendit extrêmement vive. Elle tint un langage mystérieux, laissa entrevoir qu'un pouvoir supérieur s'opposoit à la révélation des secrets imposans dévoilés à ses yeux.

Le vœu solemnellement prononcé de venir tous les trois mois révérer la sainte image de Notre-Dame-des-Bois, de passer neuf jours au Couvent, sans permettre à personne des siens d'y troubler sa retraite, persuadèrent qu'elle avoit été miraculeusement secourue : mais sa réserve, le secret gardé sur les apparitions embarrassoient ; on vouloit en pénétrer la cause, on y rêvoit, on s'en occupoit. Pourquoi le taire? les Esprits mal-faisans auroient-ils forcé la Princesse de signer un pacte de silence? On se forma des idées, on établit des faits : une histoire suivie fut composée.

Bientôt elle se répandit & s'accrédita. Les auteurs de ces contes absurdes oublièrent insensiblement qu'ils en étoient les inventeurs ; eux-mêmes les crurent, en affirmèrent la vérité ; la forêt inspira de nouvelles terreurs, on la nomma maudite ; personne n'osa plus y entrer, & l'on se détournoit de sa route, dans la crainte de côtoyer ces bois dangereux.

Retournée à Fullengen, Christine mêla souvent au souvenir de Sigefroid celui des Solitaires de la forêt. Elle comparoit la tranquille uniformité de la vie de Germaine, le calme de son ame, à tous les frivoles avantages créés par l'active imagination des hommes, à tous les biens désirés, recherchés, quelquefois achetés au prix de l'honneur, de l'équité ; toujours échangés contre la paix & le repos. En examinant ces biens, aucun ne lui paroissoit ni solide ni véritable ; le pouvoir même, si estimé, si envié, étoit-il donc la source du bonheur ? Malgré son apparente étendue, borné aux yeux de son possesseur, il ne le rendoit ni libre ni content. Que de contraintes, que de

gênans égards s'oppoſoient à la ſatisfaction intérieure d'une perſonne élevée en dignité ! Plus heureuſe au fond de ſa retraite, Germaine y goûtoit des plaiſirs purs, continuellement offerts & toujours ſentis. Aimer, être aimée, ne perdre jamais la préſence d'un objet chéri, ne point craindre de rivale dans ſon cœur, voir tous les jours ſe raſſembler, ſe dire le ſoir, demain ramenera pour moi les mêmes douceurs, quelle félicité pouvoit être plus grande, plus digne de remplir les vœux d'une créature ſenſible & raiſonnable !

L'abſence du Comte du Sugget livroit la Princeſſe à ces réflexions ; d'intéreſſantes nouvelles diminuèrent ſa triſteſſe.

Après ſix mois d'inquiétude ſur le ſort de Sigefroid, elle entend parler de lui, de ſes exploits guerriers, de la gloire dont il vient de ſe couvrir dans le Nord. Paſſé en Danemarck par l'ordre de Philippe, qui venoit d'envoyer un puiſſant ſecours à Rodolphe, ſon ancien allié, le Comte de Sugger trouve ce Monarque occupé à repouſſer les attaques de pluſieurs Grands de ſon Royaume, ligués

contre son pouvoir. A peine Sigefroid paroît au nombre des défenseurs du Roi, que la victoire suit ses étendards. Bientôt le nom de Sugger inspire la terreur, jette l'épouvante dans les bataillons ennemis; tout fuit à l'aspect du vaillant Guerrier, dont la noble audace excite l'émulation du parti royal: on croit Sigefroid l'Ange tutélaire de Rodolphe. Affoiblis par la perte de trois batailles, consternés, soumis, repentans, les rebelles implorent la clémence du Roi, & reçoivent, à ses pieds, le pardon qu'il daigne leur accorder.

Les troubles dissipés, la paix rétablie, Sigefroid s'apprête à quitter le Danemarck: mais Rodolphe, charmé de sa valeur, touché de ses qualités aimables, prend pour lui des sentimens de père, veut l'attacher à sa Cour, le marier à une Princesse de son sang, & le combler de bienfaits. Le Comte refuse respectueusement les offres de ce Prince. Soumis aux ordres de Christine, il part, visite plusieurs contrées du Nord, va au Midi, & laisse en tous lieux de glorieuses traces de son passage. Vainqueur dans les combats, dans les

tournois, ſes triomphes n'excitent point ſa vanité. Il ſemble ignorer les graces de ſa figure & l'éclat de ſa réputation ; ſon front modeſte rougit ſous les lauriers dont on le couronne ; ſa douceur émouſſe les traits de l'envie ; le noble, le généreux Amant de la Princeſſe de Suabe eſt encore plus chéri qu'il n'eſt admiré.

Les troupes de Philippe, revenues de Danemarck, répandent le bruit des exploits du jeune Héros. Les Etrangers, qui paſſent à Ausbourg, ſe plaiſent à répéter ſes louanges ; ſa mère reçoit des lettres de Rodolphe, & des félicitations de Philippe ; Chriſtine jouit, au fond de ſon cœur, de la gloire du Comte, & s'occupe des moyens de lui donner le prix de ſa pénible obéiſſance. Elle les entrevoit, ſes idées ſe fixent ; elle prépare déjà des facilités au plan de conduite qu'elle ſe propoſe ; elle attend impatiemment le retour du Comte, pour le lui communiquer. La première année de ſon abſence eſt expirée ; la ſeconde fort avancée, il ne revient point : quel ſort contraire à ſes déſirs retient le Comte éloigné? Chriſtine s'inquiète : mais tout va changer

pour elle. On s'apprête à lui ravir sa paix, son asyle & ses espérances.

Au retour d'un de ses pélerinages à la Chapelle miraculeuse, où l'attiroit le plaisir de voir & d'entretenir les aimables Solitaires du bois, devenus ses amis, les confidens de ses vœux, de ses projets, de tous les sentimens de son cœur, Christine trouve la Comtesse de Sugger malade, & reçoit de sa main une lettre, ou plutôt un ordre de Philippe. Elle doit se disposer à quitter Fullengen, au moment où lui-même arrivé à Ausbourg, enverra la chercher. La Comtesse lui apprend que le Duc, éloigné long-tems de cette Ville, y va fixer son séjour. Réconcilié avec l'Empereur, il donne la paix à toute la Germanie; une partie de ses Princes, intéressés au Traité, vient le signer. On prépare de brillantes fêtes à Ausbourg: Le Duc veut que sa fille y préside, augmente l'éclat de sa Cour, mène à sa suite toutes les jeunes personnes élevées près d'elle. A ces nouvelles, la Comtesse joint une confidence; elle avertit la Princesse que son mariage avec l'Empereur est arrêté: immédiatement après les fêtes

occasionnées par la signature du Traité, le Prince Charles viendra l'épouser au nom de son frère, & poser la Couronne Impériale sur sa tête ; elle félicite son illustre Elève d'être le lien d'une paix si désirée de toute l'Allemagne. Consternée en l'écoutant, Christine cache difficilement son trouble & sa douleur : elle se dérobe à la joie importune de sa maison ; l'ame agitée, le cœur serré, les yeux humides de pleurs, elle parcourt cette retraite dont on va l'arracher ; elle s'arrête dans les bosquets, sous les ombrages, au bord des fontaines, où le Comte de Sugget lui fit si souvent trouver des amusemens, goûter tant de plaisirs enfantins. Le hasard guide ses pas vers cette enceinte où leurs cœurs se sont ouverts, où elle a reçu les adieux de son aimable frère, de son tendre ami. A l'aspect de ce lieu ses larmes cessent de couler ; le souvenir de ses promesses lui rend toute sa fermeté : Non, s'écrie-t-elle, Christine ne trahira point sa foi ; la volonté d'un Prince qui m'a si long-tems bannie de sa présence, ne changera point la mienne ; il ne disposera point de ma personne ! Reviens,

ô toi que j'aime, viens me voir préférer ta tendresse à la Couronne Impériale; viens me voir vivre pour toi, avec toi, ou descendre dans la tombe, fidelle à ton amour, au mien, à mes engagemens!

Une nouvelle affliction aigrit encore les chagins de la Princesse. Le mal de la Comtesse augmente; les accès violens & redoublés d'une fièvre ardente mettent sa vie en danger. Si on vient l'enlever de Fullengen avant sa convalescence, laissera t-elle le mère de Sigefroid privée de ses secours, de ses consolations? Si le Comte arrive après son départ, quelle douleur pénétrera son ame sensible! Il trouvera la mère mourante; son amie disparue; il la croira paisible à Ausbourg, oubliant au milieu des fêtes & des plaisirs, celui à qui elle a dit, répété: *Reviens fidèle, & nous serons heureux.*

La compatissante Christine ne peut s'éloigner de la chambre où la mère de son Amant lutte avec la mort; elle la caresse, s'efforce de la soulager. La Comtesse se sentant très-abattue, prête à succomber sous l'effort de son mal, écarte

un soir tout le monde ; & s'adressant à la Princesse : Pardonerez-vous à une mère, Madame, lui dit-elle, d'oser vous entretenir de ses plus chers intérêts ? me permettrez-vous de remettre entre vos mains la fortune de mon fils ? J'ignore comment l'égarement de son cœur vous fut connu : mais je sais que vous l'en avez puni, en l'éloignant d'un séjour d'où mes ordres n'avoient pu le bannir. Oubliez, Madame, un sentiment involontaire ; cessez de vous en offenser : daignez vous souvenir avec bonté de l'ami de votre enfance, d'un parent tant de fois honoré par vous du tendre nom de frère : contribuez à sa grandeur ; secondez les favorables intentions du Roi de Danemarck : ce Prince demande Sigefroid au Duc votre père ; il veut l'unir à la Princesse Sophie, sa nièce, unique héritière de sa Couronne. Une folle passion engage le Comte de Sugger à refuser de si grands avantages. Au nom du Ciel, Madame, servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur son ame pour le forcer de retourner à la Cour de Rodolphe, d'épouser la Princesse Sophie, de régner

en Danemarck ; payez-moi de mes soins, de mon attachement, en faisant le bonheur de mon fils ; adouciſſez les derniers momens d'une mère mourante, privée de la conſolation de voir, d'embraſſer, de bénir un enfant chéri, par la promeſſe.... ! une foibleſſe ne lui permit pas de continuer. On ne put lui rendre la connoiſſance, & trois heures après ſes yeux ſe fermèrent pour ne jamais ſe rouvrir.

Senſiblement touchée de la mort de la Comteſſe, triſtement occupée du ſoin d'honorer ſa mémoire par le monument qu'elle y conſacre, Chriſtine ſe rappelle avec amertume la prière de cette mère agitée dans ſes derniers inſtans par le déſir de l'élévation de ſon fils. En réfléchiſſant ſur les offres du Roi de Danemarck, ſur les refus de Sigefroid, elle admire le noble déſintéreſſement du Comte, ſon amour, ſa fidélité : un mouvement de plaiſir fait palpiter ſon cœur ; il eſt bientôt ſuivi d'un ſentiment douloureux. Comment dédommagera-t-elle cet Amant généreux d'un ſi grand ſacrifice ? Eh quoi ! la nièce de Rodolphe veut

placer le Comte de Sugger sur le Trône où elle doit monter, & la Princesse de Suabe le condamneroit à vivre ignoré ! elle le forceroit d'adopter ses idées de bonheur, peut-être de lui immoler le sien ! Pour la première fois elle hésite sur des résolutions prises : constante dans le dessein de n'être jamais à un autre, elle ne sait si les circonstances lui permettent de songer à s'unir à lui; cependant elle ne neglige aucune des mesures capables de la rendre maîtresse de sa propre destinée : elle en a dès long-tems concerté les moyens, & son esprit est tranquille sur cet objet si intéressant pour elle.

Un mois après la mort de la Comtesse, le Duc de Suabe se rend à Ausbourg ; un détachement de ses troupes va chercher Christine à Fullengen. Elle part, arrive ; le Peuple court en foule au-devant d'elle. Sa vue surprend, enchante, rappelle le souvenir de l'infortunée Eléonore : on souhaite à sa charmante fille un destin plus heureux. Des acclamations redoublées l'annoncent au Palais : le Duc vient à sa rencontre ; la Princesse tombe à ses genoux ; son père

la relève, l'embrasse, la considère, est frappé de sa beauté, de son air imposant & majestueux : il semble entendre avec plaisir le murmure d'admiration & d'applaudissement qu'excite sa présence. Pendant les premiers jours il l'entretient souvent, loue son esprit, sa raison, la justesse de ses idées, l'agrément de ses expressions : mais, soit qu'après un si long exil il doute de la tendresse de sa fille, soit qu'il rougisse de se livrer aux mouvemens de la nature, ou craigne le reproche de les faire éclater si tard, il ne montre point à Christine cette bonté familière & confiante, si capable d'attacher un cœur sensible ; elle se voit dans le Palais de ses pères comme une Princesse étrangère, traitée avec distinction. Si les hommages & le respect des Courtisans du Duc l'assurent qu'elle est l'héritière de la Suabe, rien ne lui prouve qu'elle est la fille de Philippe.

Les Princes, attendus à Ausbourg, y arrivent ; le Traité est signé, la Paix proclamée ; les joûtes annoncées commencent. La lice ouverte à tous venans pendant dix jours attire une foule d'étran-

gers à la Cour du Duc : rien n'égale la magnificence des Chevaliers : Philippe fait paroître la sienne dans les prix destinés aux vainqueurs. Une riche épée, dont la lame d'une trempe merveilleuse, se cache sous un fourreau couvert des plus belles pierreries, doit être présentée par la Princesse à l'heureux Chevalier qui fermera le tournoi, en renversant le dernier tenant.

Christine assiste sans plaisir & sans intérêt à ces fêtes : un spectacle si nouveau pour elle attire à peine ses regards ; pendant qu'on se dispute le prix de l'adresse & de la force, elle pense à Sigefroid, s'étonne de lui voir prolonger le tems de son absence. Des Messagers envoyés à Fullengen l'assurent qu'il n'y est point arrivé. Où est-il ? que fait-il ? qui peut l'arrêter loin d'elle ? seroit-il retourné en Danemarck ? cède-t-il aux désirs de Rodolphe, aux charmes de la Princesse Sophie ? ou, prêt à revenir, a-t-il appris les desseins de son père sur elle ? peut-être, la croyant disposée à recevoir la main de l'Empereur, abandonne-t-il à jamais la Suabe. Inquiète, agitée, tou-

jours occupée de Sigefroid ; elle ne remarque aucun de ceux qui se distinguent dans l'espoir d'être couronnés de sa main.

Le dernier jour du tournoi redouble l'ardeur des Combattans : ils se réunissent contre un Prince Saxon, vainqueur des premières joûtes ; ses efforts l'emportent sur ceux de ses rivaux : mais un Marquis de Moravie, nouvellement arrivé, lui dispute l'honneur du triomphe, l'obtient par la force extraordinaire dont il est doué, & s'applaudit avec orgueil de sa victoire. Un murmure d'indignation s'élève de toutes parts ; la taille gigantesque de ce Marquis, sa mauvaise grace & son air arrogant déplaisent & révoltent : on le voit à regret renverser dix autres assaillants, insulter par des ris moqueurs à leur foiblesse : mais, malgré le vœu public, le champ lui reste : on cesse de lui disputer le prix ; il va le recevoir, lorsqu'un Chevalier de haute apparence, monté sur un superbe coursier, entre en lice, s'avance vers le Marquis, le salue & demande l'honneur de rompre une lance avec lui.

Tous les yeux se tournent vers l'Etranger ; sa noble contenance ranime le désir & donne l'espérance de voir humilier le fier tenant. Le Marquis sourit dédaigneusement, plaint la témérité de ce nouvel assaillant, s'écrie à haute voix qu'il va l'en punir. Tous deux s'éloignent en même tems, mettent leurs lances en arrêt, reviennent avec impétuosité, se rencontrent, se choquent rudement. L'Etranger n'est point ébranlé ; il reçoit sur son écu la lance du Marquis, la fait voler en éclats, l'atteint vigoureusement de la sienne, le force à vuider les arçons, & le jette sur l'arène sans connoissance & sans mouvemens.

La chûte de l'insolent Morave excite une bruyante joie ; l'air retentit d'acclamations & de cris d'allégresse : à peine le son des trompettes est-il entendu parmi les applaudissemens de la multitude. L'Etranger veut se dérober à la vue, sortir de la lice sans être connu : mais ses Ecuyers ne peuvent lui ouvrir un passage ; on l'entoure, on le conduit au balcon de Philippe, où la Princesse à ses côtés s'apprête à couronner le Vain-

queur : il ôte son casque, & laisse voir à Christine des traits bien chers. C'est le vaillant Comte de Sugger, c'est l'aimable Sigefroid, qui, un genou en terre devant elle, semble chercher dans ses yeux le prix de sa victoire.

La surprise de la Princesse, sa vive émotion répandent un brillant incarnat sur ses joues. L'attendrissement & le plaisir se montrent à la fois dans ses regards expressifs ; elle donne à son Amant la riche épée, & les cris de joie recommencent à l'instant où il la reçoit. Le Duc presse entre ses bras son jeune parent ; le félicite sur ses exploits en Danemarck, sur l'amitié de Rodolphe, sur le sort que ce Prince veut lui faire. Tous les Etrangers lui rendent les plus grands honneurs ; la Cour de Christine le comble de caresses, celle du Duc s'empresse autour de lui : au milieu de tant d'applaudissemens, Sigefroid porte par-tout des regards inquiets ; il ne voit point sa mère auprès de la Princesse ; il la demande : on hésite à lui répondre. Ses pressantes questions embarrassent les Dames de Christine ; elles lui disent enfin

que la Comteſſe eſt reſtée à Fullengen, & refuſent de lui apprendre ſi ſon choix, une diſgrace ou des infirmités l'y retiennent.

Alarmé ſur le ſort de ſa mère, il ne peut ſupporter l'incertitude où l'on s'obſtine à le laiſſer. Inſenſible au triomphe qu'on lui prépare, il ſaiſit le moment où l'on ſe met en marche pour retourner au Palais; il ſe dérobe aux yeux, perce la foule, rejoint ſes Ecuyers, prend un cheval frais, le monte, court, vole à Fullengen. Si ſa mère eſt exilée, il veut partager ſa ſolitude, adoucir ſes chagrins par ſa préſence & par ſes ſoins; ſi elle eſt malade, il veut la ſervir, la conſoler, veiller lui-même à la conſervation de ſes jours.

Hélas! quel ſpectacle s'offre aux yeux de ce tendre fils! un triſte monument renferme celle dont l'intérêt l'amène à Fullengen. Une vive douleur pénètre ſon ame; il ſe proſterne devant la tombe où repoſent les cendres de ſa mère; il arroſe de ſes pleurs le marbre où la Princeſſe de Suabe a fait exprimer les temoignages de ſon attachement à la mémoire de la

Comteſſe de Sugger. Le nom de Chriſtine, gravé ſur ce marbre, mêle, confond dans le cœur de Sigefroid les ſentimens de la nature & celui d'un amour malheureux. Deux pertes irréparables font couler ſes larmes : ſa mère n'eſt plus, & Chriſtine va ceſſer d'exiſter pour lui. Prête à recevoir le titre d'Impératrice, elle ne s'occupe plus de cet Ami qu'elle avoit juré d'aimer toujours : il vient de la voir ſatisfaite, contente. La joie brilloit ſur ſon front, dans ſes yeux animés; ſes engagemens ſont effacés de ſa mémoire : jamais il ne les lui rappellera; il ne ſe permettra ni la plainte ni le reproche; il ne reverra point la Princeſſe de Suabe. Eh ! pourquoi voudroit-il troubler le bonheur de ſon auguſte Amie, exciter ſa compaſſion, élever au fond de ſon cœur ſenſible & généreux le remords d'avoir aigri les peines d'une ame tendre, en la livrant à de flatteuſes, à de vaines eſpérances.

Des mouvemens bien différens agiterent le Comte de Sugger, s'il connoiſſoit les projets de Chriſtine; ſi, moins prompt à s'éloigner d'elle, il lui eût laiſſé

le tems de lui parler, de lui confier ses secrets, l'étonnement qu'elle prépare à la Cour dont elle va tromper l'attente & causer la consternation. Depuis son séjour à Ausbourg, la Princesse avoit pris des précautions pour ne pas s'y trouver à l'arrivée du Prince Charles. Un intelligent ami secondoit ses desseins, en assuroit l'exécution : cet ami fixa la fuite de Christine à la seconde nuit après la fin des fêtes. Le départ d'une foule d'Etrangers favoriseroit le sien, cacheroit sa marche, déroberoit ses traces, embarras seroit sur la route où l'on devroit les chercher.

Prête à quitter pour jamais la Cour de son père, Christine ne veut pas abandonner Sigefroid à l'inquiétude où le jetteroit la nouvelle qui va se répandre. Elle lui écrit, l'avertit de se défendre contre la surprise dont un événement imprévu doit le frapper. Elle lui indique un jour, un lieu, une heure où les causes de cet événement lui seront découvertes. Elle lui recommande de se rendre seul à l'endroit désigné. Là, il recevra des preuves que la Princesse de

Suabe est toujours la sœur & l'amie du Comte de Sugger.

Un Inconnu, dont l'air distingué perce à travers de très simples vêtemens, porte cette lettre à Fullengen, la remet entre les mains du Comte, & fuit sans attendre sa réponse. Sigefroid, ému à la vue de ces caractères chéris, les baise avec transport avant de les parcourir. Mais de quel étonnement, de quelle crainte le remplit ce billet! Pourquoi cet avertissement, cet étrange messager, ce rendez-vous si mystérieux? Aucune des expressions de Christine ne rassure un cœur alarmé sur ses sentimens. Pendant qu'il cherche en vain à leur trouver un sens favorable, la Princesse de Suabe, travestie, cachée sous l'habit d'un simple Ecuyer, accompagnée du seul confident de sa démarche dangéreuse, court avec vîtesse vers l'asyle où, déposant volontairement sa grandeur, ses titres, l'éclat emprunté du faste & de la richesse, brillante de ses propres attraits, elle va jouir des biens solides & vrais, offerts par la nature à tous les humains capables de les apprécier; biens inconnus ou négligés par la foule inepte

de

de ces humains, toujours égarés dans leurs vaſtes déſirs, courant ſans ceſſe vers la trompeuſe image d'un bonheur fantaſtique.

L'évaſion de la Princeſſe cauſe un déſordre inexprimable dans le Palais, y répand la confuſion. Le Duc furieux jure la ruine & la mort des raviſſeurs de ſa fille. Il monte à cheval, part à la tête des ſiens, court au haſard, ne ſait où diriger ſes pas : mais pendant cette infructueuſe recherche il commence à penſer que perſonne n'a pu enlever Chriſtine du milieu de tant de gens prêts à la défendre ; ſans doute elle a fui volontairement, un peu moins de précipitation l'en eût aſſuré. Un Aumônier de ſa fille lui remit à ſon retour à Ausbourg une lettre d'elle. Mais tout le monde ignora ce que la Princeſſe lui écrivoit.

L'étonnante nouvelle de la fuite de Chriſtine explique en partie ſa lettre à Sigefroid. Mais combien de doutes cruels s'élèvent dans ſon eſprit, & troublent ſon cœur ! Il retourne à Ausbourg, il s'informe des circonſtances de cet étrange événement ; on les ignore. Perſonne de

la maison de la Princesse n'a soupçonné son dessein, n'a vu les apprêts de son départ. Une porte de son cabinet restée ouverte, une longue échelle appuyée contre le mur du jardin, sont les seuls indices de sa sortie du Palais. Ses femmes ne croient point que seule, pendant une nuit obscure, elle ait tenté ce passage au dehors. Elles assurent en pleurant avoir vu plusieurs fois un feint Hermite parler à leur Maîtresse ; à plusieurs marques elles l'ont reconnu pour un Magicien. Sans doute il s'est introduit par son art diabolique dans l'appartement de la Princesse, & l'a enlevée pendant son sommeil.

Rien ne calme les inquiétudes du Comte ; il retourne à Fullengen, il veut y attendre le jour marqué par Christine : mais la vue des lieux où elle n'est plus, où elle ne reviendra jamais, redouble son affliction. Il ne sauroit supporter la douloureuse incertitude du destin de cette Princesse ; il sent un désir pressant de s'approcher de l'endroit où il espère recevoir des éclaircissemens. Son sort va dépendre de ceux qu'on lui donnera.

S'il ne doit jamais revoir Christine, il s'éloignera pour toujours des objets capables de la retracer à son souvenir ; il ira vers l'embouchure du Danube, parmi des Cénobites, dont les jours sont consacrés aux larmes, à la pénitence, il passera le reste des siens à pleurer sa crédulité. Il tâchera d'oublier qu'il fut un tems où la Princesse de Suabe lui promit de l'aimer toujours.

Ce dessein irrévocablement formé, il dispose par un écrit des biens de sa mère & de ses propres effets. Il en règle le partage entre d'affectionnés serviteurs, dont il veut récompenser le zèle. Ensuite il fait appeller son premier Ecuyer, le rend dépositaire de cet écrit, lui ordonne de le garder six jours sans en rompre le sceau, de l'ouvrir le septième s'il ne le revoit pas avant ce tems, & de se conformer exactement à ses volontés. Au même instant il part seul à pied, & se trouve enfin dans le voisinage du lieu où des craintes fort vives & de bien foibles espérances l'attirent.

Plus il s'en approche, plus ses agitations redoublent. Le jour, le moment

arrivent enfin. Sigefroid suit la direction donnée : c'est à l'entrée d'un bois épais, dans un désert affreux, où règne un effrayant silence, que le cours d'un petit ruisseau doit guider ses pas, le conduire par une route étroite & tortueuse à une espèce d'étoile. Là de gros bouquets d'épines fleuries, suspendus aux branches des arbres, lui montreront le chemin qu'il doit suivre. Il s'arrêtera au pied d'un chêne antique, où deux guirlandes de jasmin s'offriront à ses yeux.

Le Comte marche long-tems, ne s'égare point. A l'aspect du chêne & des guirlandes son cœur palpite; il regarde autour de lui; il écoute, ne voit rien, n'entend rien : la moindre haleine du vent lui cause, en agitant le feuillage, une sensible émotion. Près d'une heure s'écoule dans cette pénible attente. Un petit bruit frappe enfin son oreille attentive. On marche à peu de distance de lui : l'épaisseur du bois lui cache la personne qui s'avance : elle paroît enfin, & sa vue arrache un cri de surprise & de joie au Comte de Sugger. Il vole au devant d'elle, il se précipite à ses

pieds; il doute si ses yeux ne le trompent point, s'il n'est pas séduit par une flatteuse illusion. Est-ce vous, Madame; est-ce bien vous, lui dit-il, est-ce là fille de Philippe, est-ce la Princesse de Suabe que ce lieu sauvage présente à mes regards?

Non, mon frère, répond Christine; la Suabe n'a plus de Princesse, la fille de Philippe est pour jamais disparue; Christine seule est devant vous. En parlant elle lui tend la main, le prie de se lever, de s'asseoir près d'elle sur la mousse dont le chêne est environné. Il obéit. Mille mouvemens confus agitent l'ame de Sigefroid; la Princesse montre une sorte d'embarras. Tous deux se regardent, soupirent, s'attendrissent: le plaisir de se revoir est troublé par de mutuelles craintes. Christine va risquer de perdre le fruit du plus grand sacrifice; Sigefroid tremble, en songeant qu'il la voit peut-être pour la dernière fois.

Le silence & la tristesse de Christine affligent le Comte. Qu'avez-vous fait! Madame, lui dit-il enfin! ah! Dieu! qu'avez vous fait! puis-je vous entendre

prononcer cette fatale assurance ? Quoi ! la Suabe n'a plus de Princesse ? quoi ! la fille de Philippe est pour jamais disparue ? Quels funestes conseils l'ont déterminée à quitter son père ! J'ai quitté le Duc de Suabe, interrompt Christine, & non pas un père dont ma perte pût causer la douleur. Si Philippe, adoucissant en ma faveur son naturel altier, m'eût montré de la tendresse, meût laissé la liberté de vivre près de lui ; si sa confiance, ses bontés, ses caresses m'eussent persuadée que j'étois nécessaire à son bonheur, j'aurois immolé mes plus chers désirs à sa félicité. N'alloit-il pas m'éloigner de lui, me donner à l'Empereur ? Eh ! qu'importe à ce Prince insensible, où la fille d'Eléonore passe des jours qu'il ne destina jamais à faire l'agrément des siens ? Mais je n'ai pas souhaité vous parler, continua-t-elle, pour justifier ma démarche à vos yeux. Attendez à me la reprocher, que le motif vous en soit connu : un autre soin m'amène ici. J'y viens remplir le vœu de votre mère, les devoirs de l'amitié, vous affranchir d'un lien contraire à vos intérêts.

Ah! n'achevez pas, Madame, dit en pâlissant Sigefroid ; j'entends trop bien ce triste langage. Hélas! mes pressentimens ne me trompoient donc point ? vous ne me permettez plus de vivre sous vos loix. Quand j'osai vous en imposer, reprit la Princesse, exiger de vous de la constance, de la fidélité, je ne prévoyois pas combien nos mutuels engagemens pouvoient nuire à l'élévation de mon tendre frère, de mon généreux ami. De flatteuses idées me séduisoient, égaroient ma raison. J'ai connu mon erreur & changé mes dispositions. Persister dans mes premiers desseins, ce seroit être personnelle, ce seroit être injuste. Non, Sigefroid; non, je n'abuserai point du penchant de votre cœur ; je n'arrêterai point un Héros au milieu de la brillante carrière ouverte devant lui ; je ne priverai point un noble Guerrier du prix offert à sa valeur, je n'ensevelirai point la gloire du Comte de Sugger dans l'obscurité où j'ai voulu vivre : oubliez que vous aimâtes Christine, que vous fûtes aimé d'elle. Partez, mon frère, partez ; retournez en Danemarck. Cédez aux désirs de Ro-

dolphe ; comblez les vœux de la Princeſſe Sophie, & jouiſſez avec elle des grandeurs où l'héritière de Philippe a pour jamais renoncé.

Je puis mourir à vos pieds, Madame, s'écria douloureuſement le Comte ; mais je ne puis vous obéir. Que parlez-vous de gloire, de grandeur ? Vous êtes changée, tout eſt fini pour moi. Mon ambition ſe bornoit à vous ſervir, ma gloire étoit de mériter vos bontés. Voilà donc les preuves d'amitié que me promettoit votre lettre. Mais, Madame, pourquoi me bannir ? pourquoi m'éloigner de vous ? d'où vient m'ordonner de vous oublier ? craignez-vous les reproches d'un cœur ſoumis ? me croyez vous capable de réclamer vos promeſſes ? ne pouvez-vous rompre le foible lien qui vous attachoit à moi, ſans exiger d'un Amant malheureux l'effort impoſſible où vous le condamnez ? J'oublierai, Madame, oui, j'oublierai que vous daignâtes élever mes eſpérances, que vous daignâtes m'aſſurer de votre tendreſſe ; mais, tant qu'un ſouffle marquera ma triſte exiſtence, je révérerai, j'adorerai la Princeſſe Chriſtine. Son image ne s'effacera jamais d'un

cœur affligé, mais toujours passionné, toujours fidèle; & mon dernier soupir exprimera l'amer regret de l'avoir entendu me dire : *J'ai connu mon erreur, & changé mes dispositions.*

Eh quoi! mon frère, dit Christine d'un ton doux & affectueux, les bienfaits & les prières d'un Prince reconnoissant ne peuvent vous rappeller à sa Cour? son alliance est-elle sans attrait pour vous? Environnée de l'éclat imposant de la majesté royale, la Princesse Sophie ne mérite-t-elle pas la préférence sur Christine, réduite à la plus simple condition, forcée de se cacher, peut-être devenue compagne des hôtes de ce bois, habitant, comme eux, un antre sauvage, & comme eux, craignant la rencontre de tous les humains.

Ah! dans les bois, dit vivement le Comte, dans l'antre le plus retiré, Christine, parée des seuls dons de la Nature, dépouillée d'un vain éclat, est l'unique objet capable d'exciter mes désirs, de remplir tous les vœux de mon cœur. Assis près d'elle sur ce siège de

mouſſe, je me trouverois mille fois plus heureux qu'en partegeant le premier Trône du monde avec une autre.

Mais, mon frére, reprit la Princeſſe d'un ton plus tendre encore, ſongez-vous à quel prix la poſſeſſion de ma perſonne peut être obtenue. Enviſagez ma poſition préſente, les inconvéniens d'une union que le regret ſuivroit ſans doute. Mon époux doit ſe réſoudre à partager l'éternelle ſolitude où je me ſuis condamnée ; il doit habiter à jamais cet aride déſert, & ſéparé de toutes les créatures, ne vivre, ne reſpirer que pour le bonheur d'une ſeule.

Vivre pour le bonheur de Chriſtine, s'écria le Comte, quelle félicité ſeroit plus grande ! Non ; le regret n'en troublera t jamais la douceur. Ah ! Madame, cet heureux époux vous verroit à tous les inſtans, entendroit toujours le ſon de cette voix chérie, jouiroit, ſans diſtraction, du plaiſir de contempler vos charmes ; de l'inexprimable bonheur de réunir en lui toutes les affections de votre ame ! Vivre avec vous, pour vous ; ſe dire, ſe répéter : Chriſtine eſt à moi,

pour jamais à moi ! Ah ! Madame ! ... O mon aimable ami, interrompit la Princesse en versant des larmes de joie & d'attendrissement, ô mon sensible, mon généreux frère, pardonnez-moi l'épreuve que j'ai cru devoir faire d'un cœur si noble & si fidèle. Les prières de votre mère mourante m'ont engagée à suivre ses intentions, à vous proposer d'épouser la fille de Rodolphe. En vous donnant à la Princesse de Danemarck, vous auriez détruit mon bonheur, sans perdre vos droits à mon estime, à ma constante affection. Vous eussiez toujours été cher à votre amie. Paisible, mais triste au fond de cette forêt, elle y eût à jamais conservé votre idée, à jamais regretté un bien acheté par le sacrifice de tous ceux que prisent les humains. Non, mon cher Sigefroid, mes dispositions ne sont point changées : non, je n'ai pas souhaité votre éloignement ; je n'ai pas souhaité vous voir l'époux de Sophie. Maître de mon cœur, soyez-le de ma foi, de mes volontés, de mes désirs ; recevez le gage de mon amour. Voilà ma main, je vous la donne.

L'ai-je bien entendu, s'écria le Comte, en saisissant la main qu'elle lui présentoit, en la baisant, en la mouillant des douces larmes du plaisir ? l'ai-je bien entendu, Christine daigne m'engager sa foi ! O mon illustre, ma condescendante amie, redites-moi cent fois, mille fois : *Voilà ma main, je vous la donne.*

La tendre Princesse, s'abandonnant elle-même à toute sa sensibilité, apprit à son Amant que dans peu d'heures un pieux Solitaire sanctifieroit l'union de leurs cœurs. Alors elle frappa des mains. A ce signal, Germaine, Erneſt & le sage Emmanuel sortirent de derrière les arbres où ils l'attendoient. Tous trois saluèrent le Comte de Sugger, s'empressèrent à le féliciter, à s'applaudir de le voir prêt d'habiter leur Hermitage, & de partager leur bonheur.

La surprise de Sigefroid fut extrême, en voyant les amis de Christine. Il re-

connut son Messager dans le Comte de Singen, le soupçonna d'être l'Hermite dont les femmes de la Princesse parloient, & ne douta point qu'il n'eût aidé la fille de Philippe à quitter le Palais de ses pères. L'endroit du bois où l'on se trouvoit en ce moment, étoit le même où, deux ans auparavant, le cheval de Christine l'avoit si rapidement portée. Elle fit à Sigefroid un récit succinct de cet événement, de sa rencontre avec Germaine, du goût qu'elle prit pour cette paisible solitude; lui avoua le dessein formé dès ce tems au fond de son cœur, de s'unir à lui dans ce désert. En parlant, ils marchoient vers l'habitation. Cette demeure, simple & riante, charma le Comte de Sugger. La vue de la Chapelle lui rappella le triste Hermitage des Anachorètes du Danube, où son désespoir lui faisoit désirer de s'ensevelir à jamais; asyle bien différent de la retraite où l'amour alloit le fixer.

Emmanuel, prêt en peu de momens à remplir son ministère, entra dans la Chapelle. Tout le monde l'y suivit. Les jolies petites filles de Germaine venoient de la joncher d'herbes odoriférantes, & se hâtoient de la parer de fleurs. Ce soin causa la plus vive émotion à Sigefroid. Il sembloit douter encore de son bonheur; ses regards passionnés cherchoient, dans les yeux de Christine, de nouvelles assurances de son amour. Elle les lui donna, en se laissant mener à l'autel par Ernest. Germaine y conduisit le Comte de Sugger. Les deux Amans prononcèrent le vœu de s'aimer toujours. En recevant la foi de l'héritière d'un grand Etat, Sigefroid renonça, comme elle, à tous les biens que l'association rend précieux, à toutes les apparences du bonheur, & trouva, dans l'abandon de ces biens, souvent plus enviés que sentis, cette félicité intérieure, pure, durable,

dont la source est en nous-mêmes, s'y entretient, s'y renouvelle sans cesse, si des passions violentes n'arrêtent ni n'épuisent son cours.

En sortant du lieu saint, le Comte de Sugger mit un genou à terre devant son auguste épouse, lui répéta les sermens qu'il venoit de faire. Les amis de Christine le pressèrent tour-à-tour entre leurs bras. Il reçut avec joie leurs caresses; un repas fort gai termina cette heureuse journée; & pendant sept années, celles qui la suivirent furent plus délicieuses encore.

Au commencement de la seconde, Christine donna le jour à un fils. Elle l'appella Ferdinand, nom du père d'Eléonore. Le mêlange des traits de deux créatures parfaites, forma le plus bel enfant dont on puisse se tracer l'image. Il devint l'objet de l'amour & des soins de la petite Colonie. Emmanuel consacra tous ses moments à développer ses premières idées; les graces de sa figure,

son intelligence, sa docilité, la bonté de son cœur, le rendoient infiniment aimable. L'aînée des filles de Germaine, nommée Clémence, alors âgée de quatorze ans, voulut être sa Gouvernante. Joséphine, sa cadette, lui envia le titre & les fonctions de cette place; toutes deux se disputoient le soin de le parer, de boucler ou de natter ses beaux cheveux. Elles le promenoient, chantoient, dansoient, couroient avec lui. Souvent même elles s'écartoient assez loin de l'habitation, passoient les bornes prescrites par Germaine à leurs courses, pour jouir plus long-tems du plaisir de diriger en liberté les jeux de leur charmant Elève.

Pendant que ces heureux solitaires oublient au sein d'une douce paix cet univers, agité par les caprices fougueux de ses habitans, Philippe passe de tristes jours. L'inutilité de ses recherches depuis huit ans, l'assure que jamais il ne revera la Princesse sa fille. Cette lettre, reçue

au retour d'une vaine course, enflamma d'abord sa colère ; elle devint ensuite l'objet de ses plus affligeantes réflexions. Il la relisoit souvent ; elle contenoit ce peu de mots :

« Déterminée à ne point éprouver le malheur que ma mère mourante redoutoit pour moi, je ne puis donner ma main à un Prince dont les sentimens me sont inconnus. Pardonnez à une fille rejettée de votre présence, élevée loin de vous, l'habitude qu'elle a prise de suivre sa propre volonté. Si vous l'eussiez aimée, elle se seroit soumise à vos loix ; la reconnoissance l'y eût engagée. Chérie de son père, elle n'oseroit point aujourd'hui se rendre maîtresse de son sort. Une éternelle retraite va me cacher à jamais. Je renonce à la Suabe, à l'Empire, à toutes les grandeurs promises à la fille de l'auguste Philippe. Ma désobéissance & ma fuite me rendroient pour toujours coupables à mes propres yeux, si je n'étois

certaine que mon éloignement & ma perte n'exciteront aucun trouble, aucune peine dans un cœur fermé pour moi dès ma plus tendre enfance, & que je n'eus jamais l'espoir de toucher ».

Plus le Duc de Suabe pesoit les expressions de cette lettre, plus il blâmoit sa propre conduite, plus il se reprochoit d'avoir si peu connu la douceur d'être père. Il se peignoit le bonheur dont il auroit pu jouir en élevant sa fille sous ses yeux, en lui inspirant de la tendresse, en l'unissant à un Prince chéri d'elle; en voyant croître autour de lui une jeune famille soumise à ses loix, empressée à lui plaire, à répandre un peu d'agrément sur ce tems de la vie, où l'on commence à craindre l'affoiblissement des organes & celui de l'esprit. Chaque année rendit Philippe plus sombre & plus mélancolique. Souvent il tomboit dans une langueur accablante, s'enfermoit, passoit des jours entiers presque seul; ce Prince,

accoutumé à de violens exercices, sentit bien-tôt l'effet d'une dangereuse inaction. Il s'appésantit ; ses bras s'engourdirent, perdirent leur mouvement. En peu de jours cette insensibilité s'étendit, & l'on désespéra de sa vie.

Parmi ceux qui s'intéressoient sincérement à l'état de Philippe, & donnoient des larmes à sa perte prochaine, le Pere Pacôme, son Confesseur, un pieux Bernardin, homme âgé, simple, sensible & zélé, étoit le plus affligé. Malgré le poids des ans & le tempérament le plus foible, il entreprit un pélérinage à Notre-Dame-des-Bois, fit trente lieues à pied, pria, jeûna pendant neuf jours, mit son Pénitent & son Seigneur sous la puissante protection de la Reine du Ciel, & revint à Ausbourg bien fatigué de ce pénible voyage. Mais en entrant dans la Ville, sa lassitude se dissipa : les cris de joie du Peuple, & les bénédictions qu'on lui donnoit, lui apprirent l'heureux succès

de sa neuvaine & la convalescence du Duc.

On rendit au Ciel des actions de graces publiques & réitérées de cette guérison miraculeuse. Philippe envoya de superbes offrandes à Notre-Dame des-Bois, fit placer au milieu de sa Chapelle un magnifique *ex-voto*; & voulut signaler sa reconnoissance en visitant la secourable image. Ses forces parfaitement rétablies, il prit un habit de Pélerin; accompagné du Père Pacôme & d'un seul Ecuyer, il marcha à petites journées vers la Chapelle révérée, passa une semaine entière chez les Prêtres qui la desservoient, sans se laisser connoître, assistant à leurs Offices, vivant comme eux, & priant avec eux.

Pendant les heures de récréation employées à se promener autour du bois, ces bons Prêtres entretinrent le Duc des merveilles effrayantes de leur voisinage, lui rappellèrent l'aventure de la Princesse de Suabe, & sa dévotion à Notre-Dame. Ils lui montrèrent les petits Ora-

toires qu'elle se plaisoit à visiter, & tous les Saints, dont la vigilante attention gardoit les bords de la forêt, ne permettoit pas aux esprits infernaux d'en sortir, & préservoit les voyageurs de leur malice.

Le Duc, peu crédule sur les apparitions, n'ajoûta aucune foi aux histoires fabuleuses, ni aux prodiges dont on lui assuroit la vérité. Mais le Père Pacôme & son Ecuyer n'en doutèrent point, & se montrèrent fort effrayés, quand la curiosité porta ce Prince à déclarer qu'il vouloit pénétrer au fond du bois, entendre les cris de ses Habitans, voir leurs formes, & s'instruire de l'espèce de monstres qui répandoient la terreur autour de ce lieu.

Il entra courageusement dans la forêt; un profond silence y régnoit. A mesure qu'il s'avançoit, ses suivans, épouvantés de l'haleine des vents & du chant des oiseaux, le conjuroient de s'arrêter, de

ne pas exposer sa personne à des dangers affreux. Ils ne purent lui inspirer de crainte. Le Duc marchoit le premier; le Père Pacôme après lui, son chapelet à la main, exorcisant chaque buisson, & cherchant à se rappeller toutes les conjurations de son Missel. L'Ecuyer, brave, capable d'affronter les périls de la guerre, tremblant à l'idée des esprits, certain d'en être entouré, tenoit son épée nue, en faisoit à tous momens de grands signes de croix; & le moindre zéphir lui paroissoit un vent impétueux, précurseur de l'arrivée des démons & du renversement de la forêt.

Après une infinité de détours & trois heures de marche, Philippe parvint au bord du même ruisseau, où Christine avoit autrefois attiré Sigefroid : il suivit son cours, & l'instant où il le perdit offrit à ses regards deux jeunes & charmantes filles, occupées à couvrir de fleurs un enfant à demi couché entr'elles. Le Prince

s'arrêta ; ensuite il s'approcha doucement pour mieux les contempler : elles étoient si attentives à leur ouvrage, que le bruit de sa marche ne les en détourna point.

La tranquillité de ces jeunes personnes, leurs coëffures soignées, la forme de leurs habits, des mains blanches & délicates ornées de bracelets, n'annonçoient point les enfans d'un Villageois ou d'un Bucheron. Mais, comment les Nobles du voisinage laissoient-ils leurs filles entrer dans cette forêt, s'y promener seules, exposées à mille dangers? Le Duc consultoit tout bas le Père Pacôme sur la singularité de cette rencontre, & l'envie de parler à ces jeunes filles : mais le bon Religieux & le timide Ecuyer s'efforçoient de l'en détourner, en l'assurant que ce petit grouppe étoit formé par trois horribles démons, cachés sous ces figures attrayantes, prêts à l'entraîner

dans un piège ou dans un gouffre où il périroit. L'Ecuyer protesta qu'un feu noirâtre entouroit l'arbre ; l'enfant grandissoit, disoit-il, à vue d'œil, & de petits serpens soulevoient les fleurs dont ses cheveux sembloient entrelacés.

Malgré leurs représentations, le Duc s'avança vers l'arbre. A peine les jeunes filles l'apperçurent, qu'elles jettèrent de grands cris, se levèrent précipitamment, coururent avec vîtesse au travers des ronces & des bruyères, en réclamant l'assistance des Anges & de tous les Saints.

L'enfant étonné les regarda fuir ; resta immobile, les yeux fixés sur le Duc. Sa contenance marquoit plus de curiosité que de crainte ; Philippe lui tendit la main & lui demanda la sienne d'un ton caressant : le bel enfant n'hésita point à la lui donner. Ses compagnes l'appelloient de loin, faisoient retentir le bois

du

du nom de Ferdinand ; il alloit les suivre : mais le Duc l'engagea par ses prières à leur crier de revenir, de lui accorder un moment d'entretien ; Ferdinand le voulut bien : à sa voix, à ses instances, les jeunes filles se rapprochèrent un peu, & puis encore un peu, & puis davantage ; insensiblement leur frayeur se dissipa assez pour leur permettre de reprendre leur place, de laisser les Etrangers s'asseoir auprès d'elles, & de leur demander s'ils étoient connus d'Emmanuel, de leur père, ou de celui de Ferdinand.

Je me sens disposé à beaucoup de bienveillance pour vos parens, mes belles filles, dit le Duc, en admirant leur aisance & la politesse de leurs expressions. Dites-moi qui vous êtes, où vous vivez, comment vous vous trouvez seules dans ce séjour agreste ? ne craignez-vous pas de vous y égarer, ou d'y faire de fâcheuses rencontres ? Je m'appelle Clé-

mence, dit la plus âgée ; ma sœur, Joséphine : nous sommes filles d'Ernest & de Germaine ; nous ne pouvons nous égarer dans le bois ; ses détours nous sont familiers, mais nous serions embarrassées s'il falloit en sortir. On vient donc vous chercher ici, demanda le Duc, & votre demeure est près du bois ? Nous habitons le bois même, reprit Clémence. Vous me surprenez, dit le Duc ; & quelle est l'occupation de vos parens ? Ils en ont plusieurs, s'écria Joséphine ; ils s'aiment, ils cherchent à se plaire, à s'obliger. Attentifs à deviner leurs désirs, à prévenir leurs besoins, ils se prêtent de mutuels secours. Emmanuel prie, il instruit Ferdinand, son père nous chérit, sa mère nous caresse, nous la servons, nos soins lui sont agréables ; nous sommes tous heureux.

Pendant que ses jolies compagnes sa-

tisfaisoient la curiosité du Duc, Ferdinand debout se jouoit avec lui & lui faisoit de petites caresses où ce Prince se montroit sensible. En les lui rendant, il vit au col de Ferdinand une chaîne de perle où pendoit un riche reliquaire. Surpris qu'une parure de si grand prix ornât le sein de cet enfant, il examina très-attentivement ce bijou. Ferdinand voyant ses regards attachés sur sa chaîne, l'ôta promptement de son col, & la passant à celui de Philippe, avec un souris plein de douceur & de grace : Portez-la pour l'amour de moi, mon père, lui dit-il, en l'embrassant & le baisant de tout son cœur.

L'action de l'aimable enfant, ses caresses, ce nom de père prononcé d'un ton affectueux, émurent puissamment le Duc de Suabe. Il s'attendrit, soupira, & se tournant vers le Religieux : Hélas, dit-il, pourquoi cette in-

téreſſante créature me donne t-elle un nom ſi doux ? & pourquoi, mon cher Pacôme, pourquoi me ſuis-je préparé la douleur de ne jamais recevoir le nom de père que d'une bouche étrangère ? Une voix ſe fit entendre alors ; on appelloit Ferdinand & ſes compagnes. Clémence & Joſéphine répondirent, ſe levèrent, prirent l'enfant par la main, ſe diſposèrent à l'emmener : mais il réſiſta, refuſa de quitter ſon nouvel ami, proteſta de ne point aller à l'habitation ſans lui. Cette petite conteſtation s'animoit ; le Duc ſe ſentoit touché de l'amitié de l'enfant, lorſque deux femmes paroiſſant ſur une hauteur, s'attirèrent toute ſon attention. Elles deſcendoient par un chemin en pente, marchoient doucement ; le tournant du ſentier les faiſoit ſouvent diſparoître, & quelquefois l'épaiſſeur du bois les cachoit. Un enfoncement déroboit le Duc à leur vue. Il falloit arri-

ver tout près de lui pour l'appercevoir, elles parvinrent au pied de la descente : celle qui marchoit la première, jetta un cri à l'aspect des trois Etrangers ; à peine le Duc leva les yeux sur la seconde qu'il s'écria : C'est Christine, c'est ma fille, c'est elle !

La mère de Ferdinand, pâle, tremblante, tomba aux genoux de Philippe ; & d'une voix étouffée par la crainte : Punissez moi, lui dit-elle ; vengez les droits de Souverain & de père, offensés par ma coupable désobéissance, par ma fuite hardie, par des nœuds formés sans votre aveu : mais pardonnez à mes amis, pardonnez au Comte de Sugger ; hélas ! il vous respectoit, il ne vouloit point être l'époux de votre fille ! Non, le père de Ferdinand n'est point criminel ; seule j'ai mérité votre indignation, que j'en subisse seule le poids. O mon juge, ô mon père ! n'imputez point ma faute à

des cœurs innocens ; c'eſt moi, oui, c'eſt moi qui les ai tous ſéduits !

L'étonnement ſembloit ſuſpendre toutes les facultés de Philippe ; il reſpiroit à peine, il ne pouvoit parler. Après un ſi long tems cette rencontre inopinée lui cauſoit la plus violente agitation. Des larmes s'échappèrent de ſes yeux ; de tendres mouvemens ranimèrent ſes eſprits. Il regarda ſa fille, Ferdinand, & prenant l'enfant entre ſes bras, il le baiſa, le mit dans ceux de Chriſtine, & lui dit : O mon fils, aſſurez votre mère que je lui pardonne !

L'indulgence du Duc diſſipa les alarmes de la petite troupe éplorée ; Germaine & ſes filles baisèrent à genoux les mains de ce Prince. Chriſtine les arroſa de larmes de tendreſſe & de reconnoiſſance. La bonté de ſon père ouvrit ſon cœur à l'amour filial. Philippe goûta le plaiſir d'être chéri & d'aimer lui-

même : tous deux éprouvèrent dans la suite combien la nature est puissante, quand la douceur & l'amitié secondent ses mouvemens.

On ne s'étendra pas davantage sur des événemens, déjà trop détaillés peut-être. Philippe reconnut le mariage de sa fille, voulut nommer Sigefroid son Successeur; mais ces heureux époux ne purent consentir à quitter leur retraite : elle devint connue ; la forêt cessa d'être maudite ; le Duc en fit abattre une partie pour embellir le séjour de sa fille. Un joli château s'éleva par son ordre au milieu du verger. Il y passoit des mois entiers, & l'habita toujours, quand son petit-fils eût atteint l'âge de régir les vastes Etats qu'il lui abandonna. Ernest & Germaine demeurèrent avec Christine & Sigefroid. Clémence & sa sœur rentrèrent dans les Domaines du Comte de Singen : elles épousèrent de riches Barons, & vécu-

rent à la Cour de l'aimable Ferdinand. Philippe sentit sur le retour de ses ans, combien les passions, données à l'homme pour animer son être & le lui rendre cher, peuvent produire un effet contraire si la prudence ne modère leur activité. Malheureux dans sa jeunesse par la violence de son caractère, après la perte d'Amélie, il crut assurer son repos en fermant son cœur à cette sensibilité douce & naturelle, qui fait le charme de la vie. Il craignit de s'attacher, se livra tout entier à l'amour de la gloire. Mais ni le succès de ses armes, ni ses nombreuses conquêtes n'éloignèrent de lui cet ennui, ce dégoût, cette langueur, suite ordinaire de l'extrême indifférence. En s'abandonnant à l'amour paternel, il sentit le plaisir naître au fond de son ame; elle se rouvrit à la joie, à de flatteuses sensations. Sa propre expérience lui apprit au sein de la paix & de l'amitié que l'on

n'eſt point heureux par ſes poſſeſſions, mais par ſes ſentimens, & que le plus grand bonheur eſt d'être aimé, & d'aimer ſoi-même.

(*Par Madame Riccoboni.*)

TABLE

DU VOLUME DE MARS.

LARISSE, *page* 3

Comment le Comte de Foix fut fort ſoudainement averti de ce qui étoit advenu à la journée de Juberoth, & ce par ſecrète manière; au propos de laquelle eſt rapportée une hiſtoire touchant un Eſprit familier, nommé Orthon, ſervant le Seigneur de Coraſſe en ſemblable matière, 17

Adhémar, *ou* les Torts de l'Opinion, 35

Aventures de la Germanie, 82

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 29 Février 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.

209704

Author .....

LF.C
B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 75-76.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU